

5 SOUS
Vol. 1
NO 43

PHOTO JOURNAL



MONTREAL,
LE JEUDI,
3 FEVRIER
1938

TOUT PAR L'IMAGE — NOUVELLES ILLUSTRÉES DU MONDE ENTIER — TOUT PAR L'IMAGE

TROIS AMIES de COUVENT MEURENT de FAÇON TRAGIQUE

(Voir page 3)

ROMAN
COMPLET
à
l'intérieur



**Trois mains...
trois destins**

Photos de Jean Clément — Congrès des raquetteurs

COUPON A
JOINDRE AU
TABLEAU DE LA
PAGE 34

Concours de Hockey

Le club que j'ai marqué d'un X en page 34 comptera lors de la dernière partie régulière de la saison, le nombre de buts indiqué dans le carré à droite.

ÉCRIVEZ GROS

\$100 à
gagner

NOM

ADRESSE

PHOTO-JOURNAL
PAGE 2

MONTREAL
3 février 1938

Au carnaval de nuit sur le Mont-Royal



Photo prise de la table du maire de Montréal, invité d'honneur au carnaval de nuit qui eut lieu, la semaine dernière, au chalet de la montagne. On remarque, de gauche à droite: M. Guy Forget; M. Jean Desrochers; Mlle Suzanne Hogue; Mlle Lucille Laporte; M. Adhémar Raynault, maire de Montréal; Mlle Marguerite Pelletier; M. Jacques De Serres. Ce carnaval fut couronné d'un grand succès.

☆☆☆

☆☆☆

Elle quitte l'Amérique

L'exemple de Barbara Hutton a porté ses fruits: voilà qu'à son tour Lorraine Manville Dresselhuys, qui prit récemment pour troisième mari un Hollandais, vient de renoncer à sa nationalité américaine. Une bonne partie de la fortune des Melville, qui se c...



Voyage de noces, mais chacun de son côté!

La grande cantatrice polonaise Ganna Walska, célèbre autant par son talent que par ses mariages sensationnels, vient d'épouser Harry Grindell-Matthews, un savant anglais âgé de 57 ans. Pour quelque raison inconnue, les nouveaux époux passent leur lune de miel chacun de son côté, Ganna Walska dans son château près de Paris, et Grindell-Matthews à Londres. Ganna Walska en est à son cinquième mariage. Ajoutées les unes aux autres, les fortunes de ses ex-maris totaliseraient, dit-on, quelque \$125,000,000. Elle est âgée de 45 ans. Grindell-Matthews est réputé le Jules Verne des temps modernes. Devant des experts anglais de la Défense Nationale, le "rayon de mort" qu'il vient d'inventer a tué un boeuf



Mme Ganna Walska

instantanément, à cinq cents pieds de distance.



Hydroavion pour les Soviets

Cet avion de 63,000 livres, construit pour la Russie Soviétique, plane au-dessus de la baie Chesapeake, lors d'une envolée d'essai, à Baltimore. Il survole au-dessus des toits, tel un gigantesque oiseau aux ailes déployées.

fait à quelque vingt-trois millions, sera donc peu à peu transportée en Hollande. En droit international, la femme en se mariant acquiert la nationalité de son mari, sans toutefois perdre celle de son pays d'origine. Elle se trouve donc ainsi assujettie aux impôts de deux pays. Jusqu'à ce qu'elle ait renoncé à l'une de ses nationalités...

Terrasse Normandie

NOUVELLE REVUE
CETTE SEMAINE

- Avec les brillants danseurs
- IVAN et ROSETTE D'IVON
 - JOAN BRITON
 - MIRI VERNE
 - SERGE FLASH
- et les superbes équilibristes
- PAUL et PETTIT

à la musique de
LLOYD HUNTLEY
maitre de cérémonies et Ann Kincaid,
Phil Brito, Don Turner et John
McCullough

TERRASSE NORMANDIE

sur le toit de
L'HOTEL MOUNT ROYAL

Prédiction fatale d'une sorcière

A leur sortie du couvent, trois jeunes filles sont accostées par une vieille sorcière qui, en regardant leurs mains, leur prédit qu'elles mourront toutes trois jeunes et de façon tragique.

Comment sa prédiction s'est réalisée

En 1927, vivaient au pensionnat de... trois jeunes filles de vingt ans, liées par la plus charmante amitié:

- Claude, blonde, sportive, décidée;
- Marie, châtain, douce, affectueuse;
- Edmée, brune, rêveuse, sensible.

Elles avaient passé leurs examens ensemble. L'auto des parents d'Edmée vint les prendre toutes les trois et Mme la Directrice, très émue par cette séparation définitive, accompagna les jeunes filles jusqu'à la voiture.

UNE SORCIERE APPARAIT

C'est alors que surgit, d'une roulotte rangée dans le fossé, une vieille gitane ridée, noire, haillonneuse. Le chauffeur s'avançait déjà pour l'éloigner quand elle offrit, d'une voix glapissante de sorcière:

— L'avenir? ... Je suis seule à pouvoir le prédire... Auriez-vous peur de votre avenir, jeunes filles?

— Assurément, s'il a ce visage, glissa Marie à ses amies.

Mais Claude était intéressée:

— Je suis curieuse de savoir ce qu'elle va nous prédire? Au moment où notre vie va changer, c'est assez piquant.

— J'ai un peu peur, s'effraya Edmée qui trouvait la sorcière inquiétante.

— Vous êtes trop impressionnable, railla Claude, fière de son esprit sportif. Si Mme la Directrice permet, je suis prête à lui confier ma main.

Mme la Directrice permettait à la condition de ne pas se mettre en retard.

Les jeunes filles firent signe à la gitane qui s'avança, drapée dans ses guenilles, avec beaucoup de noblesse.

Elle prit d'abord la main de Claude et fit entendre, presque immédiatement, un ricanement sinistre.

— Si j'en crois ce signe avant-coureur, s'amusa Claude, mon avenir n'est pas brillant.

La vieille lâcha la main et s'empara de celle de Marie qu'elle examina avec une grande attention.

Edmée, pressée de partir et de quitter ce personnage de cauchemar, montrait déjà dans l'auto. La gitane, sans lâcher Marie, se saisit de la main qu'Edmée, craintive, allait lui refuser. Elle les amena l'une près de l'autre et fit signe à Claude de rouvrir la sienne à côté.

Quand la vieille releva son visage fripé, elle semblait extrêmement surprise et même effrayée.

— C'est la première fois... balbutia-t-elle enfin.

Edmée, prête à pleurer, tirait sur sa main pour lui

échapper. Marie était grave. Claude s'informa en riant:

— Vous voyez quelque chose d'inouï, n'est-ce pas?

— Je vois des signes que je n'ai jamais rencontrés ensemble. Vos trois mains sont pareilles.

— Cette vieille radote, fit Edmée, qui avait réussi à se dégager. Comment notre destin pourrait-il être semblable? Nous sommes si différentes, toutes trois?

La directrice, voyant les jeunes filles impressionnées, intervint.

— Allons, finissons-en. Dites-leur, ma brave femme, qu'elles auront chacune un excellent mari...

La gitane l'arrêta d'un geste et parla d'une voix sourde:

— Elles auront toutes les trois une destinée exceptionnelle...

— Bravo! s'éleva Claude, voilà qui devient intéressant!

— ... Une destinée exceptionnelle, mais elles mourront jeunes et tragiquement...

— Quelle horreur! gémit Edmée, déjà montée dans

l'auto, avec toutes ces sorcières vous allez me gâter ma journée!

Les deux autres amies, très crânes, fouillaient leur sac et tendaient quelques pièces à la gitane. Mais, celle-ci reculait sans le prendre en marmottant:

— Trois mains pareilles! Trois mains pareilles!... C'est la première fois!

Elle alla se tapir dans sa roulotte.

Claude, considérant ses compagnes, s'efforça de prendre un ton enjoué:

— Vous en faites une tête! On dirait des condamnées à mort! Soyez belles joueuses!... Tenez, je vais vous faire une proposition: pour contrôler l'exactitude de la prédiction, rendez-vous ici dans dix ans. C'est promis?

— C'est promis, accepta Marie.

— C'est... promis, compléta Edmée d'une voix défaillante.

Elles embrassèrent Mme la directrice, et il est probable que, le soir, elles ne pensaient plus à la gitane, tout à la joie du retour au foyer et impatientes de se lancer, elles aussi, dans la vie.

LE DESTIN DE CLAUDE

Le soir même de la prédiction, en arrivant chez ses parents, Claude leur déclara:

— Je veux faire du cinéma. Je sais ce que vous allez m'objecter: "C'est un métier difficile, où il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Même les élus ont une existence pénible et bourrée de soucis". Je me suis dit tout cela, je ne me fais aucune illusion. J'aime le cinéma. Je crois que je l'ai dans le sang. Je ne pourrai pas faire autre chose.

Bien entendu, ce raisonnement fut difficile à faire admettre à la famille de Claude, très timorée et peu partisane de la publicité que les "lanceurs d'étoiles" se croient obligés de faire.

Mais Claude tint bon.

Enfin, un jour, comme elle répétait avec l'obstination des artistes sincères une scène qu'elle ne jugeait pas au point, un personnage, entouré du respect de l'assistance, lui donna quelques conseils. Claude les suivit avec une souplesse si compréhensive que le personnage — c'était un producteur étranger — lui en fit compliment.

De Hollywood, le producteur lui écrivit au nom de sa firme et l'engagea. Vint le travail harassant des studios californiens. Claude s'y plia et, grâce à sa conscience professionnelle, elle avait acquis cette gloire si difficile à joindre quand, un matin, elle partit pour tourner une scène dramatique sur un aqueduc.

Pour échapper à ses poursuivants, elle devait

Les ruines du "pont de la lune de miel"



Il ne reste plus qu'un amas de poutres tordus du magnifique pont des nouveaux mariés jeté sur la rivière Niagara, à quelque 400 verges de la célèbre cataracte et qui fut démolie par un barrage de glace de 90 pieds. Ces poutres d'acier, d'une valeur de trois millions, ne valent plus que \$30,000.

sauter dans la rivière. Ne voulant jamais être "doublée", et d'ailleurs excellente nageuse, elle plongea sous les yeux impassibles des cameras.

La hauteur était-elle mal calculée en raison de la profondeur? Ou un rocher arrêta-t-il brutalement sa chute?

Les assistants, épouvantés, ne retirèrent de l'eau qu'un corps sans vie, la tempe déchirée.

— Il y a deux ans de cela, acheva la directrice. J'ai appris l'événement par sa malheureuse famille. En même temps, j'ai su que Marie, la douce et affectueuse Marie, allait épouser un ingénieur d'avenir. Je lui écrivis pour la féliciter, mais je ne reçus jamais de réponse.

— Elle est morte avant le mariage?

— Non. C'est beaucoup plus triste...

LE SORT DE MARIE

Dans une petite ville de province, Marie avait vécu près de son père plusieurs années calmes et heureuses.

Son coeur était resté tout frais, tout neuf; aussi, quand apparut le jeune ingénieur qui correspondait à ses rêves, lui donna-t-elle ce coeur avec confiance.

Et voici qu'au moment des fiançailles son père, soudainement ruiné, mou-

rut. L'idéal fiancé, en apprenant le double malheur, ne traîna pas longtemps.

Alors que Marie comptait trouver en lui sa consolation, il espéra ses lettres et rompit ses engagements.

Elle était seule au monde avec ce coeur trop lourd à porter: elle décida de se consacrer à ceux qui souffraient.

Deux ans après, Marie avait acquis tous ses diplômes d'infirmière - chimiste et, comme on manquait de volontaires pour l'Afrique, elle partit dans la brousse...

La directrice arrêta là son récit. Elle atteignit dans un tiroir un mince journal aux bords déjà jaunis: *La Dépêche coloniale* du mois de septembre dernier.

Deux lignes étaient entourées au crayon bleu:

"Mlle Marie Emery est décédée des suites d'une piqûre au poste de Bangassou (Congo)."

LA TROISIEME

Quand je relevai la tête, la directrice s'essuyait les yeux.

— C'est atroce, dit-elle quand elle put articuler quelques mots. Et je vais être obligée d'apprendre ces événements à Edmée!

— Comment? La troisième amie ne sait rien?

Suite à la page 5)

A L'OUVERTURE DE LA SESSION A QUEBEC

A l'entrée du Parlement

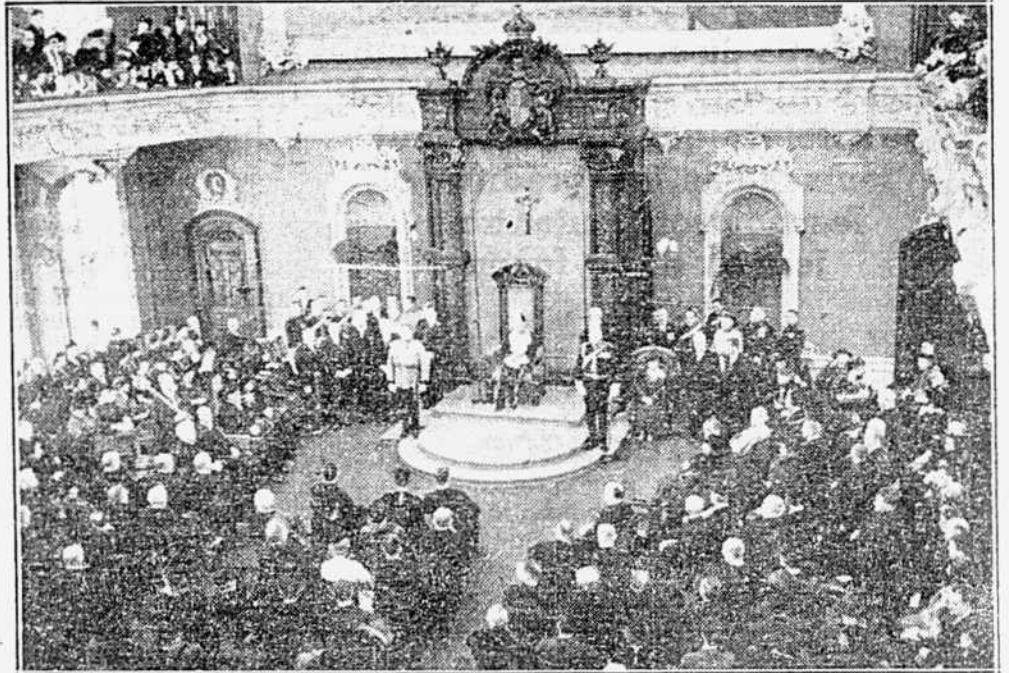


Voici l'hon. M. Patenaude, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, sur les marches du portique du Parlement, avec l'hon. Maurice Duplessis. A l'arrière, les honorables MM. Fisher, Dussault, Auger, Bilodeau et Bourque. De chaque côté de la porte, les aides de camp Papineau et Brousseau.

Le salut du vice-roi

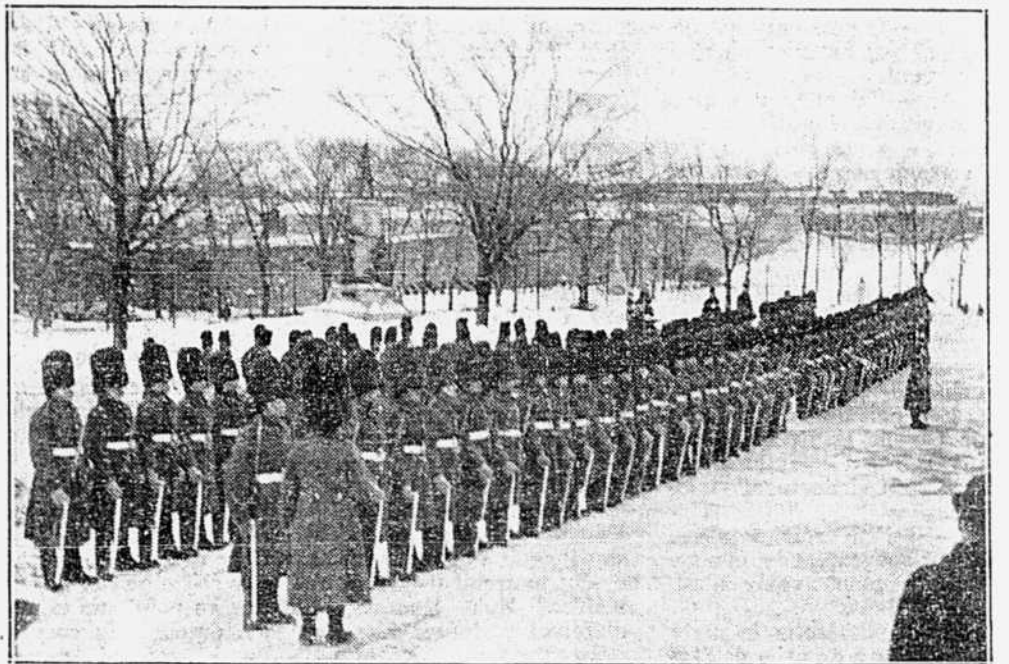


L'hon. M. Patenaude, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, répondant au salut de la garde d'honneur du 22ème Régiment, avant l'ouverture de la session à Québec.



Vue générale de la Chambre Rouge ou Chambre du Conseil Législatif de la province de Québec, prise quelques secondes avant que le lieutenant-gouverneur prononce le discours du Trône, pour annoncer les importants projets de loi que le gouvernement Duplessis a l'intention de soumettre à l'attention des Chambres, au cours de la présente session. On remarque, sur cette photo, l'hon. M. Patenaude assis dans le fauteuil vice-royal. Mme Patenaude est assise à droite. A gauche, les membres du cabinet provincial. L'hon. M. Duplessis se trouve debout, en arrière du lieutenant-col. D.-B. Papineau, aide de camp de Son Honneur, le lieutenant-gouverneur. A droite, on remarque Mgr Plante, évêque auxiliaire de Québec.

La garde d'honneur



La garde d'honneur du 22ème Régiment devant l'Hôtel du Parlement de Québec, lors de l'ouverture de la session.

Votre photographie gratuite

Les photographes de "Photo-Journal" prendront, sous peu, des instantanés, à l'angle des rues les plus fréquentées de Montréal. Ils vous remettront une carte postale portant un numéro. Si le numéro de la carte qu'on vous aura remise est publié dans "Photo-Journal", vous recevrez gratuitement votre portrait.

Conservez cette carte précieusement

PREDICTION FATALE D'UNE SORCIERE



(Suite de la page 3)

—Rien. Lisez plutôt.
Du même tiroir, elle sortit une lettre mauve, élégamment chiffonnée:

—Chère Madame la directrice,

—Laissez-moi vous appeler comme autrefois, quand j'étais petite fille.

—J'ai tant de joie à vous écrire et à vous annoncer ma prochaine visite qu'il faut me pardonner mon silence.

—Vous vous souvenez de la vieille gitane qui nous avait fait une sinistre prédiction? Nous en avons bien ri, mon mari et moi. —Car je suis mariée depuis neuf ans, et maman d'une charmante fillette. Je l'ai laissée à Amsterdam pour terminer l'année scolaire. Je supporte assez mal le climat de la Hollande: aussi suis-je à Nice pour quelques semaines encore. Je passerai par Paris avant de rentrer et j'irai au rendez-vous que nous avions fixé il y a dix ans.

—J'ai perdu de vue Claude et Marie depuis longtemps; j'espère qu'elles n'auront pas oublié la date.

L'ARRIVEE DE LA TROISIEME

Je rendis la lettre après m'être arrêtée sur la signature:

Edmée Wormser? Est-ce la femme du diamantaire?

—Je le crois... Elle semble très heureuse, et ce fatal rendez-vous va lui être une source de douleur. Si j'avais eu son adresse...

Un roulement d'auto l'empêcha de continuer.

Presque aussitôt, la femme de chambre vint annoncer:

—Mme Edmée Wormser.

—Faites entrer, soupira la directrice.

Une jeune femme brune, d'une élégance raffinée, les épaules couvertes d'une cape de renard argenté, s'avança avec aisance, précédée d'un parfum discret.

—Quel bonheur de vous voir!

—Ma chère enfant!...

La nouvelle venue s'installait sur un fauteuil, promenait des regards émus autour d'elle:

—Rien n'a changé... Naturellement, je suis la première au rendez-vous!... Quelles nouvelles avez-vous de Claude et de Marie?

—Je crains qu'elles ne viennent pas, avança la directrice, tragiquement embarrassée.

—Je n'en suis pas étonnée: elles ont toujours été de grandes lâcheuses. Il faudra me donner leur adresse, je...

Elle s'arrêta devant le visage contracté de la pauvre directrice.

—Que se passe-t-il?... Vous avez une mauvaise nouvelle à m'annoncer?...

Nous restions sans voix. Edmée se dressa d'une secousse et balbutia:

—Elles ne sont pas... Elles ne sont pas...

TROIS VERRES

La directrice avait caché son visage dans sa main, le coude appuyé sur la table.

Edmée Wormser nous considérait avec épouvante. Elle répéta:

—Elles ne sont pas?... Je ne pus que hocher la tête affirmativement.

Elle s'abattit sur son siège, secouée de sanglots. Le coup terrible était porté. Il fallait maintenant entourer la jeune femme de prévenances et de soins. Je lui parlai doucement pendant que la directrice sonnait pour commander un cordial.

A ce moment, la femme de chambre, entrée sans bruit, posa sur la table un plateau chargé d'un carafon de liqueur et de trois verres.

Edmée les aperçut et recula jusqu'au mur:

Elles sont là! Elles viennent au rendez-vous! Je sens leur présence autour de moi... Elles viennent me chercher! Je ne veux pas! Je ne veux pas!

Nous l'oblîrâmes à se rasseoir. La directrice parlait avec une douceur persuasive:

—Nous sommes trois, ma chère enfant, vous voyez bien? C'est pour cette unique raison que la femme de chambre apporte trois verres.

FATALITE

Mme Wormser nous considéra d'un air égaré:

—Vous avez raison, excusez-moi... Je ne sais plus ce que je dis.

Edmée Wormser se calma insensiblement. Elle put reparler de sa prime jeunesse et elle raconta son existence exempte d'imbrévu.

Elle pensait encore à la prédiction de la gitane. Avant de partir, elle recommanda à son chauffeur de rouler doucement et d'être prudent.

Je pris congé de la directrice et je lui promis de revenir un jour pour visiter l'institution.

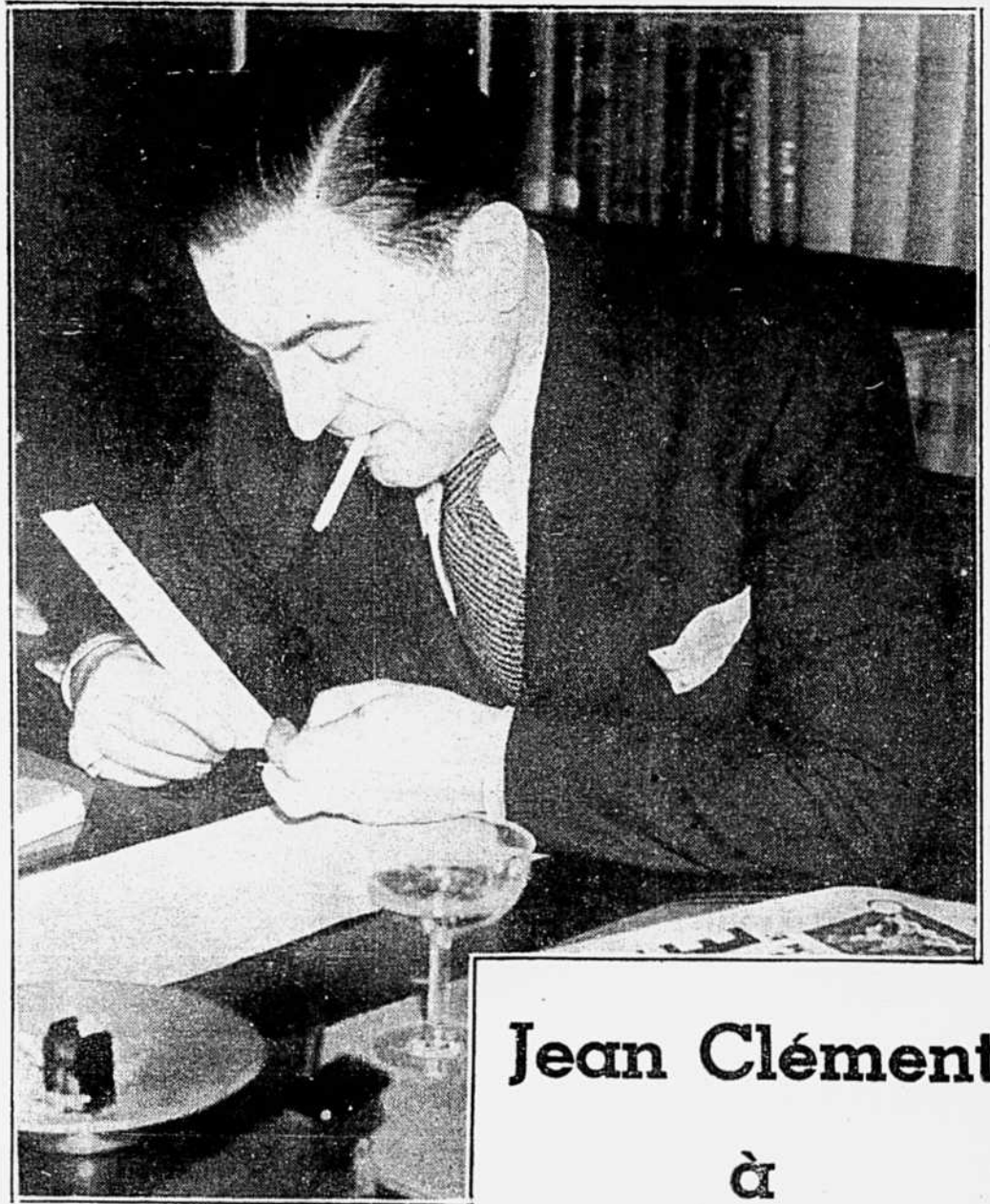
L'auto nous ramena à Paris. Edmée Wormser me remercia de lui avoir tenu compagnie alors qu'elle se sentait si désemparée.

—Je vais rentrer à Amsterdam très vite. Près de mon mari, je me sentirai en sûreté.

Je la quittai.

Deux jours après, en ouvrant un journal, je relevai le nom d'Edmée Wormser parmi les victimes de l'aviation d'Amsterdam, sombré dans la Mer du Nord pour une cause inconnue.

Magda CONTINO.



Jean Clément

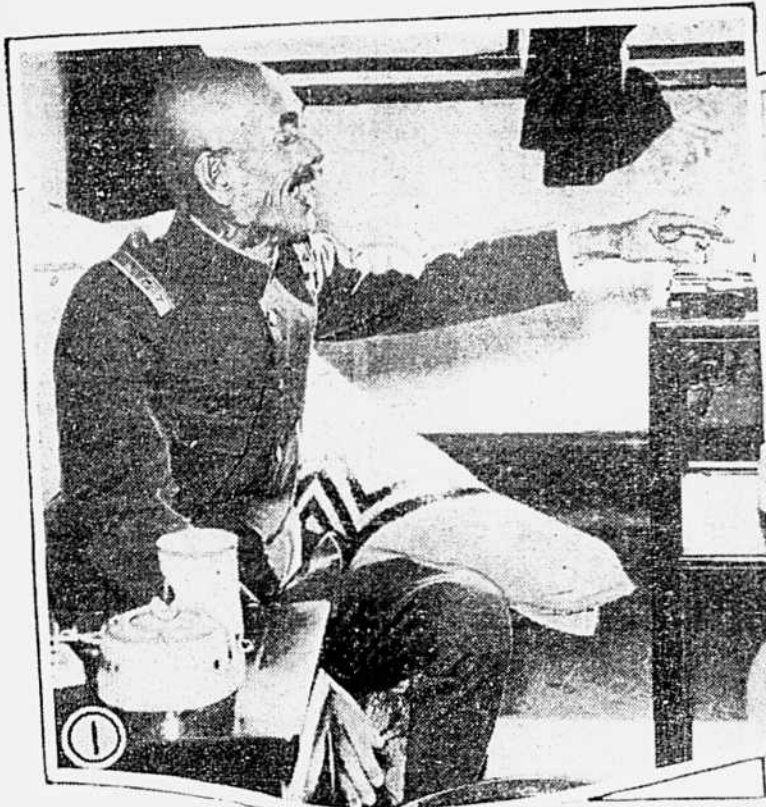
à

Photo-Journal

Le maître de la chanson française est ici photographié dans le bureau de direction de "Photo-Journal" où un vin d'honneur lui fut offert.

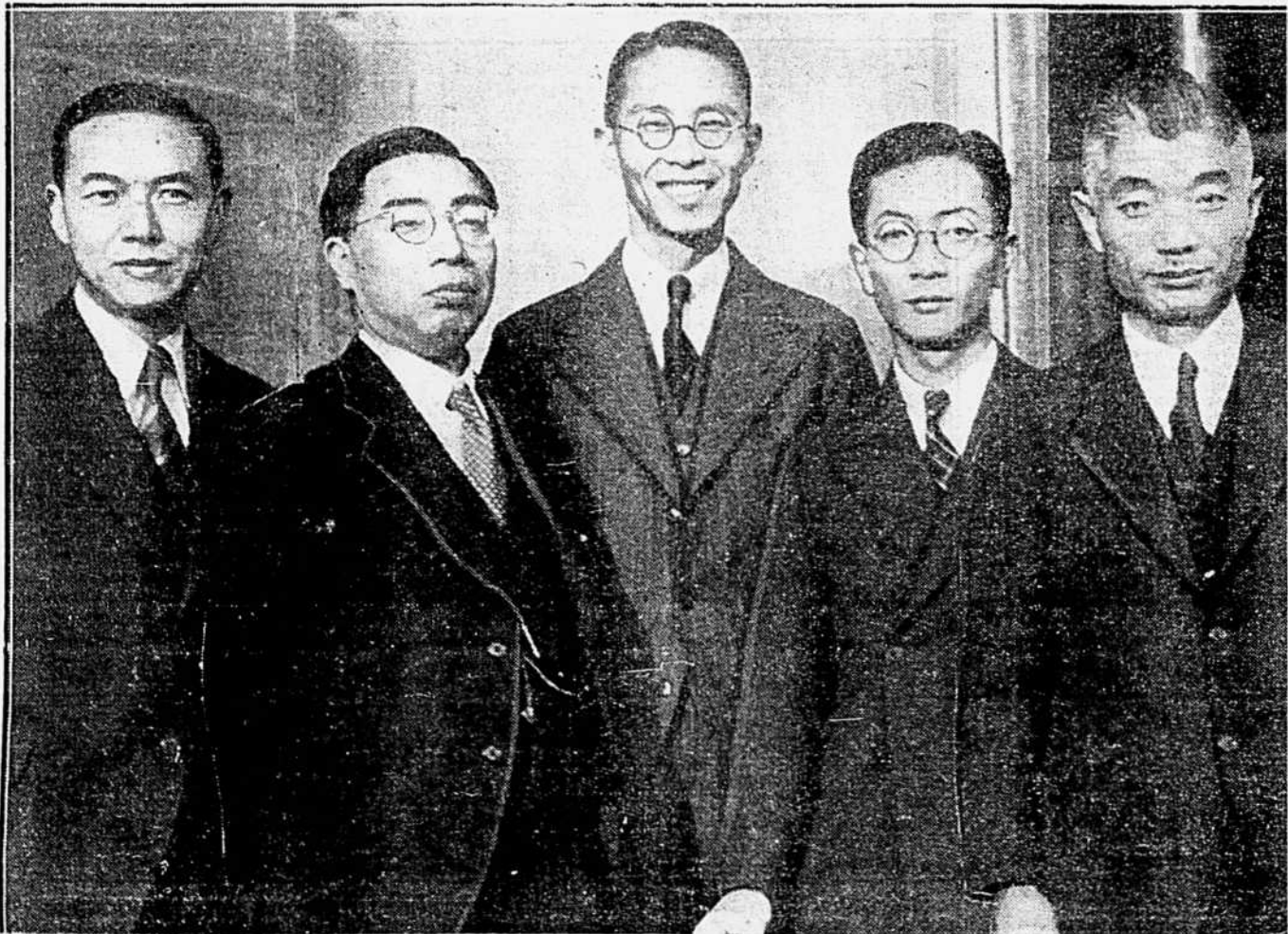


M. Jean Clément, lors de la réception qui fut donnée en son honneur par MM. Emile et Armand Grothé, à l'hôtel Mont-Royal.



Les machines de guerre japonaises continuent à rouler

La chute de Nankin doit être créditée au général Iwane Matsui, (vignette No. 1), commandant en chef des forces japonaises en Chine. (2) Le Japon a-t-il peur de manquer de soldats? Voici, maintenant, qu'on apprend aux femmes, le maniement des armes. (3) Scène tragique prise à Changhaï alors qu'un patriote chinois lança une bombe qui tua cinq soldats japonais. Les troupes nippones le tuèrent sur le champ. On voit son cadavre dans le cercle à gauche, sur la vignette de droite.



Fidèles à leur pays

Ces cinq Japonais ont récemment placé des ordres pour une dépense de \$4,000,000 au Canada, dont \$2,000,000 pour de l'aluminium, au nom de la firme japonaise de Sumimota Honsha Ltd. De gauche à droite, on voit, T. Ohba, M. Kinugawa, N. Iwasaki, M. Sumimoto et J. Akiyama. Ils ont avoué avoir fait le voyage à Ottawa, dans le seul but de visiter cette ville ainsi que la légation japonaise. Les Nippons font des rêves grandioses. Ils rêvent de se libérer de la tyrannie et du dédain des races blanches. Le péril jaune dont on nous a tant parlé, est encore sur le tapis; c'est l'amiral Suetsugu, ministre de l'Intérieur, qui nous en menace. Les Jaunes projettent d'avoir un jour la suprématie sur les Blancs. "Qui vivra, verra."

Le moyen, pour les femmes, de se défendre

Méthode à recommander

Tout le monde a probablement entendu parler de cette excellente méthode japonaise d'entraînement physique, appelée Jiu-jitsu et qui consiste à mettre un homme ou une femme en possession de divers trucs, pouvant lui servir de moyens de défense, en cas d'attaque. Vous voyez sur la vignette de gauche, Barbara Hincliffe, s'entraînant avec son professeur Bill Oliphant. Le truc illustré ici consiste à enrouler un pied autour de la cheville de l'agresseur, tandis qu'avec l'autre pied on lui donne une forte poussée sur le genou, ce qui a pour effet de le faire tomber. Quand on n'est pas tout à fait sûr de soi, et que l'assaillant est sur le sol, on en profite pour prendre ses jambes à son cou et se sauver.

Mlle Marla Sampson, à droite, de Toronto, la seule fille experte à la lutte, dans la Ville-Reine, nous donne ici une démonstration de jiu-jitsu, en emprisonnant le bras droit d'un sportsman bien connu, à la manière des Japonais. Elle met ainsi l'assaillant dans l'incapacité de réaliser ses plans. Il se trouve immobilisé et ne peut que souhaiter qu'on ne lui casse le bras.

Un moyen infail- lable de renverser son adversaire

Voici ce qui peut arriver à un homme qui s'avise de saisir trop brusquement le bras d'une femme experte au jiu-jitsu. Marg. Stone met à profit l'idée que lui a donnée son professeur et celui-ci sert à son tour de victime. Une femme de n'importe quelle taille peut accomplir ceci avec une incroyable facilité. Tout ce qu'il faut, c'est de l'adresse et une grande rapidité d'exécution.

Voleurs de bourses gare à vous!

Voici un moyen très simple d'enrayer ou de précipiter la marche des événements. Si un homme vient vous voler votre bourse, tournez-lui le poignet de cette façon, la douleur lui fera désirer se débarrasser de votre étreinte, et comme vous l'aurez en votre pouvoir, vous aurez tout le temps voulu pour crier au secours, avant qu'il ne puisse s'emparer de l'objet convoité. N'oubliez pas ce truc, Madame, qui pourra vous servir plus souvent que vous ne pensez, car les voleurs de bourses abondent dans les grandes villes.



La Chanson des Yeux Clos

Roman complet

par L. FRACHET

Reproduction autorisée
par la Société des Gens
de Lettres.

CHAPITRE PREMIER

Doucement, la sonnette tinta dans le vestibule, troublant le silence profond de la maison où tout paraissait dormir. Du salon noyé d'ombre, une voix plaintive s'éleva: Nane!... Nane!... On a sonné. Va ouvrir!

On entendit remuer une chaise, puis un pas lourd traîna dans la pièce voisine. Nane s'en allait "ouvrir", grommelant à mi-voix:

— Qui qu'est qui vient encore à c't'heure? C'est pourtant point l'jour du docteur.

Cependant, c'était bien "le docteur". La puissante stature du professeur Cassandre — l'illustre ophthalmologue, célèbre autant par sa taille de géant que par sa science qui faisait autorité dans le monde médical le plus réputé — s'encastra dans la porte que Nane barrait avec méfiance.

— Tiens! c'est vous docteur!... s'exclama-t-elle. Comment qu'ça s'fait? M'sieur vous attend point s'tantôt.

— C'est bon... C'est bon... dit le professeur, quelque peu impatienté. Il ne m'attend pas, mais je veux le voir tout de même. Allons! Marchez devant.

Nane obéit, en soupirant. Elle gardait son franc parler avec tout le monde sauf le professeur qui l'eût fait passer par un trou de souris tant il l'intimidait. Pensez donc... Un homme si savant!...

Pendant qu'elle retournait s'enfermer à la cuisine où l'attendait une pile de linge à ravauder, M. Cassandre pénétra dans le salon — il semblait connaître parfaitement les aîtres de la maison — tourna le bouton d'un interrupteur et dit joyalement:

— Eh! bien, mon cher René, comment allez-vous aujourd'hui?

Un plafonnier venait de s'éclairer, jetant sur les meubles de la pièce une douce lumière tamisée par un abat-jour de soie bleue.

Dans un coin, à demi allongé sur un divan, un homme se tenait immobile, paraissant dormir, la tête enfoncée dans un oreiller qui ne laissait voir qu'un visage pâle barré d'un bandeau masquant les yeux. Cependant, à l'entrée du visiteur, il se tourna vers la porte et tendit une main amaigrie en murmurant sur un ton las:

— Ah! C'est vous, docteur? Je suis heureux de votre visite.

— Heureux? Hum! Il n'y paraît guère... dit le professeur en serrant la main tendue. Vous n'avez pas l'air bien gai.

René Deville soupira, hocha la tête et avoua:

— Oui, je m'ennuie. Ah! docteur. Si vous saviez! Quel supplice! Parfois, il me semble que je deviens fou.

— Allons!... Allons!... Ne dites pas de bêtises... reprit l'ophthalmologue en s'efforçant de montrer une bonne humeur qu'il était pourtant bien loin d'éprouver lui-même. Vous n'êtes plus un enfant, que diable! Soyez patient; quatre ou cinq mois seront bien vite passés.

En réalité, M. Cassandre était assez soucieux; l'état de son malade l'inquiétait. De jour en jour, il constatait chez René Deville un affaiblissement physique et moral — moral, surtout — qui n'était pas de bon augure. Ouvrant une grande trousse de cuir, il en tira quelques instruments d'optique — qu'il rangeait à mesure, avec précaution, sur l'unique table du salon — et une lampe électrique fixée à une calotte métallique et munie d'une fiche au

bout de cinq à six mètres de câble souple. Puis il enfonça la fiche dans une prise de courant et une vive lueur blanche jaillit de l'ampoule dont un réflecteur concentrait les rayons en un cercle lumineux d'une intensité insoutenable à l'oeil nu. Enfin, la calotte porte-lampe sur la tête, le professeur poussa la table chargée d'instruments vers le malade, s'installa devant lui — sur une chaise qui craqua sous le poids respectable du bon géant — et défit son bandeau, délicatement.

Les yeux apparurent alors. Aucune flamme ne les animait; sans expression, presque vitreux, ils avaient la sinistre fixité de la mort. En silence, M. Cassandre les examina attentivement et longuement à l'aide de ses instruments, retourna les paupières avec une petite pince d'argent. Immobile, René Deville se laissait ausculter sans paraître ressentir la moindre gêne malgré les rayons intenses de la lampe. Cependant, au bout d'un quart d'heure, il tressaillit et gémit: avez-vous bientôt fini, docteur? Ça me brûle!... Et en même temps, ses yeux se mouillèrent d'abondantes larmes qui roulaient sur ses joues pâles.

— Oh!... Oh!... s'exclama le professeur. Voilà une réaction qui me fait rudement plaisir, mon cher René. Elle prouve que votre état s'améliore. Je suis sûr, à présent, vous m'entendez, je suis sûr que vous guérirez. Ce n'est plus qu'une affaire de temps.

Eteignant la lampe, il remit le bandeau sur les yeux de l'aveugle et continua:

— Mais il faut de la patience, sacrebleu! Hé, oui, je sais, ce n'est pas gai pour vous, mais songez que vous pourriez rester aveugle toute votre vie. C'est un miracle, un vrai miracle dont je suis moi-même étonné. Allons! Tout va bien. Je reviendrai dans trois ou quatre jours.

Méticuleusement, avec des gestes souples et précis sous lesquels on devinait la dextérité professionnelle, M. Cassandre rangea lampe et instruments dans la trousse dont il fit claquer la fermeture, et prenant son chapeau qu'il avait posé sur la table, il se disposa à sortir.

Puis, brusquement, il se retourna, comme saisi d'une idée soudaine, et déclara en fixant René Deville:

— Que diriez-vous d'une dame de compagnie?

— D'une quoi?

— U...ne da... me de com...pa...gnie! C'est pourtant clair, et je ne vous propose pas la lune. Vous vous ennuyez. Vous réfléchissez trop, surtout. Il vous faut une autre compagnie que celle de votre vieille bonne qui...

— Nane, fait pourtant ce qu'elle peut... coupa René Deville. Elle est très dévouée.

— ...Peut-être... mais sa conversation doit manquer de charme. Et puis, je connais son caractère; il ne s'améliore pas précisément avec l'âge. Non, voyez-vous, mon cher René, Nane n'est pas du tout, mais pas du tout, ce qu'il vous faut.

— Et qu'allez-vous donc m'envoyer? Une infirmière?

— Non; une lectrice plutôt. Quelqu'un qui ne vous parlera pas uniquement de sa cuisine et du cours des oeufs ou du beurre. J'ai d'ailleurs votre affaire: une jeune femme fort instruite et pleine de qualités. Je suis sûr que vous vous entendrez très bien tous les deux.

René Deville haussa les épaules et dit d'une voix dolente: si vous voulez!... Puisque vous y tenez!

Le professeur le regarda en hochant la tête. Puis, en soupirant, il s'en alla, courbant le front pour franchir la porte.

— Laissez Nane à son fourneau... grommela-t-il. Je n'ai pas besoin d'elle pour trouver la sortie; je connais le chemin.

René Deville ne répondit pas; distraitement, il écoutait décroître le bruit des pas de M. Cassandre qui s'éloignait, faisant crier le parquet sous sa masse. Et la porte d'entrée claqua sourdement. Reprenant sa pose indolente, l'aveugle songea un instant à la proposition du professeur, proposition surprenante et pour le moins imprévue.

— En quoi cette étrangère me servira-t-elle utile? murmura-t-il. Elle pensera sans doute davantage à ses petits intérêts qu'à me distraire, et sa présence ne me rendra pas la vue plus vite. Enfin, on verra bien!...

Puis, entendant du bruit, il continua:

— C'est toi, Nane? Que veux-tu?

C'était Nane, en effet, qui venait d'apparaître à la porte du salon. Elle semblait assez embarrassée et tortillait un coin de son tablier — un grand tablier de toile bise qui ceignait ses vastes hanches — dans ses gros doigts noueux. Enfin, se décidant tout à coup, elle débâta avec volubilité, d'une voix plaintive:

— Alors, il est parti c'docteur? Et quoi qu'il a dit, mon p'tiot? Y veut m'remplacer près d'toi? J'ai bien entendu, tout et pis tout. J'ai point les oreilles dans ma poche, p'téte!... C'est y qu'on veut plus d'moué, par hasard? J'voudrais ben vouère ça, ma fine!... J'sais t'y pas ben t'soigner et t'dolorer? Qui c'est qui t'aim'ra mieux qu'moué, mon p'tiot?

Agacé, René Deville l'arrêta d'un geste et dit brusquement:

— Allons! ne te fâche pas, ma bonne Jeanne. Il n'est pas question de te remplacer. Cette personne doit venir seulement pour me faire la lecture; M. Cassandre croit que cela me distraira et me fera bien. Mais elle ne s'occupera pas de la maison, sois sans crainte...

Et reprenant le ton plus doux et un peu enfantin qu'il avait coutume d'employer, il termina:

— Laissez-moi, Nane, veux-tu? Je suis fatigué. Je te rappellerai tout à l'heure.

Nane hochait la tête, les mains sur les hanches, dans une pose soupçonneuse. Puis, désarmée, elle enveloppa son cher "petiot" d'un regard attendri, et tournant les talons, s'en fut vers sa cuisine, non sans bougonner encore:

— Laissez venir c'te jeunesse!... J'y f'rai vouère qui c'est qu'est la maîtresse ici, p'téte.

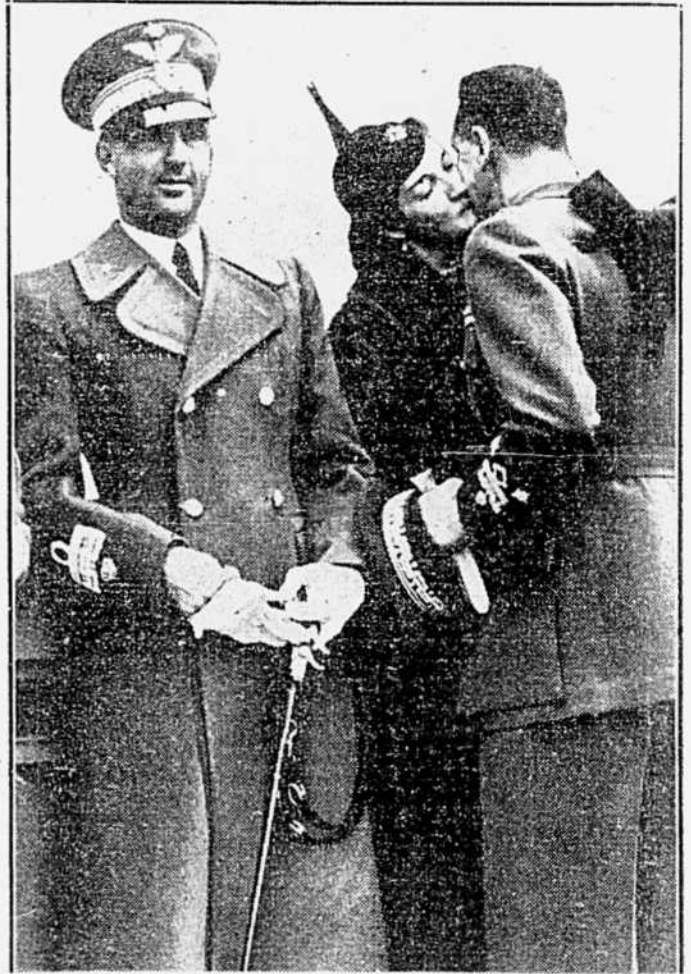
Tandis que René Deville soupirait, le visage enfoui dans l'oreiller: — Quatre mois!... Encore quatre mois sans voir, peut-être davantage... Quelle misère!

II

A vingt-cinq ans, René Deville connaissait déjà une enviable célébrité. Peintre de talent, il remportait de nouveaux succès à chaque exposition, et en particulier, une de ses belles marines venait d'obtenir la médaille d'or au dernier Salon. Ayant la jeunesse, la gloire et de solides rentes — ce qui ne gâtait rien — René Deville était donc parfaitement heureux. D'ailleurs, jusque-là, tout lui avait souri dans la vie. Fils unique d'un grand industriel, il avait passé son enfance sur les bords de la Garonne, non loin de Cadillac. Enfance combien douce

(Suite à la page 9)

En route pour l'Abyssinie

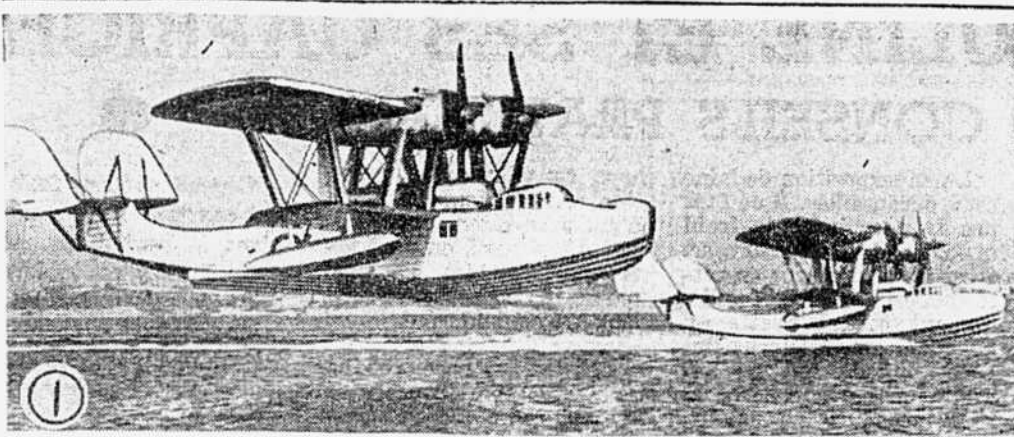


Le duc d'Aoste, neveu du roi Victor Emmanuel d'Italie, dit adieu à son épouse en partant de Naples, avant de se rendre en Abyssinie pour y occuper le poste de gouverneur laissé vacant par le maréchal Graziano.

Poitrines bombées



Le Duce Mussolini d'Italie, et Stojadinovitch, le premier ministre de Yougoslavie, se tiennent droit avec la poitrine gonflée, au Forum de Mussolini, à Rome, au moment où la jeunesse italienne fait une démonstration en l'honneur du distingué visiteur d'un pays slave.



La Chanson des Yeux Clos

(Suite de la page 8)

et choyée. Dans le parc immense qui entourait la villa de M. Deville, ce n'était que jeux et rires tout le long du jour, sous la surveillance indulgente de la bonne Jeanne. Celle-ci aimait l'enfant comme son propre fils. Ne l'avait-elle pas vu naître?

Au service des Deville depuis plus de vingt ans, — elle en avait à présent quarante — Jeanne, Nane, comme l'appelaient le petit René, faisait partie de la famille. Engagée en 1889 par Joseph Deville — le grand-père, le créateur de l'usine — elle avait été tour à tour femme de chambre et cuisinière, selon les époques et les circonstances, puis intendante de Victor Deville — le père de René — lorsque celui-ci avait pris la direction de la maison. Et enfin, à la naissance du dernier des Deville, elle avait été chargée de son éducation. Ce nouveau rôle lui convenait à merveille. Après quinze ans de mariage — elle avait épousé le jardinier des Deville — Nane regrettait encore, amèrement, de n'avoir pas d'enfant, et elle s'était mise à adorer celui que le destin lui confiait, reportant sur le frère petit être toute la tendresse maternelle dont son cœur était chargé.

Mais le bambin la lui rendait largement; il ne pouvait se passer de sa "Nane", poussant des cris déchirants lorsqu'elle le laissait seul trop longtemps. Naturellement, Nane avait pris ainsi peu à peu une place prépondérante dans la maison, une autorité qui ne faisait que croître avec l'âge. Elle était la véritable maîtresse du logis, grondant, gourmandant sans cesse, toujours mécontente, emplissant les pièces de la villa de ses récriminations. Les Deville la laissaient agir à sa guise, avec beaucoup de patience et de bienveillance. Elle était si bonne et si dévouée!... Et puis, ils n'avaient guère le temps de s'occuper du petit René. M. Deville était pris totalement par la direction de son usine qu'il fallait faire prospérer, et Mme Deville, d'une santé délicate, passait le plus clair de son temps au lit ou sur une chaise longue. Ils préféraient donc, l'un et l'autre, se reposer entièrement sur leur intendante qui s'acquittait de ses fonctions à la satisfaction de tous. D'ailleurs, en dépit de son caractère un peu irascible, Nane était la meilleure des femmes. Maniaque et têtue, certes, comme ces vieilles servantes de province qui ont servi deux ou trois générations successives dans la même maison et auxquelles on pardonne avec indulgence bien des petits travers, mais sensible, aimante et fidèle comme un chien. Elle était toute dans cette phrase qu'elle répétait chaque fois qu'il était question de l'avenir du jeune Deville:

— Mon p'tiot!... J'me fendrais le cœur en quat' pour qu'il aye point jamais d'peine.

Cependant, malgré son farouche attachement, elle avait bien dû se séparer un jour de son "petiot". Les années passaient, René était devenu

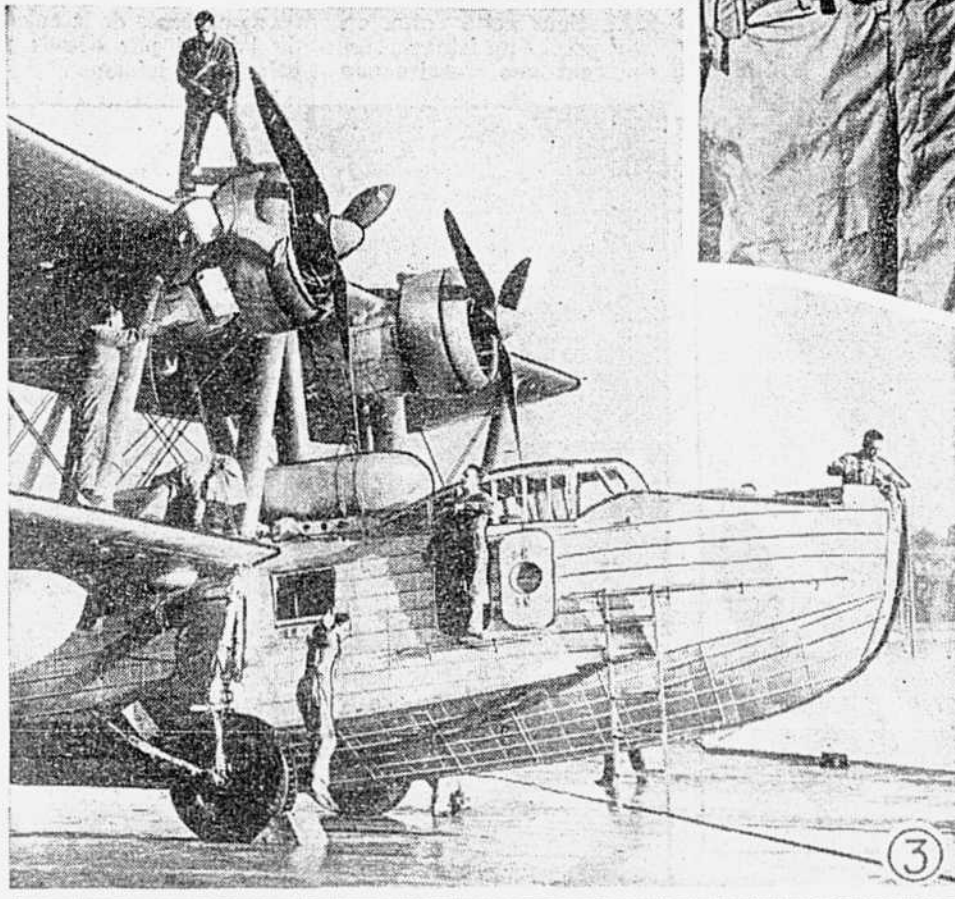
un grand garçon en âge d'aller à l'école. On l'avait mis en pension à Bordeaux, au désespoir de Nane qui ne pouvait s'accoutumer à la séparation. Puis, la guerre était survenue sur ces entrefaites, achevant le désarroi de la brave femme et mettant, comme partout, le désordre dans l'usine et la maison. Mais cela n'avait pas empêché Nane de prendre une autorité plus grande encore. M. Deville était au front. Le jardinier gardait les voies ferrées à l'arrière. Mme Deville, douloureusement affectée par tous ses événements, s'affaiblissait de plus en plus. Nane était donc la grande patronne, et tout le personnel s'inclinait sous sa férule, bon gré mal gré. Puis, en 1917, les revers avaient commencé par la mort de M. Deville, tué à Verdun, et du jardinier, écrasé par un train. Et en 1918, c'avait été le tour de Mme Deville, emportée à la fois par la maladie et le chagrin. Le vieux Joseph Deville, reprenait le collier, s'était alors remis à la tête de l'usine afin de conserver intact le patrimoine de son petit-fils dont il était le tuteur naturel. Et quelques années encore avaient passé. A dix-huit ans — en 1923 — avec tous ses diplômes en poche, René était revenu à la villa, définitivement, prenant en principe la direction de la fabrique. Mais en réalité le jeune homme ne s'inquiétait guère des affaires pour lesquelles ils ne se sentaient aucune aptitude. Sa seule passion était la peinture; son seul rêve, son seul but: être peintre célèbre bien entendu.

(Suite à la page 12)



Voyage aérien complété

Les deux hydravions que vous voyez sur la vignette No. 1, viennent de compléter leur voyage de 25,000 milles à destination de Sydney, Australie, en passant par Honolulu, les Philippines et autres îles du Pacifique. Ils appartiennent à la force aérienne des Etats-Unis. Sur la vignette No. 2, vous voyez deux membres de l'équipage en train d'ajuster leur jaquette de sauvetage. Sur la photo No. 3, vous voyez l'hydravion en frais de se ravitailler d'essence et d'eau douce.



Le "Samoan Clipper" a plongé dans le Pacifique



Alors qu'il était en route pour Auckland, en Nouvelle-Zélande, le "Samoan Clipper" américain plongea tout enflammé dans l'océan Pacifique, près de Pago-Pago, apportant la mort à trois membres de son équipage. Vous voyez ici les victimes. De gauche à droite, Cecil Sellars, 44 ans, premier officier; J.-W. Strickrod, 23 ans officier ingénieur et Paul-S. Brunk, le plus jeune officier de cet avion appartenant à la force royale aérienne.

LA MODE MASCULINE ET SES CAPRICES

CONSEILS PRATIQUES



La superposition de laine est à déconseiller. Il ne faut pas trop craindre le froid et éviter de se surcharger. C'est en s'inspirant de cette théorie que les spécialistes ont créé la veste en popeline, généralement imperméabilisée, qui est devenue en quelque sorte la veste standard du skieur. Ces vestes sont blanches ou kaki. Sous cette veste, on peut porter un lainage, recouvrant une chemise que

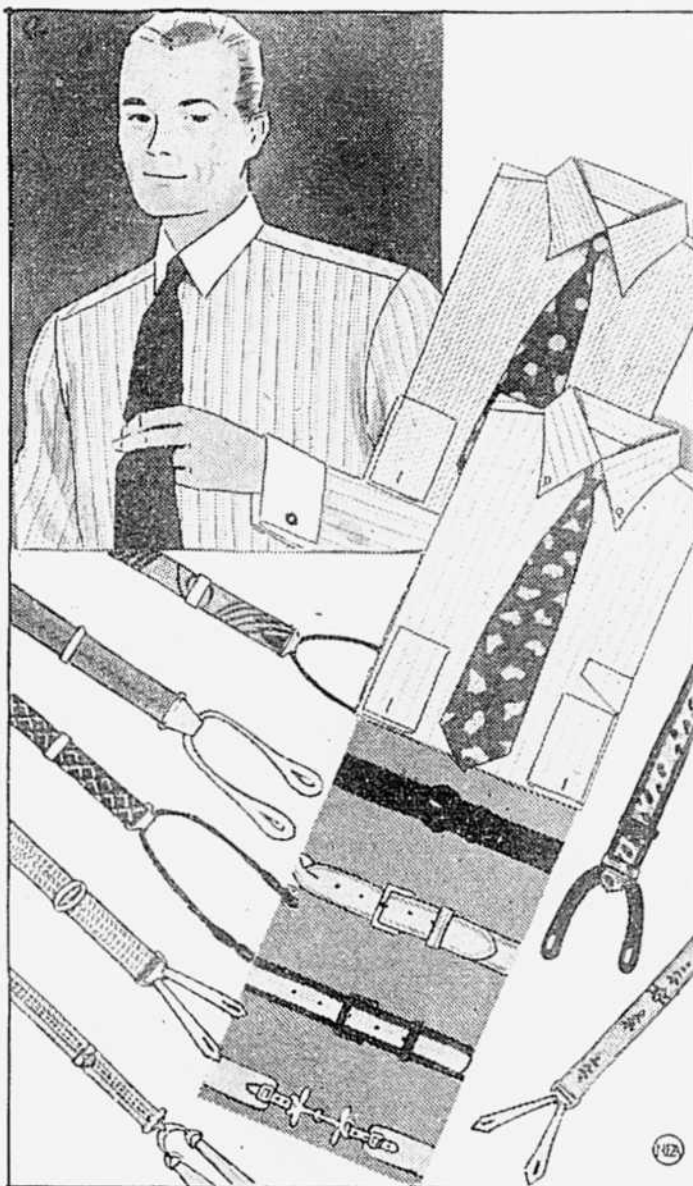
nous conseillons en popeline, elle-même superposée à un sous-vêtement de laine! Ainsi paré, on peut affronter la bise la plus piquante. Les moins frieux se contenteront d'une chemise de flanelle.

Les jambes prenant plus de part à la fête et étant en tout cas moins vulnérables aux atteintes du froid, on se contente de la culotte de lainage par dessus un caleçon de lainage.

Cependant les foulards ont conservé leurs couleurs vives à dessins divers; le satin Paisley est le dernier cri de la saison. Les bas de laines à larges carreaux, tel qu'illustré dans notre photo, sont grandement en vogue.

Pour les sports d'hiver il existe un nouveau maskinaw des plus pratique. On voit dans les trois cercles de notre photo les différentes façons de le porter. Une petite calotte de laine complète cet "ensemble" jugée très chic et confortable. Puisque nous en sommes à la question des sports d'hiver et que le ski est devenu chez nous un passe-temps très populaire donnons une idée du costume qu'il nécessite.

Commençons d'abord par les pieds. Ici, il n'y a pas d'hésitation, il ne faut pas lésiner sur le prix et tâcher d'obtenir la meilleure qualité. La bottine doit se porter avec deux paires de chaussettes, l'une en fil ou soie, l'autre en grosse laine. Enfin, ayant choisi les bottines "à l'aise" mais sans excès, il est bon de les porter deux ou trois soirs en appartement et les assouplir par deux ou trois heures de marche.



Les couleurs criardes pour les chemises, telles qu'elles étaient à la mode au cours des deux dernières saisons, ne sont plus désormais de mise. On a laissé de côté les couleurs foncées pour adopter un dessin plus clair, à rayures légères ou complètement blanc. La chemise à rayures noires, avec collet et manchette blanche, (telle qu'illustrée à l'extrême gauche) est d'un chic remarquable. L'homme chic mettra toujours un grand soin dans le choix de ses bretelles et ceintures. Il verra à ce que tout son costume soit d'une sobriété exempte de toute excentricité.

Pour les sports d'hiver il existe un nouveau maskinaw des plus pratique. Notre photo illustre dans les cercles les trois manières de le porter. Une petite calotte complète cet "ensemble". On remarque en outre quelques foulards et des chaussettes qui sont le dernier cri de la saison. Le foulard de satin Paisley et les chaussettes à larges carreaux sont très en vogue cet hiver.



La mode est comparable à la girouette changeant à tous les vents. Elle peut être demain le contraire de ce qu'elle est aujourd'hui et qui sait la création nouvelle qui pourra surgir à tout moment du caprice d'un tailleur de renom faisant partie de la gente qui dicte au monde l'esprit du chic. L'homme chic ne se laissera jamais guider par ce maître inconstant qu'on appelle la mode. Il se fiera avant tout à son goût et échappera, en conséquence, aux erreurs telles que celles qui se sont glissées

dans la mode masculine au cours des dernières saisons. Heureusement, les artistes de mercerie en vogue cet hiver font montre d'une plus grande sobriété et sont exempts de ces excentricités dont il a fallu regretter l'apparition au cours des saisons d'été et d'automne. Les couleurs criardes pour les chemises ne sont plus de mise. De couleurs foncées qu'elles étaient, les chemises sont désormais d'un dessin plus clair, légèrement rayées ou complètement blanches.

Si vous possédez un pantalon de golf, celui-ci peut très bien servir pour les sports d'hiver dont le ski est le plus populaire. Vous le porterez avec des bas (en place des chaussettes de fil prévues plus haut) et vous retournerez les chaussettes en bourrelet sur le haut de la bottine.

Le mieux est pourtant le vrai pantalon de ski.

Il y a encore, article indispensable surtout pour les débutants, les gants. Pourquoi cette attention spéciale aux débutants? Parce qu'évidemment le débutant n'a pas trop de ses quatre membres pour rétablir ou maintenir son équilibre et que ses gants lui rendent souvent les mêmes services que ses skis.

Donc, surtout pour les débutants, nous conseillons les mitaines de cuir qu'on porte par dessus les mitaines de laine.

Vous avez, sans doute, entendu dire, par vos amis combien ils avaient aimé la lecture du captivant roman

"La Jeune Fille Rivale"

par MAX HAMEL

A vous, maintenant, de réserver votre copie du "Photo Journal" chez votre dépositaire. En vente mercredi.

Les deux aventurières

FEUILLETON DE "PHOTO - JOURNAL" PAR JEANNE PAINCHAUD

(Résumé de ce qui précède)

Marthe demande des explications à Pierre Latour. Elle le croit complice de Beaudry et veut avoir des éclaircissements sur la disparition de son amie, mais le jeune homme, incapable de lui en donner, lui dit de patienter. Un moment plus tard, il lui avoue son amour qu'il croit être réciproque. La jeune fille quitte son hôtel, la nuit, et va coucher dans la remorque, où Pierre la rejoint, le matin. Il insiste pour l'accompagner sur la route, mais arrivé à la station de gasoline, elle prévient le garagiste qu'elle est en compagnie d'un homme armé d'un revolver et qu'elle craint beaucoup. Alors l'homme vient tenir Pierre Latour en respect et commande à Marthe d'appeler la police.

Absolument empêché de rien faire, Pierre vit Marthe pénétrer dans la cabine téléphonique, composer le numéro et parler. Il ne put se tenir et s'écria :

—Espèce de fou! Vous ne voyez donc pas que cette fille ne sait pas ce qu'elle dit?... Vous n'avez pas le droit...

—Ferme ta boîte, répondit l'autre. Sans aucun doute, il s'amusait comme jamais peut-être il ne s'était amusé. Déjà il se voyait cité dans les journaux comme le héros qui aurait arrêté un dangereux criminel.

Pierre prit le parti de se taire. Il ne rageait pas moins au fond de lui-même. Pour se donner une contenance, il demanda à son maître du moment de lui laisser prendre une cigarette. D'une main, l'homme en prit une, la mit entre les lèvres de Pierre et alluma son briquet :

—Je ne suis pas pour prendre la moindre chance, fit-il en matière d'explication.

Marthe s'attendait à entendre, aussitôt qu'elle aurait téléphoné, le bruit perçant de la sirène de l'auto de la police, accourant à toute allure à l'endroit désigné. Il n'en fut rien. Mais pendant les minutes d'attente, elle évita de regarder le visage de Pierre dont la colère avait fait place à un amusement qu'il ne pouvait pas dissimuler. Pour un peu, il aurait chanté...

Les policiers arrivèrent silencieusement. Ils passèrent les menottes à Pierre et le firent asseoir entre eux deux, sur le siège d'arrière. Marthe fut très satisfaite de s'asseoir à côté du chauffeur.

Le commissaire de police demanda à Marthe :

—Qu'avez-vous à dire?

La jeune fille conta toute l'histoire, mais sans jamais regarder Pierre. Elle relata son engagement par Sloss et Carrington, montrant les lettres du premier, puis, elle signala la disparition de Jeanne, partie avec Beaudry et souligna l'insistance de Pierre Latour à l'accompagner malgré elle.

—Et vous? qu'avez-vous à dire?

—Rien de plus, affirma le jeune homme. Je crois que Mlle Lavigne a dit tout ce qu'il y avait à dire!...

—Alors, reprit le policier, se tournant vers Marthe, je regrette de vous dire, Mademoiselle, que je ne vois pas très bien comment vous pouvez rattacher la disparition de votre amie à la continue présence de cet homme.

—Mais je suis sûre qu'il est le complice de Beaudry, s'écria Marthe, désespérément.

L'officier reprit :

—Nous allons envoyer le signalement de Mlle Magnan, celui de Beaudry et de la voiture dans laquelle ils ont été vus pour la dernière fois... Quant à cet homme, je puis vous affirmer qu'il ne vous ennuiera plus. Il ne faut pas oublier qu'il portait un revolver sans permis.

—Puis-je m'en aller? demanda Marthe.

—Certainement. Joe, reconduis Mlle Lavigne à son auto.

Marthe sortit du poste de police sans avoir rencontré les yeux de Pierre. Elle fut rapidement de retour à sa voiture et à la remorque. Le gérant l'attendait avec impatience :

—Eh bien? questionna-t-il. Qu'est devenu votre homme?

—Tout ce que je sais, dit la jeune fille, c'est qu'à partir de maintenant, je vais pouvoir voyager en paix, sans sa présence.

—Tant mieux. Tenez, pendant que vous étiez partie, j'en ai profité pour faire nettoyer vos vitres et remettre de l'air dans vos pneus...

Marthe continua son long voyage, toute seule, comme elle l'avait rêvé. Les premières minutes lui semblèrent délicieuses, puis le temps devint long, sans aucune présence à ses côtés. Il était amusant, parfois, ce Pierre, il avait toujours quelque chose à raconter et puis, cela lui donnait de l'assurance de l'avoir à ses côtés...

De nouveau, le doute d'elle-même la reprenait. Quelle place ce jeune homme, probablement en prison à cause d'elle, tenait-il en sa vie?... Vraiment, elle ne le savait pas... elle ne le savait plus. Elle ne doutait pas, toutefois, que la police d'Eurêka n'ait fait l'impossible pour donner partout le signalement de Jeanne et de son ravisseur. Quand elle arriverait à la frontière, qu'il n'était plus très lointain, elle en aurait sûrement des nouvelles.

La traversée des lignes, d'un Etat à l'autre, mais plus encore d'un pays à l'autre, est l'objet d'une étroite surveillance. Quand la jeune fille fut arrivée à la frontière de la Californie et de l'Oregon, elle s'informa. Un officier de police, très courtois, lui répondit qu'effectivement le signalement des occupants de l'auto bleue avait été donné.

—Mais, affirma-t-il, Beaudry est passé par ici il y a quelques jours.

—En êtes-vous sûr?

—Certain. Il a obtenu l'autorisation de passer, d'ailleurs. On surveillait d'autres types, à cause d'un enlèvement qui avait lieu à Tacoma. J'ai moi-même vérifié ses papiers et je puis vous affirmer, mademoiselle, qu'il n'y avait pas de femme avec lui!...

CHAPITRE 16

Jamais Marthe ne put se rappeler ce qu'elle avait fait exactement pendant les deux jours qui suivirent celui où elle apprit, de la bouche du policier, le passage de Beaudry de la Californie à l'Oregon, seul sans Jeanne à côté de lui. Elle vécut et agit comme dans un rêve. On aurait dit que seul, son subconscient travaillait, car elle continua pendant deux jours son chemin, fidèle à l'itinéraire tracé par son patron.

Un jour, elle s'arrêta devant une petite ferme, plantée comme un jouet au milieu d'un superbe décor, et demanda à quelle distance elle se trouvait de Portland.

—A quatorze milles, répondit le fermier questionné.

Ainsi, presque dans un brouillard cérébral, Marthe avait couvert plus de 200 milles! Cette constatation lui rendit le sens de la route et de l'heure. Quand elle fut arrivée à la ville, elle s'informa à la police. On lui répondit comme à la frontière :

—Le nommé Beaudry est passé ici, a obtenu l'autorisation de continuer son chemin, et il était seul!...

C'est la constatation de cette solitude qui affectait le plus la pauvre petite Marthe. Que pouvait bien être devenue Jeanne, qu'elle avait quittée si gaie, si joyeuse, si amusée de leur aventure commençante! A la pensée de son amie, qu'elle perdait presque l'espoir de revoir, de grosses larmes montaient aux yeux de Marthe, malgré son énergie et son manque presque total de frayeur.

Suivant les instructions qu'elle avait reçues, Marthe devait se rendre au Rose City Trailer Haven, près de Portland, Oregon. Ce parc d'automobiles était tenu par une femme alerte et commerçante, très aimable au surplus, qui déclara à Marthe, dès qu'elle eut lu son nom sur le registre :

—Je crois que j'ai une lettre pour vous. Je l'ai remarquée surtout parce que c'est un nom qu'on n'a pas l'habitude de voir par ici et puis

parce que la lettre est écrite au crayon et difficile à déchiffrer.

—Montrez vite, dit Marthe pleine d'anxiété.

—Voilà, dit la gérante. C'est bien votre nom, mais c'est terriblement mal écrit.

La missive trembla dans la main de Marthe. Eperdue, elle reconnaissait l'écriture, malgré qu'elle fut au crayon et que ce fut un terrible griffonnage. C'était de Jeanne et de Jeanne elle-même!...

Dire avec quelle hâte Marthe ouvrit la lettre est inutile. Elle demanda à la gérante de faire un peu plus de lumière, car le bureau était presque obscur, et quand une autre lampe électrique fut allumée, elle lut :

"Chère Marthe,
"Je ne suis pas en danger actuellement, mais Beaudry est parti avec Ciznick à Seattle.

Jeanne."
Marthe demeura un long moment songeuse. Qu'était-ce que cette lettre. Elle n'était plus si sûre de la reconnaître, maintenant, comme authentique. Habituellement, Jeanne avait une très belle écriture. Cet infâme griffonnage ressemblait très peu à la calligraphie de son amie et puis, cette feuille de papier quelconque, ce crayon bon marché...

Comme rien ne pouvait répondre de façon satisfaisante à ses questions muettes, Marthe mit le papier dans la poche de sa jaquette de cuir et demanda :

—Si je reçois d'autres lettres, voudrez-vous me les garder. Je vais déceler la remorque et aller avec le coupé faire un rapport à la police.

Trois quarts d'heure après, la police de Portland était au courant de son odyssée. Mais, cette fois, elle avait une véritable pièce à conviction, cette lettre, écrite à la main et envoyée de la ville d'Eurêka. L'attitude du détective Jim Marshall, de Portland, fut nettement différente de celle du crispant Sloan de Los-Angeles, qui n'avait fait guère plus attention à la disparition de Jeanne que le sergent de police d'Eurêka.

Avant de considérer attentivement le papier, le détective Marshall écouta toute l'aventure de Marthe.

—Je crois comprendre ce que votre amie a voulu dire par "je ne suis pas en danger immédiat", dit-il. Toutefois, je crois aussi que le dénommé Beaudry ne l'emmena pas pour ne pas se faire attraper.

—Mais alors?

—Ce qui m'effraie le plus, voyez-vous, c'est que Beaudry soit parti à Seattle pour y retrouver un individu que nous connaissons bien, nous de la police, le nommé Ciznick!...

Marshall regarda Marthe longuement, d'un regard empreint de pitié et d'intérêt :

—Si elle a écrit cela à Eurêka et si elle n'a pas traversé la frontière avec Beaudry, je crains terriblement qu'il ne l'ait tuée pour s'en débarrasser!...

CHAPITRE 17

Marthe pâlit affreusement. Elle porta sa main à sa gorge, il lui semblait qu'elle étouffait, qu'elle allait mourir :

—Jeanne assassinée?... Non... Oh! non!...

Marshall, alarmé par les résultats de son manque de tact, aida la jeune fille à s'étendre dans un confortable fauteuil.

—Vous savez, bégaya-t-il, c'est... c'est seulement une opinion... Mais ce Ciznick n'est pas un poison ordinaire!... Mieux vaudrait rencontrer un serpent à sonnettes que ce gars-là... Mais calmez-vous... On va faire quelque chose...

—C'est ma faute, déplora Marthe. Il faut que je trouve Jeanne, que je la sauve!

Elle s'énervait, à deux doigts de la crise de larmes.

Le détective la calma avec des paroles optimistes.

—Ayez confiance en nous, Mlle Lavigne. Tout ce qui sera humainement possible de faire pour votre amie, nous le ferons!

"Ayez confiance"... c'était là une phrase que Marthe avait souvent entendue... Qui donc la lui disait?... Ah! oui, Pierre Latour!...

—Il y a quelque chose que je ne vous ai pas dit, fit-elle, complètement redevenue lucide. Et elle parla de Pierre Latour, relatant toute l'aventure, depuis le moment où il avait tenté de s'introduire dans la chambre des jeunes filles jusqu'au moment où elle l'avait fait arrêter à Eurêka.

—Latour, fit Marshall... Latour?... Non, cela ne me dit rien... Mais vous dites qu'il a été arrêté à Eurêka? Attendez!

Le détective prit le téléphone, demanda le service de longue distance et appela la police d'Eurêka.

—Allô! C'est Marshall, de Portland qui parle. Vous avez un certain oiseau du nom de Pierre Latour dans une de vos cages?

Il y eut une longue pause au cours de laquelle Marshall écouta attentivement. Puis, lentement, il dit :

—Ah!... je vois... Merci, mes vieux, merci mille fois...

Puis se tournant vers Marthe, qui attendait, anxieuse, le résultat de cet appel, il dit :

—Voyez-vous, ils ont été obligés de le relâcher. Après tout, ce Latour n'avait à sa charge que le fait de vous avoir ennuyée en vous imposant sa présence et celui d'avoir eu un revolver dans sa poche. Il n'y a pas là matière à pendre un homme!... Et d'ailleurs, il est parti pour la Chine... Bon voyage!...

En disant ces derniers mots, le détective regardait Marthe avec une attention soutenue. Mais la jeune fille ne témoigna d'aucune émotion. Elle dit simplement, d'une voix basse et pleine de résolution :

—Je veux retrouver cet infâme Beaudry... Je vais partir pour Seattle.

—Mais, ma pauvre petite, vous n'avez aucune chance de retrouver ce type dans une ville comme Seattle.

—Je le retrouverai, même si ce doit être la dernière chose que je ferai!

Marshall essaya de tourner la chose en plaisanterie :

—Je crois en effet, dit-il, que si vous le retrouvez, ce sera la dernière chose que vous ferez. Laissez cette besogne à des hommes habitués à la chasse aux malfaiteurs, ma petite, et ne tentez pas ce travail, trop ardu pour vos forces.

—Je veux essayer, et rien ne m'en empêchera!

Le détective haussa les épaules.

—Mais, reprit Marthe après un court silence, ce Ciznick, qui semble être un gros personnage dans l'affaire, qui est-il?

—Le Bon Dieu seul le sait. Johnny Siznick est un de ces individus qui deviennent Chinois en Chine, Esquimaux au pôle Nord... qui deviennent nègres en Afrique...

—Et... et Pierre Latour est un de ces complices?

Une curieuse expression passa sur le visage de Jim Marshall :

—Que diable allez-vous penser là, dit-il.

En dépit de sa fatigue et des avertissements quasi fraternels de Marshall, Marthe mit son projet à exécution et se rendit sans encombre à Seattle. C'est là, dans cette ville extraordinaire, peuplée de 350,000 habitants, qu'elle se rendit compte de la prétention de son geste. Elle se rendit à un des endroits marqués dans son itinéraire, le Yukon Parking Block où elle reçut, dès son arrivée, la lettre qu'elle attendait de Sloss. Hélas! aucun chèque n'était joint à la missive qui, très brève, lui annonçait que vu le peu de rendement de son travail, elle était priée de prendre note qu'elle ne faisait plus partie de la maison, et qu'elle eût à remettre le coupé et la remorque à un homme qui se présenterait à elle avec, pour l'identifier, une lettre de Sloss.

Marthe prit la chose assez philosophiquement et attendit celui qui

devait être son successeur. Elle achevait à peine de manger qu'un homme de taille moyenne, coiffé d'une casquette et le visage barré d'une forte moustache noire, se présenta à la porte de la remorque.

Et Marthe, plus surprise qu'on ne saurait le dire, reconnu, à n'en pas douter, sous ce déguisement Beaudry, le ravisseur de Jeanne. Désespérément, la jeune fille sauta à terre, s'accrocha au bras de l'homme et ouvrit la bouche pour appeler... pour appeler au secours!...

CHAPITRE 18

Elle n'en eut pas le temps. Il lui sembla que la terre s'affaissait brusquement sous elle et qu'un million de cloches résonnaient à ses oreilles. Lorsqu'elle revint à elle, elle trouva, au lieu du plafond peint de la remorque une sorte de réduit étroit et malcommode. Elle était couchée sur une espèce de toile rude qui lui écorchait la peau. Ses pieds et ses mains étaient solidement attachés. Un baillon couvrait sa bouche.

Elle ne perdit tout de même pas la tête et tenta de se reconnaître. Quand ses yeux furent habitués à la demi-obscurité qui régnait autour d'elle, Marthe s'aperçut qu'elle était emprisonnée dans une sorte de hangar assez encombré. Elle ne pouvait voir à plus de quelques pieds à l'entour d'elles, et ne remarquait rien qui put lui servir d'exact point de repère. Elle ne pouvait rien faire, rien tenter, et, comme une obsession, les paroles du détective Jim Marshall revenaient à ses oreilles :

—Je crois que si vous retrouvez Beaudry, ce sera, en effet, la dernière chose que vous ferez!...

Malgré sa peu enviable situation, Marthe se donna la peine de réfléchir. Elle se rendait compte, maintenant, qu'il devait y avoir une relation certaine entre Sloss, Beaudry et Carrington. Ces trois individus devaient avoir eu, en lui confiant, à elle et à Jeanne cette remorque coûteuse et cette auto, si bonne sur la route, une idée de derrière la tête, mais que Marthe ne pouvait dévoiler.

Le temps passait et la jeune fille souffrait de sa position réellement inconfortable. Elle essaya de crier, mais le baillon était si bien fixé sur sa bouche qu'elle ne put émettre aucun son.

Soudain, elle entendit des pas. Un homme entra dans sa prison. Elle n'eut pas grand effort à faire pour reconnaître Beaudry.

Il s'assit sur une caisse, non loin de Marthe, et, ironique, lui demanda :

—Eh bien, ma bichette, cela va mieux? On n'a plus envie de crier au secours pour faire du tort à papa? Allons, nous allons être déléguée de ce petit baillon. Cela doit être trop pénible pour une femme de ne pouvoir parler. Allez-vous être sage?

Marthe fit signe que oui et Beaudry lui enleva son baillon. Elle tenta de s'asseoir. La grosse main moite de l'homme se posa sur son cou. D'une voix basse, mais d'un accent non équivoque, il l'avertit :

—Pas de blague, hein? mon pigeon!... Si vous dites une parole plus haut qu'il ne faut, je vous envoie dans le pays des rêves... Et prenez garde cette fois d'y rester!...

Marthe comprit que le bandit ne badinait pas. A voix basse, elle demanda :

—Qu'avez-vous fait de Jeanne Magnan?

—Ah! mon petit poulet, c'est cela qui vous tourmente? Mais elle va très, très bien.

—Où est-elle? L'avez-vous laissée en Californie?

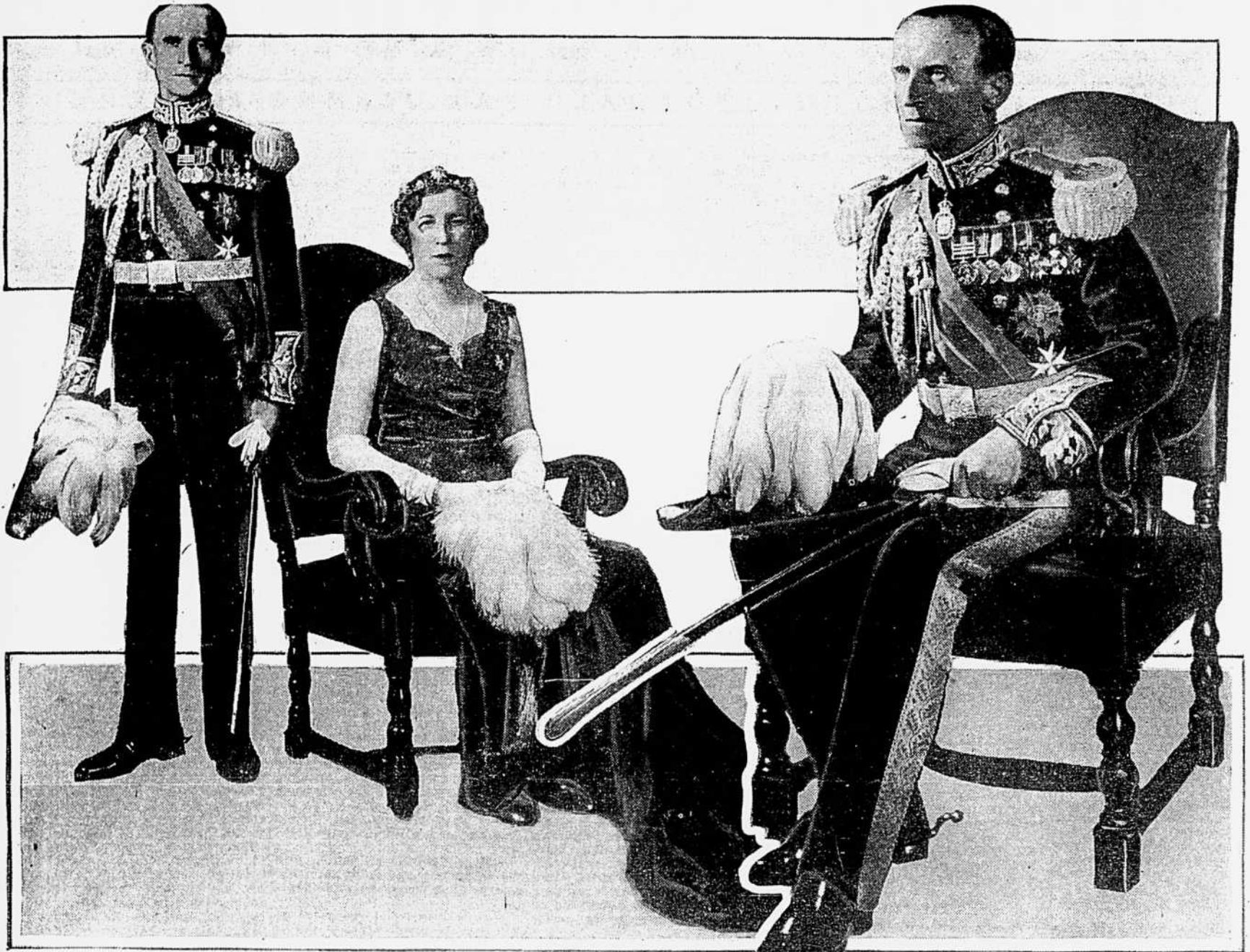
—Qu'est-ce qui vous fait croire cela?

—J'ai su, à la Frontière, que vous aviez traversé les lignes tout seul... Il y eut un moment de silence.

Puis, Beaudry reprit, d'une voix sans couleur :

(A suivre)

Ambassadeur britannique aux Etats-Unis ?



Cette nouvelle n'est pas encore confirmée mais il est rumeur que Lord Tweedsmuir, gouverneur-général du Canada, que vous voyez ici en compagnie de son épouse, Lady Tweedsmuir, sera nommé ambassadeur aux Etats-Unis. Il est le quinzième gouverneur-général en ce pays. Dans sa vie privée, il est connu sous le nom de John Buchan, romancier et le biographe d'Auguste, empereur romain. Ceci est la plus récente photographie officielle de leurs Excellences, Lord et Lady Tweedsmuir qui ont présidé la réception donnée à l'occasion de l'ouverture du parlement fédéral, le 27 janvier dernier.

La Chanson des Yeux Clos

(Suite de la page 9)

Et dès qu'il avait quelques heures de liberté — au besoin, il savait se les accorder — René filait le long de la Garonne, dessinait, peignait, barbouillant toile sur toile. L'eau, surtout, l'attirait. Il adorait contempler le bouillonnement tumultueux du fleuve coulant entre les roches comme un torrent impétueux. Les sujets ne lui manquaient donc pas, et il excellait à les reproduire car son talent était certain, incontestable. Mais, hélas! cela n'était nullement du goût du grand-père Deville qui espérait voir son petit-fils continuer l'oeuvre commencée quarante ans auparavant, et René devait lutter pied à pied pour défendre ses aspirations.

Dans cette lutte, il était d'ailleurs soutenu ouvertement par Nane qui s'extasiait devant les oeuvres de son cher "petiot" qui "peinturait si bien". Elle n'hésitait pas à tenir tête à Joseph Deville lui-même, qu'elle traitait carrément de "vieille foutue bête". Cette situation tragico-comique avait ainsi duré trois ans au bout desquels le vieillard, usé par le travail, les soucis de l'âge, s'était

décidé à quitter notre vallée de larmes pour un monde meilleur.

René Deville venait juste d'atteindre sa majorité. Seul héritier de tous les biens de la famille, il s'était empressé de vendre l'usine et de réaliser sa fortune pour mettre enfin à exécution le projet caressé depuis si longtemps: aller à Paris et s'y consacrer à la peinture, uniquement.

Naturellement, il n'avait eu garde de laisser sa chère Nane. N'était-elle pas pour lui une seconde et véritable mère? Elle l'avait donc suivi dans la capitale, malgré l'aversion profonde et irraisonnée que lui inspirait: "cette geuise de ville qui mangeait le coeur des jeunes".

Ils s'étaient installés à Montmartre — la cité des artistes — où René avait loué un grand pavillon flanqué d'un vaste atelier. Tous les desirs du jeune homme étaient ainsi accomplis, ou presque tous. Il ne lui en restait qu'un: être célèbre, pour lequel il se mit à l'oeuvre avec acharnement. Bien entendu, Nane restait, à Paris comme sur les bords de la Garonne, la maîtresse incontestée de la maison, remplissant à la fois les rôles de gouvernante, de cuisinière et de portière. Gouvernante, elle menait leur petit ménage avec une autorité qui n'avait fait que grandir encore au cours de ces dernières années. Quant à son caractère, il ne s'était guère amélioré.

Il était même devenu franchement exécration, mais René Deville, entièrement pris par son art, ne s'en apercevait pas, et tout ce que faisait et disait Nane était bien. Cuisinière, elle ne négligeait rien pour satisfaire la gourmandise de son "petiot", inventant pour lui mille nouveaux plats dont le plus simple était un chef-d'oeuvre culinaire. Mais où elle se surpassait encore, c'était dans son rôle de portière; Cerbère lui-même n'avait pu être plus vigilant à la porte de son enfer. Pour pénétrer dans le pavillon, il fallait tout d'abord montrer patte blanche.

Par la porte entre-bâillée qu'elle barrait de toute son imposante personne — elle avait pris avec l'âge un sérieux embonpoint — Nane jetait des regards méfiants sur les visiteurs qui ne lui plaisaient guère. Ah! mais non! Elle les trouvait trop bruyants, trop négligés, trop bohèmes, quoi! Enfin, à ses yeux, c'étaient des gens peu sérieux à qui elle demandait d'un ton revêche, avec un drôle d'accent qui les faisait rire:

— Quoi que vous lui voulez donc, à monsieur? C'est-y qui vous attend, p'tête?

Elle n'avait pas tardé à devenir célèbre dans ce quartier où la fantaisie est souveraine.

On allait sonner à la porte de René Deville uniquement pour voir apparaître la bonne figure rou-

geade de Nane et surtout pour entendre son pittoresque langage. D'ailleurs, les amis ne manquaient pas au peintre, et c'était dans la maison un défilé continuel d'artistes — ou soi-disant tels — dont le sans-gêne mettait Nane dans une fureur indicible.

Mais René n'écoutait pas ses récriminations.

Il y était habitué depuis longtemps, et puis, il était heureux de cette espèce de cour qu'il entourait. Il croyait volontiers tous ces nouveaux amis sincères et leur réservait l'hospitalité la plus entière. En réalité, c'était son argent qui les attirait, comme le miel attire les mouches, davantage que son talent de peintre cependant réel.

René Deville était riche, généreux et bon. Sa bourse était toujours ouverte à tous, et l'on ne se faisait pas faute d'y recourir, sans vergogne. Un peu naïvement — mais il avait l'excuse d'être jeune — le peintre croyait fermement à toutes les protestations d'amitié qu'il entendait, et il acceptait les compliments, les louanges qu'on lui décernait, comme une preuve d'estime et d'admiration. Heureusement, cela n'entraînait en rien son travail et ne diminuait en rien son talent.

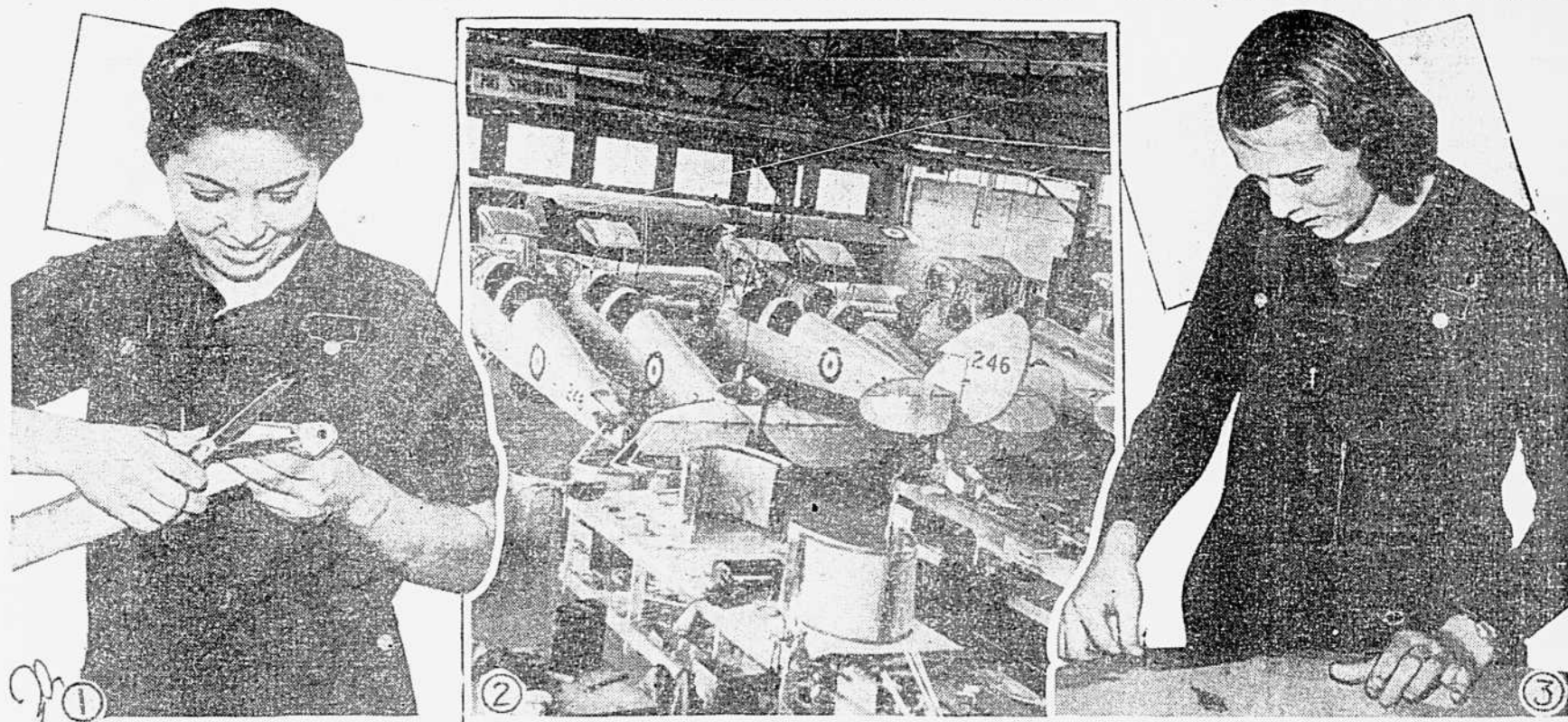
Deux ans après son installation à Paris, il avait pu faire son premier envoi au Salon: Un coucher de soleil sur la Garonne et un portrait

de vieille femme à l'inspiration duquel Nane n'était pas complètement étrangère. Et d'emblée, René Deville avait conquis la critique et décroché une médaille d'argent. C'était un premier pas vers la gloire, cette gloire tant désirée. René n'en avait travaillé qu'avec plus d'ardeur encore, avec acharnement, n'hésitant pas à s'en aller passer de longues semaines au bord de la mer où il s'installait dans quelque coin perdu sur la côte, tantôt en Bretagne, tantôt en Normandie. Cela désespérait bien un peu Nane qui s'effrayait des mille dangers que courait son "petiot" loin de sa tutelle — René n'avait garde de l'emmener — mais le peintre ne se souciait guère de ses doléances.

Au bout de deux ou trois mois de vie parisienne, il était repris par la nostalgie du grand large et de ses horizons inoubliables. Brusquement, il disait à la vieille gouvernante: "Nane, je pars ce soir. Prépare ma valise et mes pinceaux". Et Nane s'affolait, gémissait, mettait la maison en désordre dans sa crainte d'oublier quelque chose. Si René Deville avait dû emporter tout ce qu'elle jugeait utile pour le déplacement, une malice n'eût pas suffi. Le jeune homme revenait de son expédition avec de remarquables toiles qui prouvaient un talent sans

(Suite à la page 13)

Vingt avions canadiens en construction



Sur cette photo vous voyez, au centre, une partie des usines de la compagnie "Haviland Aircraft of Canada Ltd." située sur la rue Dufferin, North-York, laquelle emploie soixante hommes et femmes dans le but de précipiter le travail commandé par l'armée. Cette compagnie est en train de construire vingt avions d'entraînement pour la force royale aérienne du Canada. Ceci fait partie du programme de réarmement pour la défense du pays, tel que préconisé récemment par l'honorable Ian Mackenzie. A gauche, Mlle Rhoda McNichol couvre de matériel approprié, un bras régulateur employé dans la construction de l'aile. Mlle Hilda Wells, à droite, recouvre un fuselage de tissu spécial. Quelques-unes des machines en construction sont photographiées au centre.

La Chanson des Yeux Clos

(Suite de la page 12)

cesse grandissant et provoquant l'admiration de Nane, les félicitations de ses amis — très peu sincères, celles-là — et l'envie de ses concurrents dont le dépit se cachait sous une acerbe critique.

Mais ni envie ni critique n'avaient empêché René Deville d'obtenir enfin, après trois médailles d'argent successives, la grande médaille d'or du Salon, suprême récompense qui consacrait définitivement la renommée du peintre.

Le jeune homme voyait donc son dernier désir accompli: il était célèbre. Rien ne lui manquait plus pour être parfaitement heureux. Mais sans doute était-il trop heureux, justement. Il est écrit dans le grand livre du destin que chacun doit payer son tribut au malheur, tôt ou tard. Et le tour de René Deville était venu. Oh! C'avait été très rapide, aussi rapide qu'imprévu.

Un éclatement de pneu pendant une promenade en automobile à vive allure, avec quelques-uns des commentateurs du peintre, une embardée, puis une culbute dans le fossé.

Par chance, la voiture n'avait pas pris feu, et par chance aussi, aucun des voyageurs n'était tué. La plupart n'avaient que des contusions, des blessures superficielles et sans gravité. Seul René Deville était frappé cruellement. Se trouvant au volant, il avait passé au travers de la glace du pare-brise, et le choc tout d'abord, la commotion, puis des éclats de verre dans les yeux, le laissaient aveugle, hurlant de souffrance. Transporté dans une clinique, il y avait reçu les soins pressés et éclairés sans pour cela revoir la lumière. Ses yeux semblaient perdus; le peintre était condamné à la plus terrible des infirmités. Mais le sort accablait rarement un homme sans lui accorder quelque répit, et une lueur d'espérance était venue reconforter le

malheureux, apportée par le célèbre professeur Cassandre, ophthalmologue de renommée mondiale et vieil ami de la famille Deville. Ayant appris l'accident survenu au jeune homme, il était accouru à son chevet, et après un premier examen, avait déclaré: "Tout n'est pas perdu encore. Je crois qu'il y a quelque chose à tenter. Ce sera sans doute long, mais cinq ou six mois ne sont rien en comparaison de toute une vie menacée."

Il avait décidé d'envoyer le malade dans une retraite plus calme qu'une clinique où de fréquents visiteurs mettaient une rumeur peu favorable à une guérison. Et surtout, le professeur voulait arracher le peintre à son art dont la privation le touchait durement et que ses amis lui rappelaient trop vivement en venant le voir presque journellement. Ils s'apitoyaient sur son sort, apportaient leurs condoléances, regrettaient bien haut la perte d'un si grand talent que ce stupide accident allait briser en plein essor. Car ils feignaient de croire que la cécité de René Deville était définitive et en montraient une profonde, mais hypocrite affliction. En réalité, ils se réjouissaient plutôt d'être débarrassés d'un dangereux rival et ne regrettaient vraiment que la bourse et la franche hospitalité du peintre.

L'isolement était donc cent fois préférable pour l'aveugle. M. Cassandre avait loué pour lui, dans une paisible banlieue de Paris, une petite maison de campagne plantée au milieu d'un jardin, loin de tout bruit et à l'abri des importuns. René s'y était installé avec la seule compagnie de Nane qui s'était instituée sa garde-malade, sinon très éclairée, du moins dévouée et pleine de bonne volonté. Nane avait failli mourir de chagrin lorsqu'on lui avait ramené son "petit" ensanglanté et gémissant. Elle eût donné volontiers, alors, ses propres yeux pour sauver ceux du jeune homme. Elle eût donné sa vie, même, sans hésiter.

Elle avait dit si souvent: "Mon petit!... j'me fendrai l'oeur en

qu'il pour qu'il aye point jamais d'peine..."

Hélas! Elle avait beau se fendre le coeur et l'âme, non pas en quatre, mais en une multitude de morceaux dont chacun était chargé d'angoisse et de douleur, cela ne rendait pas au blessé son bien le plus précieux: ses yeux, sans lesquels il n'était rien, rien qu'un misérable infirme se traînant péniblement d'une pièce à l'autre, au bras d'une vieille femme. Et les jours avaient passé ainsi, des jours qui n'étaient pour l'aveugle qu'une interminable nuit. Le professeur Cassandre venait régulièrement visiter son cher malade deux ou trois fois par semaine, malgré l'éloignement de cette maison de campagne où nul autre que lui ne pénétrait. Mais précisément, cet isolement pesait fort au peintre qui ne pouvait s'accoutumer à sa déprimante solitude. Après les courses effrénées de son enfance, sur les bords de la Garonne, après les randonnées sur les côtes bretonnes ou normandes, les excursions en mer sous l'immensité du ciel, après la vie intense et joyeuse qu'il avait menée jusque-là dans la fièvre du travail et du plaisir, ivre de jeunesse et d'espérance, René Deville se croyait plongé soudain dans un enfer de ténèbres, descendu vivant au tombeau. Comme le lui disait le professeur Cassandre, il réfléchissait trop, à son état, au passé, à ses pinceaux abandonnés et qu'il reprendrait, Dieu seul savait quand, jamais peut-être. Toutes ces rêveries le désespéraient, le démoralisaient, et avec son moral, son état physique s'affaiblissait de plus en plus. C'est pourquoi, voulant enrayer les progrès d'une néfaste neurasthénie, le professeur avait proposé au peintre une nouvelle garde-malade dont la jeunesse, la gaieté, l'éducation et le savoir seraient un bienfaisant dérivatif. Du moins, il l'espérait fermement. Pour sa part, René Deville en doutait un peu.

Il avait accepté l'offre de son vieil ami uniquement pour lui faire plaisir, mais il n'attendait aucun soulagement de cette compagnie qu'il ne connaissait pas et ne verrait même pas. Elle ne serait ja-

mais, certainement, qu'une étrangère à gages qui se moquerait bien de sa douleur et ne s'inquiéterait que du profit à retirer de cette lucrative situation...

Et René Deville, presque malgré lui, songeait à cette mystérieuse jeune femme qui allait vivre bientôt à ses côtés. Qui était-elle? Comment se nommait-elle et que serait-elle? Autant de questions auxquelles il ne pouvait répondre que lorsqu'"elle" serait là.

Energique, irrité même, sans savoir pourquoi, et se sentant las, le peintre éleva la voix et appela: "Nane! Nane!... Viens me conduire à ma chambre. Je veux dormir un peu."

III

Le surlendemain, la "personne" arriva. Alertée, par le tintement de la sonnette, Nane s'en fut ouvrir, en marmottant se-on sa chère habitude. Elle se trouva devant une jeune femme d'une vingtaine d'années qui attendait, timide et craintive, tout en jetant autour d'elle un regard sur le cadre accueillant de cette maison où elle allait vivre désormais pendant plusieurs mois. Sa mise, très simple, indiquait une modeste condition.

Cependant, elle n'excluait pas une certaine coquetterie et un goût sûr, exquis.

De petite taille, le corps souple aux formes harmonieuses, l'inconnue paraissait charmante au premier abord. Mais, hélas!... au premier abord seulement.

Bien vite, on découvrait une figure envahie de taches de rousseur, des traits irréguliers, sans expression, une peau terne, sèche, où l'on cherchait en vain ja fermeté et la fraîcheur de la jeunesse. Certes, la pauvre fille n'avait guère été gâtée par le ciel. Elle était laide, franchement laide. Toutefois, deux détails rachetaient un peu cette disgrâce physique: de beaux yeux noirs, au regard velouté, qui brillaient sous les paupières aux cils rares comme deux diamants posés dans un grossier écrin indigne de leur éclat, et une voix douce, charmante, aux intonations caressantes, qui charmait au delà de toute expression. Ce re-

gard lumineux et cette voix prenante étonnaient tout d'abord, tant le contraste était frappant entre ces dons généreux de la nature et la laideur d'un visage fané avant l'âge.

Par la porte entr'ouverte, Nane examina la visiteuse d'un coup d'oeil soupçonneux, la détaillant impitoyablement, puis elle interrogea sur un ton bourru:

—Quoi qu'est qu'vous voulez, donc? C'est-y qu'on vous attend, p'tête?

Rougissante et embarrassée, la jeune femme répondit doucement, en baissant les yeux: "Suis-je bien ici chez M. Deville, madame? C'est le docteur Cassandre qui m'envoie et..."

Nane l'interrompit brusquement, sur un ton plus rude encore et qui n'admettait pas de réplique:

—C'est bon! Entrez vouère et montez. C'est en haut de l'escayer, Vous trouvez ben, p'tête...

Effarouchée par cet accueil glacial auquel elle ne s'attendait certainement pas, l'inconnue entra, un peu tremblante, et monta devant la vieille Nane qui la suivait en bougonnant. Le peintre était dans sa chambre, où une légère fièvre le retenait enfoncé au creux d'un fauteuil. Il avait entendu les exclamations de Nane et la question de la visiteuse, et il savait que c'était sa fameuse garde-malade qui arrivait. Lorsqu'elle pénétra dans la chambre, il la reçut très affablement et la salua en s'efforçant de sourire, ce qui ne lui était pas arrivé depuis fort longtemps:

—Bonjour, mademoiselle... ou madame. Excusez-moi si je l'ignore, mais mon ami, le professeur Cassandre, a omis de me le dire. Enfin, qu'importe, n'est-ce pas? Soyez la bienvenue ici.

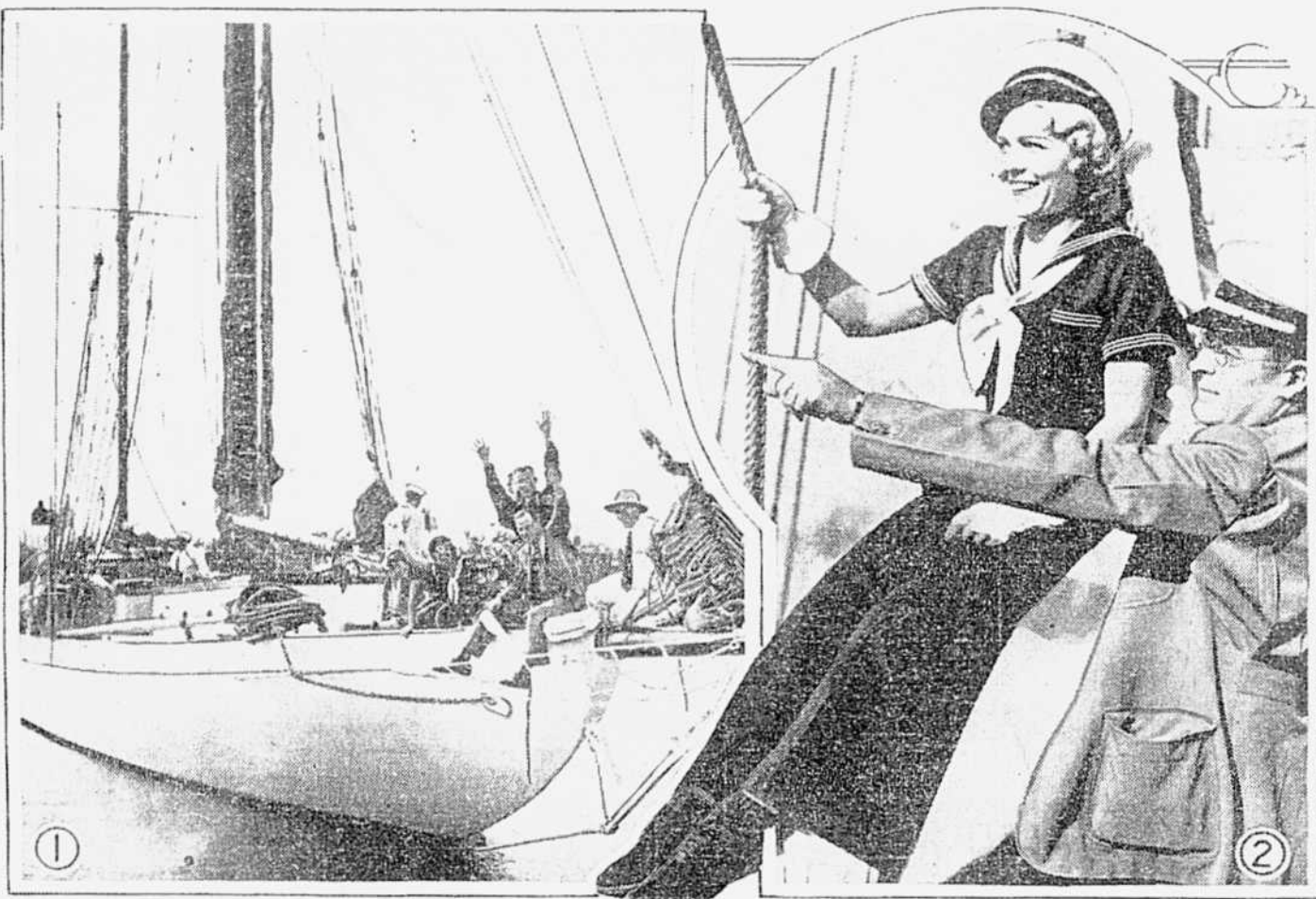
Réconfortée par cette douceur qui effaçait la brusquerie de Nane, la visiteuse répondit en s'inclinant légèrement, oubliant que son interlocuteur ne la voyait pas:

—Bonjour, monsieur. Je ne suis que mademoiselle, mais, en effet, cela est sans importance, et je vous remercie de votre bon accueil.

(Suite à la page 14)

DERNIER ESPOIR DE M. PUTNAM

Tay Garnett, directeur cinématographique a prêté son yacht "Athenes", mesurant 105 pieds, à Georges-P. Putnam, l'époux d'Amélia Earhart que l'on n'a pas encore retrouvée. M. Putnam conserve encore l'espoir de retrouver son épouse et c'est dans ce but qu'il a entrepris une expédition sur le yacht "Athenes" dans les mers équatoriales. Les quatorze hommes qui composent son équipage, lui aideront dans ses recherches. Ils feront plusieurs escales dans le but de découvrir Amélia Earhart et son compagnon, le capitaine Fred Noonan, disparus depuis quelques mois, à la suite d'un envolée aérienne dans les régions de l'Equateur. Sur la vignette No. 1, vous voyez M. Putnam, les jambes pendantes et les bras levés vers le ciel, juste avant son départ. Et sur la vignette No. 2, il montre la direction que prendra le yacht, à l'actrice Ione Reed, que l'on verra dans un film illustrant cette expédition, à leur retour l'été prochain.



La Chanson des Yeux Clos

(Suite de la page 13)

Surpris par le son de cette voix harmonieuse, le peintre tressaillit et ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Ah! mademoiselle. Quelle voix charmante vous avez. Je suis sûr que vous chantez à ravir. Ce sera un grand plaisir pour moi que d'avoir une telle lectrice.

— Oh! monsieur... dit la jeune femme en rougissant. Mais l'aveugle continuait sans lui laisser le temps de protester :

— Et comment vous appelez-vous, s'il vous plaît? Encore une chose que j'ai oublié de demander au professeur. Je suis impardonnable.

— Geneviève Aubert.

— Geneviève Aubert. Très bien!... Et vous, savez-vous mon nom?

— Oui. Vous êtes monsieur René Deville, le grand peintre. Le docteur Cassandre m'a parfaitement renseigné.

— Vous savez donc aussi ce que vous aurez à faire auprès de moi?

— Je le sais. J'espère vous donner entière satisfaction.

— C'est que je ne suis pas toujours d'humeur facile. J'ai parfois mes nerfs, et je les fais supporter par ceux qui m'entourent. Votre rôle sera souvent difficile à remplir.

— Cela ne m'effraye pas. Je suis patiente et je ferai tout mon possible pour adoucir votre triste situation.

— Merci, mademoiselle. Je vois que vous êtes très bonne. Le professeur avait raison; je suis sûr, à présent, que nous nous entendrons très bien. Mais dites-moi. Avez-vous des bagages?

— Oh! une simple valise que j'ai bourrée des choses les plus indispensables. Cependant, elle est si lourde que je n'ai pu la porter jusqu'au bout. J'ai dû la laisser dans un petit café, à deux cents mètres de votre maison que je n'arrivais plus à trouver. Je croyais m'être égarée. C'est beaucoup plus loin de la gare que je ne le pensais, et je n'ai pas vu un seul taxi.

— Oui, en effet, nous sommes un peu isolés, ici. Ah! ce n'est plus Paris. Quant aux taxis, je crois qu'ils doivent être rares. Mais ne vous inquiétez pas, Nane ira chercher votre valise; elle est forte comme un boeuf.

Et élevant la voix, il continua :
— Nane!... Nane!... Es-tu là? Viens t'occuper de mademoiselle. Installe-la dans la chambre du balcon et veille à ce qu'elle ne manque de rien. Comment?... Tu n'as pas le temps?... Mais si!... Mais si!... Laisse tout et fais ce que je te dis, comme pour moi, n'est-ce pas, Nane, comme pour moi...

Au bout de huit jours, Mlle Aubert était définitivement installée dans la maison de campagne. Légère et vive, elle allait et venait dans les grandes pièces qu'elle emplissait d'une joyeuse activité et de son rire frais comme la chanson d'une source bruissant sous la mousse.

Par sa seule présence, la jeune femme transformait le logis où régnait, avant son arrivée, une atmosphère de tristesse, lourde et pénible; derrière ses volets clos, la maison avait la sinistre apparence d'un tombeau, un tombeau pour vivants. Mais en quelques jours, tout avait changé. Par les fenêtres grandes ouvertes, l'air pur et le soleil entraient à flot, et la voix de Geneviève, cette voix mélodieuse qui charmait tant l'aveugle, s'élevait à tout instant et à tout propos :

— Monsieur Deville... Il fait beau aujourd'hui. Allez au jardin. J'y ai préparé votre fauteuil... Monsieur Deville... Il est l'heure de laver vos yeux... Monsieur Deville... Venez au salon. Je vais vous lire les dernières nouvelles...

Ainsi, le peintre ne restait jamais seul avec ses tristes pensées. C'était précisément ce que voulait Mlle Aubert qui avait fort bien compris les regrets amers et le désespoir du malheureux frappé aussi cruellement en pleine jeunesse, en pleine gloire. Il lui fallait des distractions, de la joie autour de lui, de la vie. Elle s'efforçait d'y arriver et ne ménageait ni son temps ni sa peine.

Elle était d'ailleurs aidée en cela par la bonne volonté évidente de l'aveugle. Celui-ci s'appliquait à

faciliter la tâche de sa garde-malade en évitant soigneusement tout ce qui pouvait blesser sa fierté. Et Geneviève, d'abord extrêmement gênée par la délicatesse de sa situation auprès du peintre, se ressaisissait très vite. Seule, Nane n'avait pas désarmé. Elle manifestait toujours la même mauvaise humeur, la même méfiance, la même aversion envers celle qu'elle considérait comme une intruse.

Depuis de bien longues années, c'était la première fois que quelque chose se faisait autour d'elle sans son consentement ou tout au moins son approbation. Elle se sentait déçue des droits que quarante années de dictature domestique lui avaient acquis. Quoi! N'était-elle donc plus la maîtresse? René n'était-il plus son "petiot"? Dévouez-vous donc pour les gens!... Sacrifiez-leur votre existence entière!... Un jour, lorsque vous serez vieille, on ne vous trouvera plus bonne à rien, on vous méprisera. Si l'on osait, on vous jetterait dehors pour faire de la place à une espèce de petite rien du tout qui ne savait même pas faire cuire un oeuf, sûrement...

Et Nane enrageait, étouffait d'indignation contenue à grand-peine. Depuis l'arrivée de Geneviève Aubert, elle n'avait pas desserré les dents.

Les yeux chargés de fureur, le front barré d'un mauvais pli, les lèvres pincées dans une grimace de mépris, elle allait et venait dans la maison comme une tigresse en cage. Mais dès qu'elle se retrouvait seule à la cuisine, on l'entendait grommeler tout haut, sur un ton aigre: "et on croit que j'vas m'incliner d'avant c'te jeunesse? Faut-y point aussi que j'me mette à g'noux, p'tête? J'voudrais ben vouëre ça, ma fine! J'suis ben bonne... et ben patiente... mais faudrait quand même point m'prendre pour une vieille bête, pasque j'me fâcherais tout net à c'te fois. J'sais encore c'que j'dis et j'comprends ben c'qu'il s'manigance sur mon dos. Oh! mais on verra 'ben, p'tête!'" Et, rageusement, elle fourgonnait le poêle à grands coups de tisonnier, faisait danser les casseroles et la vaisselle,

bouleversait tout dans la cuisine. C'était une petite vengeance qu'elle exerçait ainsi sur des corps inertes, en attendant une autre revanche plus éclatante. Mais celle-là, comme elle serait belle et complète!...

Par exemple, Nane ne savait pas encore très bien de quelle façon elle s'y prendrait, mais de toute façon, elle ferait quelque chose. Ah! mais... Et on allait voir... ce qu'on allait voir!...

Lorsque Mlle Aubert était en compagnie de René Deville, Nane se gardait bien d'intervenir directement dans leur conversation. Rongeant son frein, elle se contentait de rôder autour d'eux sans raison apparente, déplaçant une chaise, essayant un meuble, balayant le parquet, paraissant se désintéresser totalement de ce qui se faisait ou disait auprès d'elle. Et pour mieux donner le change sur ses intentions, elle murmurait entre ses chicots jaunés: "Que poussière, ma fine, qué poussière! On s'voit quasiment plus. Ça s'connait ben qu'les f'nêtres, elles sont toujours ouvertes à présent. Sans compter les courants d'air qui souffient, ma fine, qu'on s'croirait sur l'mont Blanc. C'est pas très bon pour personne, tout ça!... Enfin! J'dis plus rien. Et pis, v'là qu'il est l'heure d'aller vouëre mon rôti. Et pis j'ai ma lessive qu'est point bouillie. Ah! si j'pensions point à tout... et pis tout... Et j'suis toute seule pour tout faire dans c'te grande maison qu'est pire qu'un hôtel!... Enfin! J'dis plus rien; ça vaut mieux, p'tête..." Elle répétait sans cesse: j'dis plus rien... Mais n'en continuait pas moins son marmottage dans lequel les allusions, les sornioises attaques contre Mlle Aubert étaient savamment dosées.

La jeune femme, douloureusement affectée, cependant, feignait de ne rien entendre et cachait sa tristesse sous un redoublement de gaieté qui effaçait la mauvaise humeur de Nane.

Quant au peintre, il avait tellement l'habitude d'entendre bougonner sa vieille Jeanne, qu'il ne prêtait qu'une oreille distraite à tous ses discours. Pourtant, il lui arrivait d'être agacé par ces perpétu-

elles lamentations, et il disait brusquement :

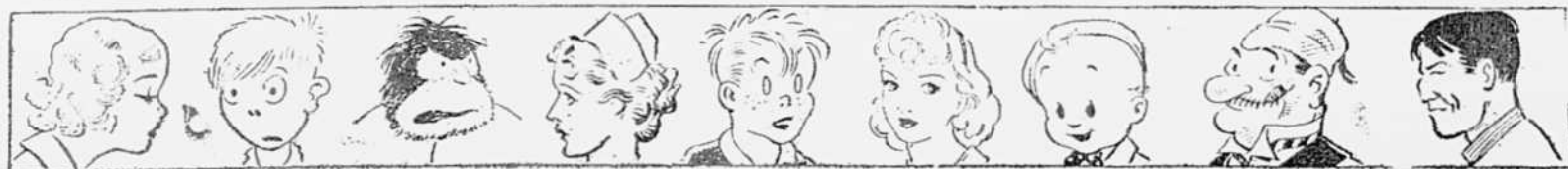
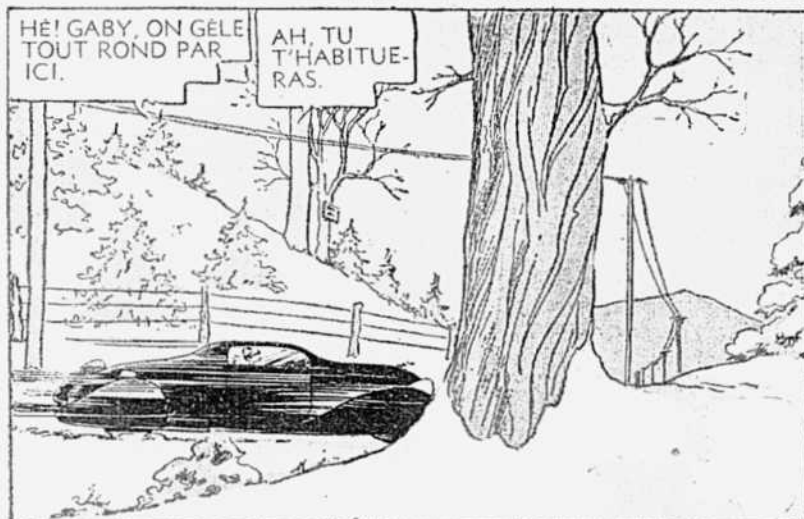
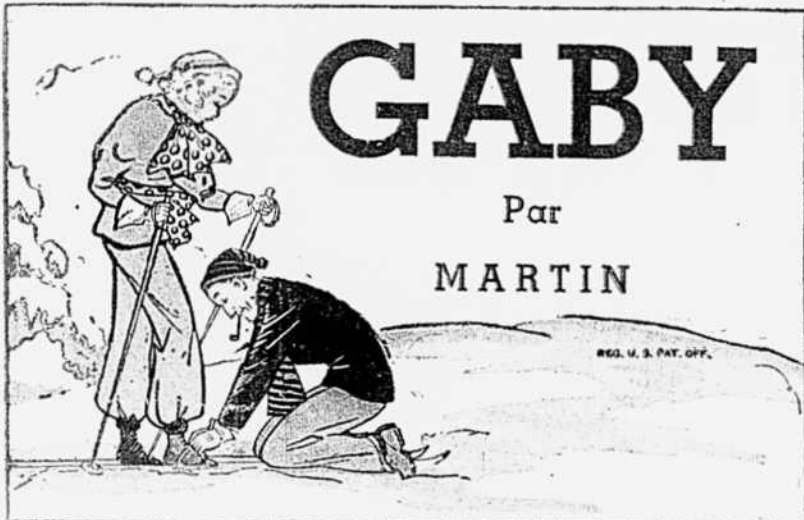
— Tais-toi, Nane. Tu m'ennuies. Va donc voir à la cuisine si nous y sommes.

Prodigieusement vexée, mais momentanément domptée, Nane s'éloignait en traînant ses pieds, non sans jeter un regard hargneux à la "demoiselle". Et cela n'était rien encore. Le pire, c'était lorsque le peintre reposait sur son lit ou dans un fauteuil, laissant à Geneviève quelques instants de liberté. Alors, Nane se transformait en espionne dont l'unique souci était d'épier la jeune fille. Elle ne la quittait pas, la suivant de pièce en pièce, marchant à pas feutrés pour surgir brusquement à son côté, avec l'espoir de la prendre en faute. Elle allait jusqu'à glisser un regard par le trou des serrures et à écouter aux portes, cherchant à surprendre tout geste suspect, toute parole déplacée dévoilant une nature malhonnête ou même simplement égoïste. Avec quelle joie, alors, elle eût fait chasser cette intruse, cette étrangère qui avait l'audace de la supplanter auprès de son cher "petiot". Mais Nane en était pour ses frais d'imagination et de ruse. Elle ne découvrait rien, pas la moindre réprimande à faire, pour la bonne raison qu'il n'y avait rien à découvrir. Et malgré son désir du contraire, Nane était bien obligée de convenir que la "demoiselle" paraissait "ben simple... ben bonne... ben dévouée pour le petiot... et qu'elle le soignait ben comme il faut".

Mais Nane ne pouvait désarmer si vite; la méfiance était trop bien ancrée dans sa nature de vieille paysanne. Et puis, l'importance prise par la nouvelle venue — au détriment de la sienne — lui pesait encore trop lourdement sur le coeur. Aussi, disait-elle aussitôt, en hochant la tête, comme pour renforcer sa rancune chancelante :

— Oui, p'tête ben, p'tête ben! Mais c'est qu'elle commencent; attendons un peu, pour vouëre, attendons un peu. On verra qu'il n'est qu'avait raison, p'tête...

(Suite à la page 16)

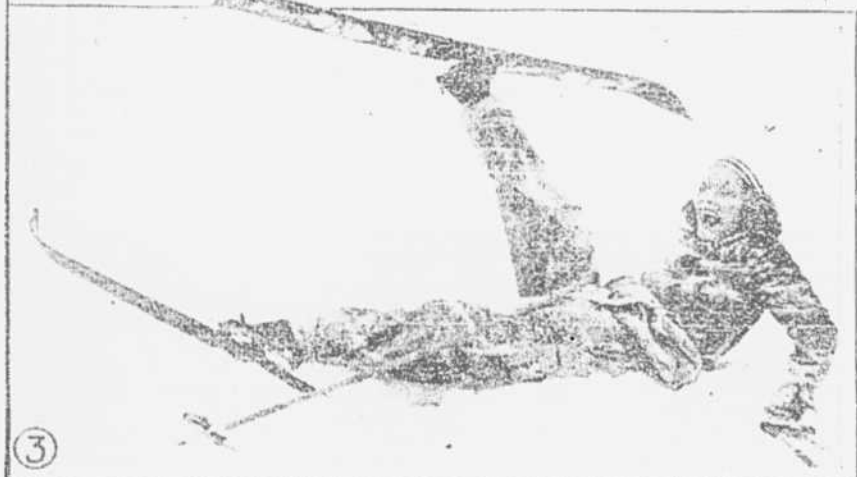




①



②



③



④

À coeur-joie

Les skieurs et les patineurs s'en donnent à coeur-joie, à travers le monde, partout où la neige et la glace reluisante, couvrent le sol et les montagnes. Quel plaisir tous ces sports amusants sous la brillante calotte des cieux, et de respirer un air pur et vivifiant. La jeune fille que vous voyez en haut, à gauche, est Cécilia Colledge, championne britannique du patinage de fantasia. Elle fait actuellement les frais de divertissement pour les joyeux touristes, à St-Moritz, en Suisse. A droite, on voit un attelage bien rustique; deux originaux très fiers de trainer trois collégiennes qui s'en vont faire une promenade en traineau, à Sun-Valey, Idaho. En bas, à gauche, Olive Milbrandt s'écrase sur le sol en riant, à North-Creek, N. Y., dans les Adirondacks. A droite, est photographié Hannes Schroll, un expert autrichien en matière de ski, qui séjourne actuellement en Californie.

La Chanson des Yeux Clos

(Suite de la page 14)

IV

Les jours passèrent. Si la vieille gouvernante restait toujours renfrognée et maussade, hostile même, par contre, René Deville était entièrement sous le charme de sa garde-malade, conquis chaque jour davantage par sa voix caressante et les belles qualités d'esprit et de cœur qu'il découvrait en elle au cours de leurs longues conversations. Celles-ci remplaçaient agréablement les rêveries solitaires dans lesquelles il se complaisait auparavant. Les heures, écourties, passaient si vite, que le peintre en oubliait celles des repas, à la grande fureur de Nane qui venait dix fois les appeler, campée sur le pas de la porte, les mains sur ses vastes hanches et rouge de colère retenue.

—C'est-y qu'vous v'nez ou c'est-y qu'vous v'nez point?... Faudrait voué à l'dire, pasque si vous v'nez point, j'vous attends plus,

et pis vous irez manger ou vous v'ndrez, p'tête...

Et elle s'en allait en exhalant sa rancœur dans son pitteresque langage:

—C'est-y pas malheureux tout d'même! Un manger qu'les rois y r'demand'raient à deux fois. Ça va tout z'être sec comme un coup d'trique. Faut-y j'en aye d'la patience!...

Mlle Aubert souriait; elle commençait à s'habituer au franc parler et à la brusquerie de la brave femme. Le peintre, lui, riait franchement. Et un jour, il déclara:

—Ne faites pas attention, mademoiselle, Nane a toujours été ainsi. Elle crie, elle fait du bruit comme dix, elle a l'air d'un ours mal léché, mais au fond, elle est bonne et dévouée en diable. Vous verrez... Vous verrez!... Lorsque vous la connaîtrez mieux, ou plutôt lorsqu'elle vous connaîtra mieux, car elle est très méfiante, comme beaucoup de vieilles personnes, vous vous entendrez parfaitement toutes deux. Je l'aime bien ma bonne Nane, vous savez. C'est elle qui m'a élevé,

—Je le comprends, monsieur, répondit Geneviève. D'ailleurs, je n'en veux pas du tout à Nane de l'ac-

cueil un peu... mettons réservé, qu'elle m'a fait. Je la pardonne d'autant mieux qu'elle ressemble beaucoup, moralement et même physiquement, à ma grand'mère que j'aimais bien, moi aussi. Mais elle est morte, hélas!

—Ah! elle est morte... reprit le peintre. La mienne aussi est morte, et aussi mon grand-père... et il continua, d'une voix plus sourde où perçait une émotion soudaine... et mes parents sont morts... Je n'ai plus personne sur terre... que Nane et quelques cousins éloignés.

Mlle Aubert ne dit mot, mais ses yeux, ses beaux yeux noirs, s'embuèrent de larmes. Cette évocation d'un deuil cruel éveillaient-elle ses propres souvenirs, aussi douloureux que ceux de l'aveugle. Après un instant de silence, René Deville demanda, en hésitant:

—Et vous, mademoiselle, avez-vous toujours vos parents?

Pour toute réponse, il entendit un profond soupir. Il comprit que la jeune femme avait eu à supporter,

celle et riche; celui-ci ne la payait pas pour l'entendre raconter son histoire, aussi douloureuse fût-elle.

Mais à présent, subitement, elle éprouvait comme un besoin de s'épancher, de confier ses peines à quelqu'un, de les sentir partagées. Il est doux, parfois, de pouvoir soulager son cœur et son âme du poids qui les étouffe, les écrase. Et qui la comprendrait mieux que cet homme qui l'écoutait, cet homme qui souffrait lui-même et que le malheur avait frappé brutalement, en plein bonheur?

—Non... non... dit-elle en secouant la tête. Je n'ai plus mes parents. Comme vous. Je suis seule sur terre. Je n'ai même pas connu maman; j'avais huit mois lorsqu'elle est morte. Mon père venait d'acheter une étude de notaire à Blois. Il m'a mise en nourrice à la campagne, dans les environs, chez une brave fermière qui avait déjà quatre ou cinq enfants à élever. Je ne me souviens pas d'y avoir été malheureuse. J'étais bien soignée et bien traitée, sans doute mieux que les propres enfants de la maison. Pensez — donc! la fille d'un notaire — et j'avais des compagnons de jeu toujours prêts à supporter mes moindres caprices; c'était plus qu'il

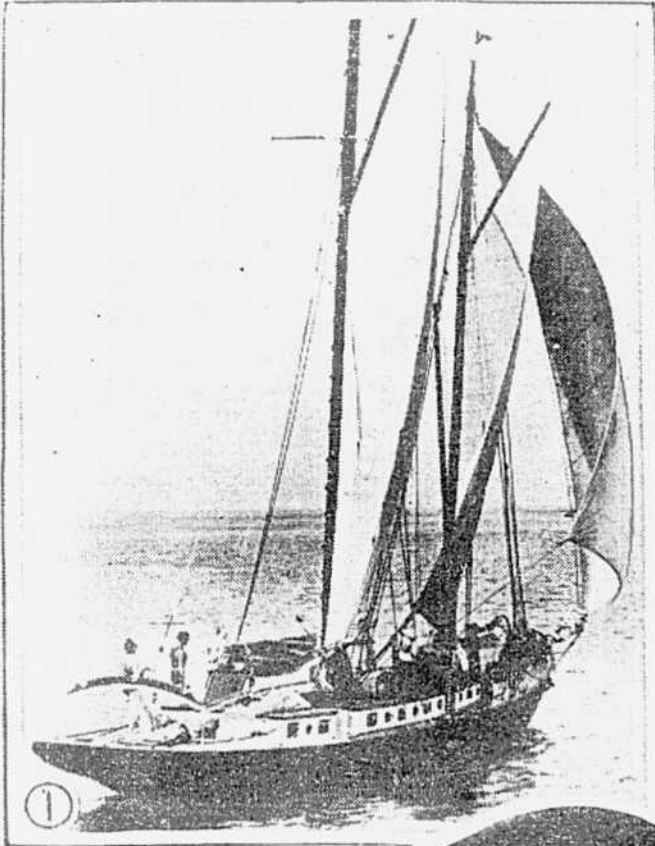
n'en fallait à une gamine de mon âge pour se trouver parfaitement heureuse.

—Mais hélas! ces belles années passèrent vite. Bientôt, j'eus huit ans, et mon père me mit en pension au collège de Blois, où je devais rester jusqu'à l'âge de seize ans. Comme j'ai été malheureuse, alors. A la ferme, j'avais pu vivre en complète liberté, au grand air, toujours courant à travers les champs et les bois qui entouraient les bâtiments, et j'étais devenue un véritable petit animal livré à lui-même.

—Aussi, quel désespoir lorsque je me suis vue enfermée au pensionnat! Il me semblait être en prison. Et le régime était dur: mauvaise nourriture — et combien insuffisante à mon robuste appétit de petite paysanne — et discipline de fer. J'ai souffert de la faim, j'ai souffert: des coups reçus, car on ne battait souvent pour dompter ma nature trop indépendante au gré de mes maîtresses, j'ai souffert de la privation de liberté, de tout, enfin. Je ne sortais que deux fois par mois pour aller passer quelques heures chez mon père où j'étais presque aussi malheureuse qu'au pensionnat.

(Suite à la page 17)

UN DRAME A BORD D'UN YACHT



La Chanson des Yeux Clos

(Suite de la page 16)

"Papa s'était remarié avec une femme qui m'aimait beaucoup m'eux de loin que de près, et elle faisait de son mieux pour m'ôter l'envie de retourner à la maison. Entre cette femme et mes maîtresses, je n'avais pas d'autre possibilité que de grandir sans tendresse et sans joie, tristement, en me repliant sur moi-même pour cacher ma détresse. J'atteignis ainsi ma seizième année, et à cette époque, je perdis mon père. Malgré l'indifférence qu'il m'avait toujours manifestée, j'éprouvai un réel et profond chagrin, mais ce n'était là que le commencement de mon malheur. Au règlement de la succession, on découvrit que mon père ne laissait rien, sinon des dettes. Dans les dernières années de sa vie, il avait fait de très mauvaises affaires, et il est probable que cela ne contribua pas peu à hâter sa fin. En tout cas, notre ruine était complète. Tout ce que nous possédions, il fallut le vendre pour payer les dettes et couvrir les frais de succession. Naturellement, je ne restai pas un jour de plus en pension; ma belle-mère s'empressa de me faire revenir à la maison où je remplaçais une domestique sans lui coûter un sou. Je n'ens fus ni heureuse ni attristée. Pensionnat ou logis familial, pour moi c'était toujours la prison. Je changeais seulement de gardienne.

"Lorsque tout fut réglé, nous quitâmes Blois pour nous installer à Paris où ma belle-mère avait quelques parents. Je ne protestai pas; je laissais derrière moi trop de mauvais souvenirs pour regretter mon pays natal. Et puis, je ne pouvais guère faire autrement, n'est-ce pas? Où serais-je allée? Je n'avais plus de parents directs, sauf une sœur de mon père. Mais celle-ci, qui vit à Marseille, est pauvre elle-même et chargée de famille; elle ne se souciait donc pas de prendre encore une nouvelle charge. A Paris, j'ai continué à travailler pour ma belle-mère beaucoup plus que pour moi. N'ayant pu terminer mes études, je n'ai aucun diplôme, aucun titre universitaire qui n'aurait per-



Deux marins accusés de meurtre

Les autorités américaines enregistrèrent deux accusations de meurtre contre Georges Spernack et un compagnon. On les accuse d'avoir jeté Dick Morgan à la mer. Quelque temps après que le yacht Aafje (vignette No. 1) fit voile pour une croisière, son propriétaire, Dwight Faulding fut tué à mort par Morgan. Conformément aux rapports, Morgan jeta la terreur sur le vaisseau durant les cinq jours qui précédèrent sa mort. A bord du yacht, étaient Mme Gertrude Turner, (vignette No. 2.), Mme Lillian Morgan, (vignette No. 3), Elsie Barden (No. 5), Robert Horn, (No. 4), et un autrre. Ces personnes serviront de témoins dans cette cause. Sur la vignette No. 6, vous voyez l'un des accusés, Georges Spernack. Après la mort de Faulding, le yacht fut trouvé à cent milles au sud de San Diego.

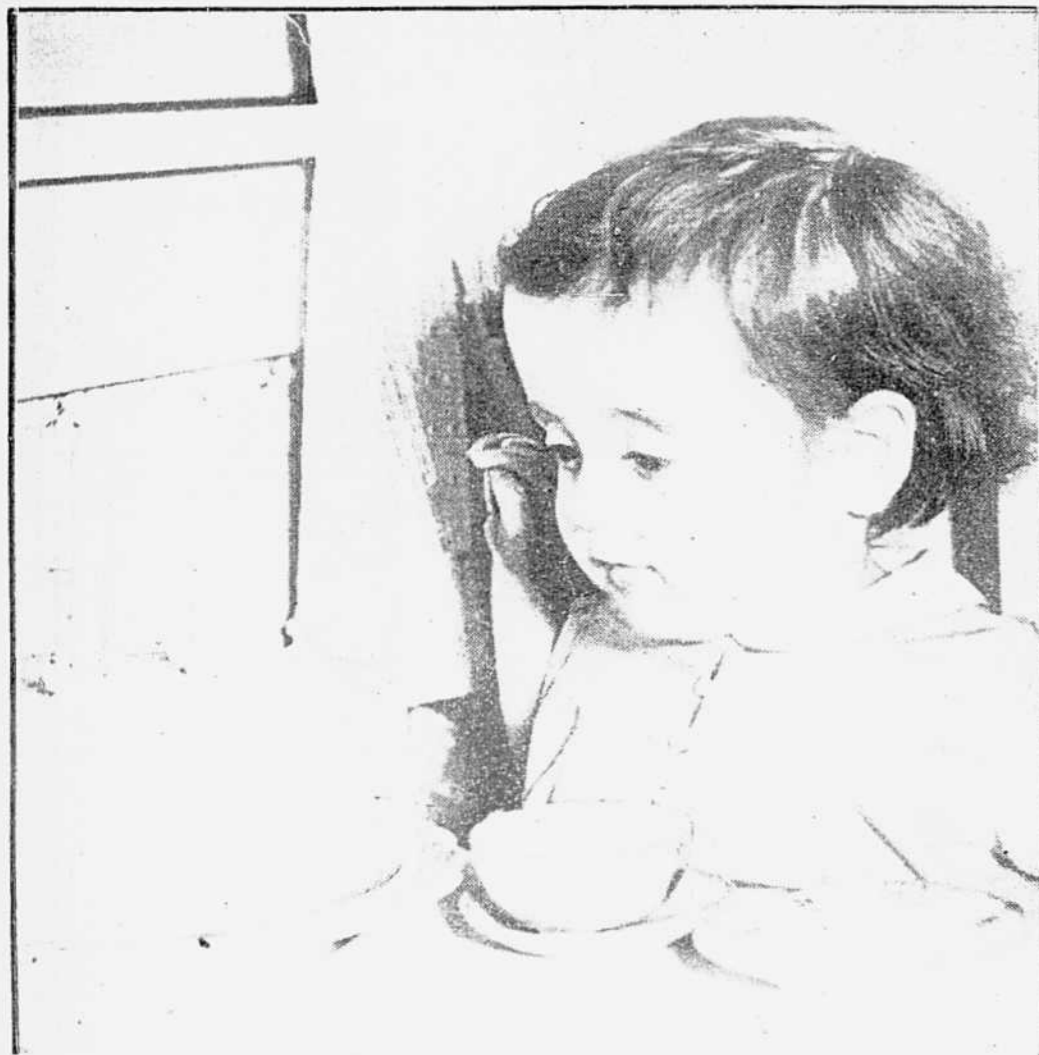
dresse, ni amitié. Elle n'était rien pour moi, et je préférais encore son indifférence qui me permettait d'utiliser mes heures de loisir à mon gré... J'en profitais pour continuer mes études. Mes meilleurs moments, je les ai ainsi passés avec mes livres, dans le calme de la petite mansarde où je me réfugiais et où nul ne venait me déranger. Et puis, je pouvais aussi consacrer quelques instants à ma passion que j'ose à peine avouer au peintre célèbre que vous êtes, car cette passion, c'est la peinture...

— Ah! par exemple! Vous aimez la peinture, mademoiselle?... s'exclama René Deville avec un visible intérêt. Mais c'est très intéressant savez-vous? J'espère que vous me montrerez vos oeuvres, plus tard, si

j'ai le bonheur de voir un jour.
— Oh! non, monsieur, je vous en prie, ne me demandez pas cela. Je ne peins que pour moi, pour moi seul plaisir et sans d'autre ambition. Je sais fort bien que je n'ai aucun talent.
— Mais si!... Mais si!... J'y tiens absolument. Vous n'allez pas me refuser ce plaisir, je pense. Je suis sûr que vous avez au contraire beaucoup de talent. Alors, c'est entendu, n'est-ce pas?
— C'est entendu... balbutia la jeune fille en rougissant. Puis elle continua: enfin, il y a six mois, j'ai atteint ma majorité, et j'ai pu me libérer d'une pénible tutelle. J'ai quitté ma belle-mère avec joie pour aller habiter une autre mansarde

mis de trouver une situation plus convenable. Je me suis donc contentée de faire un peu tous les métiers pour gagner le pain qui m'était chichement distribué à la maison. Ma belle-mère me répétait chaque jour que c'était le meilleur moyen pour m'habituer à la misère qui m'attendait, "puisque je ne trouverais sûrement jamais à me marier". Car je n'ai pas de dot, n'est-ce pas, monsieur?

"Enfin, cinq années ont passé ainsi. Tantôt couturière, tantôt modiste, donnant quelques leçons de piano de-ci de-là, j'ai réussi à contenter ma belle-mère que la pauvreté n'avait pas rendue meilleure à mon égard, bien au contraire. Elle ne me fournissait que le strict minimum, sans s'inquiéter de mes besoins, mes sentiments, mes aspirations. Mais que m'importait!... Je n'avais pour cette femme ni ten-



Le bébé de 12 onces- Quand Jacqueline Jean Benson de Chicago vint au monde, elle ne pesait que douze onces. Les médecins pensaient qu'elle ne vivrait pas. Vendredi dernier elle célébra son deuxième anniversaire et maintenant les disciples d'Esculape eux-mêmes sont étonnés de constater que le poupon a atteint son poids normal de 24 livres.



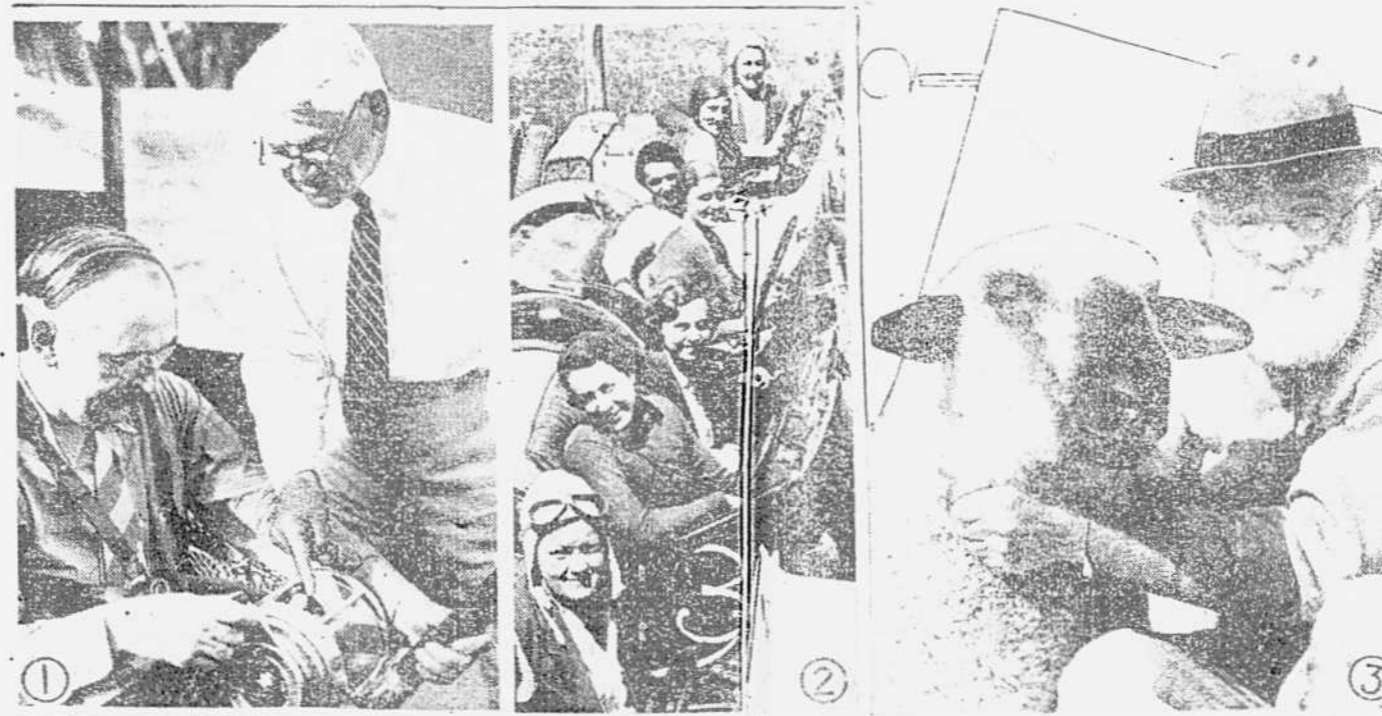
Enfants de diplomates- Tous ces garçons et fillettes qui se sont fait entendre à la radio, dans le temps des fêtes, à Washington, D.C. sont les fils et filles d'ambassadeurs de Tchécoslovaquie, du Mexique, de la Yougoslavie, du Japon, de l'Allemagne, de la France et des Pays-Bas. Chacun d'eux a revêtu son costume national pour cette occasion.

Un ingénieur à sa retraite



William Campbell que vous voyez sur cette photo vient de célébrer son 65ième anniversaire de naissance. Ingénieur pendant 46 ans pour le "Grand-Trunk" et le C.N.R., M. Campbell est maintenant à sa retraite. On le voit ici en compagnie de ses deux filles, dont l'une allume sa pipe, avec un empressement bien filial. M. Campbell se rappelle qu'en 1903, le chasse-neige prenait 17 jours pour parcourir 130 milles, de Toronto jusqu'à Kincardine. Aujourd'hui, grâce à Dieu, le service est plus rapide.

Le point de mire du public



La vignette No 1 vous montre le sénateur Arthur Vandenburg, du Michigan et mentionné comme candidat républicain aux Etats-Unis dans la lutte qui secouera la Maison Blanche en 1940. Il a été photographié lors d'un récent voyage de pêche, qu'il fit dans les environs de Miami, en compagnie de son ami G. F. Getz (à droite) l'ancien trésorier du comité national républicain. Les cercles politiques ont bourdonné pendant quelque temps. (2) Les autos australiennes que vous voyez au centre ont aussi fait un bruit assourdissant au moment de la course annuelle pour les femmes à Melbourne, Australie. Non seulement les femmes mais les hommes aussi sont à la page. L'homme du jour est sans contredit, ce vieux bouvier de Californie, Jacob Weisbach (vignette No 3) qui a atteint l'âge vénérable de cent ans sur son ranch près de Los Angeles. Il est encore robuste pour son grand âge et il aime toujours ses moutons.



Il y a de la gaieté- Ces jeunes athlètes des deux sexes ont contribué largement à égayer le spectacle donné par le Lord Maire de Londres, en Angleterre, pour inculquer à la jeunesse le goût de la culture physique, sans laquelle on ne peut se garder en bonne forme. Ils ont démontré gaiement comment on peut conserver sa ligne ou en acquérir une fort enviable, et la manière dont on peut obtenir une robuste santé.



Traitement facial- Le docteur Erno Laszlo, d'origine hongroise, est photographié au moment où il mesure avec une règle d'or le joli nez de sa patiente, Frances Donelon de New-York. Ce médecin possède, dit-on, le moyen de faire maigrir les femmes sans les mettre à la diète, et aussi celui de faire gagner du poids, à celles qui en ont besoin, et cela sans qu'elles aient à manger d'une façon anormale. Il excelle aussi dans le traitement facial.



Père de neuf enfants

Joseph P. Kennedy, ancien président de la commission maritime américaine, a été nommé récemment ambassadeur en Grande-Bretagne. Il est le père de neuf enfants et vous le voyez sur cette photo en compagnie de toute sa famille. Il est assis, à gauche, avec Patricia, 13 ans, sur le bras de son fauteuil. Derrière elle est John F., 20 ans; Jean, 9 ans, est assise aux pieds de son père et derrière elle est sa soeur Eunice, 16 ans. Avec Mme Kennedy, à l'extrême droite, sont: Joseph Jr., 22 ans, derrière sa mère, Rosemary, 19 ans, se tenant près de son frère, Robert, 12 ans, près du foyer. Assise près de Robert est sa soeur Kathleen, 17 ans et le petit Edouard âgé de 6 ans est assis en avant de sa mère. M. Kennedy a réalisé une fortune s'élevant à \$9,000,000 dans la finance, la construction maritime et le cinéma. Il est maintenant appelé à remplir une mission diplomatique en Angleterre.

Joseph P. Kennedy, ancien président de la commission maritime américaine, a été nommé récemment ambassadeur en Grande-Bretagne. Il est le père de neuf enfants et vous le voyez sur cette photo en compagnie de toute sa famille. Il est assis, à gauche, avec Patricia, 13 ans, sur le bras de son fauteuil. Derrière elle est John F., 20 ans; Jean, 9 ans, est assise aux pieds de son père et derrière elle est sa soeur Eunice, 16 ans. Avec Mme Kennedy, à l'extrême droite, sont: Joseph Jr., 22 ans, derrière sa mère, Rosemary, 19 ans, se tenant près de son frère, Robert, 12 ans, près du foyer. Assise près de Robert est sa soeur Kathleen, 17 ans et le petit Edouard âgé de 6 ans est assis en avant de sa mère. M. Kennedy a réalisé une fortune s'élevant à \$9,000,000 dans la finance, la construction maritime et le cinéma. Il est maintenant appelé à remplir une mission diplomatique en Angleterre.

La Chanson des Yeux Clos

(Suite de la page 17)

où, au moins, j'étais chez moi. Et j'ai travaillé désormais pour moi seule, sans rien devoir à personne. Presque aussitôt, d'ailleurs, j'ai eu la chance de trouver une situation plus stable et plus lucrative. Grâce au professeur Cassandre, j'ai pu obtenir un poste d'infirmière adjointe dans une importante clinique chirurgicale et...

— Ah!... oui... coupa le peintre. Mais au fait, comment avez-vous connu le professeur?

— Sa petite-fille Elisabeth était mon amie intime au pensionnat. Je l'aimais beaucoup et nous avons passé de bien bons moments ensemble. Elisabeth est mariée à présent, depuis plus d'un an déjà. Je la rencontrais parfois dans Paris, et elle daignait s'intéresser encore à mon sort. C'est elle qui m'a fait connaître son grand-père, lequel a bien voulu songer à moi lorsque cette place d'infirmière s'est trouvée libre. Puis, dernièrement, il est venu me trouver et m'a déclaré: "Tu vas planter là ta clinique pour quelque temps et t'en aller à la campagne où quelqu'un a besoin de tes services. As-tu entendu parler de René Deville?"

— Est-ce le peintre qui a eu la médaille d'or au dernier Salon?

— Oui, c'est lui.

— Alors, j'accepte tout de suite.

— Eh bien! Prépare ta valise et file. Voici l'adresse. Tu diras que c'est moi qui t'envoie. Allons!... Adieu, Je te reverrai là-bas."

"Vous pensez si j'étais contentef... Moi qui aime tant la peinture, j'ai-

lais vivre auprès d'un de nos plus grands peintres actuels. C'était une chance. Aussi, je me suis dépêchée d'accourir et... et je suis là.

Le peintre, qui avait écouté cette confession avec une profonde attention, ne put s'empêcher de sourire devant l'enthousiasme admiration de la jeune fille.

— Je vous remercie, mademoiselle... dit-il, mais vous exagérez un peu. Je ne suis pas encore si célèbre que cela. Savez-vous que vous m'êtes infiniment sympathique? Non pas à cause de vos compliments que je sais tout à fait sincères, mais parce que vous êtes digne d'intérêt et d'estime. Vous n'avez pas été très heureuse jusque-là, et cependant, vous vous êtes montrée courageuse dans l'adversité. C'est très bien, et votre exemple me reconforte, moi qui m'abandonnais déjà au désespoir. C'est peut-être parce que j'avais été trop heureux jusqu'alors; le malheur m'a accablé davantage. Et je ne voulais pas écouter le professeur Cassandre. Je ne regrette pas, à présent, d'avoir suivi son conseil. Depuis que vous êtes là, je me sens transformé. Autant j'étais triste, découragé et désespéré auparavant, autant je suis plein d'espoir, de volonté et de patience maintenant. Mais si!... Mais si!... Je vous assure. C'est grâce à vous que je reprends goût à la vie, grâce à votre gaieté, votre esprit, votre voix, même. Oui, votre voix est une véritable musique que qu'on ne se lasse pas d'entendre. Et aussi, quelle belle intelligence vous avez; on sent tout de suite en vous la femme supérieure par qui on n'éprouve aucune honte d'être dépassé. Je vous avoue que je ne m'attendais pas à une compagnie aussi délicate.

— Monsieur, je vous en prie... protesta Mlle Aubert, cramolisée —

elle n'était pas habituée à de tels compliments — mais à présent, c'est vous qui exagérez. Je ne suis qu'une femme... comme beaucoup de femmes, sans plus.

— Laissez... laissez donc!... reprit le peintre qui tenait à son appréciation. Je ne dis que la vérité. Et comme je regrette d'être aveugle!... Vous devez être si jolie!... Si, si! J'en suis sûr!... Avec une telle voix et un tel esprit, vous devez être délicieusement jolie. Le contraire serait une folie, un crime de la nature. Ah! oui. Je regrette bien d'être aveugle. Mais il est vrai que sans cette infirmité, je n'aurais pas eu le plaisir de faire votre connaissance.

Geneviève, éperdue de surprise, balbutia faiblement:

— Mais monsieur... Je vous assure...

Elle ne put achever. Elle voulait protester, crier à haut la voix, la douloureuse vérité: "Non... Non, monsieur, pas cela... pas cela. Je vous en supplie. Je ne suis pas jolie. Je suis laide, bien laide, et vos yeux se détourneraient de moi s'ils me voyaient. Je suis de celles que personne ne remarque dans la vie, sinon pour en rire, et que personne... personne n'aimera jamais... jamais!"

Mais une force mystérieuse, étrange, la retint, une crainte irraisonnée et inexplicable. Sans savoir pourquoi, elle se tut et baissa la tête, honteuse de laisser au peintre de telles illusions et cependant heureuse, confusément, de l'admiration qu'il lui témoignait. C'était la première fois qu'un homme lui parlait ainsi, et elle en était remuée jusqu'au fond de son être. Oui, cet homme était aveugle, elle le savait, mais comme ses paroles étaient douces à entendre, pourtant. Et ainsi, pendant quelques mois, elle aurait l'illusion d'être vraiment jolie, com-

me les autres femmes, ces femmes qu'elle enviait parfois, et de pouvoir être aimée à son tour. Ah!... Que cela devait être bon!

Bien vite, elle reprit pour détourner une conversation dangereuse:

— Ne parlez pas de votre infirmité, monsieur Deville. Ce n'est qu'un accident qui n'aura pas de suites et ne vous laissera qu'un mauvais souvenir. Bientôt, vous reprendrez votre pinceau et vous donnerez beaucoup de belles oeuvres encore.

Et comme pour venir à son aide, la voix de Nane s'éleva soudain, tremblante de fureur:

— Ah! pour c'coup-ci, en v'la ben assez d'attendre. Si vous v'nez point manger tout d'suite, j'm'en vas j'ter l'rôti par la fenêtre. C'est-y qu'vous vous f... tez d'moué, p'tête.

Puis des jours passèrent encore, sans apporter un bien grand changement dans la maison, sauf chez Nane qui s'était enfin amadouée.

Petit à petit, elle avait été gagnée par la simplicité, la douceur, la gaieté de Mlle Aubert, et surtout par le dévouement dont la jeune femme faisait preuve à l'égard du peintre qu'elle entourait de soins empressés et éclairés. Et malgré sa nature fruste, Nane ressentait parfaitement tout le charme de la voix musicale de Geneviève qu'elle comparait volontiers aux trilles d'un pinson.

Aussi, éprouvait-elle à présent une vive sympathie pour cette pauvre demoiselle "qu'était ben malheureuse d'être obligée d's'en aller comme ça chez les autre gagner son pain du jour."

Souvent, pendant les lectures que Mlle Aubert faisait à l'aveugle ou les conversations qu'ils tenaient tous deux sur l'art, la politique ou la science, Nane venait rôder alentour sous le vain prétexte de faire

le ménage, non plus pour épier Geneviève, comme au début, mais pour l'entendre parler. Tout en essayant cent fois le même coin de meuble, elle écoutait sans comprendre, religieusement, éblouie par les mots savants et compliqués qui sonnaient à son oreille. Et après un moment d'attention, elle retournait à de plus prosaïques occupations, hochant la tête avec respect en murmurant tout bas: "Elle parle tout d'même rudement ben c'te petite. Quelle tête!... Et c'qu'elle en a d'belles choses sous sa caboche!... C'est une vraie savante. Et pas fière... Et polie... Et douce... Et pis tout... tout, quoi!... Et p's, elle soigne si bien mon petiot!... Quel dommage qu'elle soye pas plus jolie!... Pauvre jeunesse; c'est ben malheureux!... Et dire qu'y n'a tant d'belles garces qu'ont rien qu'un joli museau et point d'cervelle avec... Y m'semble qu'c'est point ben arrangé tout ça, p'tête."

Et comme pour faire oublier à Mlle Aubert l'infortune de son destin, la brave femme l'accablait de mille prévenances, faisant appel à toutes ses ressources culinaires, inventant, même, de nouvelles recettes de gâteaux ou de crèmes. Et elle lui portait son dernier chef-d'oeuvre avec des mines mystérieuses, disant sur un ton qui doublait le prix de son attention:

— Goûtez-moi ça, ma fine... J't'ai fait "esspré" pour vous. Vous m'en direz des nouvelles.

Geneviève riait, amusée et émue tout à la fois. Elle était heureuse d'avoir enfin conquis cette terrible Nane dont elle avait eu si peur, dans les premiers jours. Pour ne pas la peiner, elle se gardait bien de lui dire que ses merveilles culinaires étaient parfois horriblement mauvaises. Et avec elle, René Deville riait plus fort encore.

(Suite à la page 21)

Coiffures qui glorifient votre beauté!



Une coiffure des plus élégantes

Des cheveux longs ou mi-longs sont indispensables pour faire cette coiffure, aussi belle à voir en avant qu'en arrière. Les cheveux sont séparés au milieu de la tête. Deux vagues agrémentent les côtés. Une torsade et deux rouleaux se rejoignent pour former, sur la nuque, un chignon bas. Pour en faire une coiffure du soir, on y ajoute un gardenia, posé sur le sommet de la tête.



La couronne de boucles

Cette coiffure, véritable sculpture sur cheveux, entoure la tête d'un halo de boucles dans lesquelles se posent des papillons aux ailes translucides. Comme coiffure du soir, c'est exquis.

La Chanson des Yeux Clos

(Suite de la page 20)

— Vous voyez, mademoiselle... dit-il, vous voyez que j'avais raison. N'avez-vous pâti, il me semble. Je suis sûr qu'elle vous aime mieux que moi, à présent. Elle est si bonne!... Mauvais caractère, mais cœur d'or.

Ce que le peintre n'avait pas, c'est qu'il était un peu jaloux de Nane qui avait sur lui l'avantage de voir, le bonheur de posséder des yeux intacts pour contempler celle qu'il nommait déjà secrètement: la sœur du logis. De plus en plus l'aveugle ne pouvait se passer de sa garde-malade. Avec une exigence un peu tyrannique, il la réclamait sans cesse auprès de lui. Lorsqu'elle était à ses côtés, il se sentait plus calme et trouvait moins pesante l'obscurité dans laquelle il était enfermé comme en un tombeau. Il l'écoutait parler et rire avec ravissement; la douleur de sa voix était un baume qui rassérénait son âme ulcérée de doute, d'inquiétude et de chagrin. Et pour l'entendre, il multipliait les lectures et les causeries qui occupaient à présent la plus grande partie de la journée. Comme les heures semblaient courtes, alors!... Nane pouvait maugréer, criser, tempêter; cela ne suffisait pas pour arracher le jeune homme à un véritable envoûtement.

— Oui... oui... disait-il à Nane, d'une voix impatiente, nous arrivons... nous arrivons... Tu attendras bien cinq minutes, que diable!...

Et il terminait pour Mlle Aubert: — Continuez, mademoiselle, continuez. Nane devient insupportable avec sa manie de toujours regarder la pendule. N'avez-vous pas le temps? Rien ne nous presse, je pense.

Et Geneviève continuait. Elle-même, d'ailleurs, trouvait dans la compagnie du peintre un plaisir de plus en plus vif dont elle n'osait rechercher les causes mais qui n'en était pas moins réel et profond. Elle était tout à tour secrétaire, lectrice, confidente, musicienne, mettant dans l'accomplissement de chacune de ces

fonctions toute la délicatesse, toute la douceur et la sensibilité de son cœur et son âme. Secrétaire, elle se chargeait du courrier, d'ailleurs peu volumineux; que le peintre lui dictait de temps à autre. René Deville n'oubliait pas ses amis — qui eux, paraissent l'oublier totalement — et il avait certains intérêts à défendre: vente de tableaux, procès avec la Compagnie d'Assurances, au sujet de l'accident d'automobile, etc... Dans toutes ces affaires, Mlle Aubert faisait preuve d'un grand esprit pratique et de beaucoup de bon sens, d'avantage, certes, que le peintre qu'une existence trop facile n'avait guère préparé à de tels détails et qui eût été roulé de belle façon. Il avait tout au moins le mérite des conseils de sa secrétaire de fort rite de le comprendre et d'accepter bonne grâce.

— Vous croyez, mademoiselle, demandait-il, vous croyez que je dois faire ainsi?

— Mais certainement, monsieur. C'est la meilleure façon d'agir.

— Alors, c'est très bien. Faites comme il vous plaira...

Il n'eût d'ailleurs jamais à regretter sa confiance.

Lectrice, Geneviève tenait l'aveugle au courant de la vie qui continuait autour de sa nuit. Elle lui lisait livres et journaux les plus divers, commentant avec une intelligence avertie toutes les manifestations politiques, littéraires, artistiques ou scientifiques. En somme, elle voyait pour lui et savait si bien deviner ses moindres desirs, que leurs deux pensées se confondaient, s'unissaient étroitement. Parfois, en ouvrant un journal, Mlle Aubert s'exclamait:

— Tiens!... On parle de vous, aujourd'hui, monsieur Deville.

— Ah!... Ah!... faisait le peintre, subitement intéressé. Et que dit-on?

— Attendez. Je vais vous le lire.

Et elle commençait lentement, appuyant intentionnellement sur certains mots qui devaient flatter davantage l'amour-propre du jeune homme:

DES NOUVELLES DE RENE DOUVILLE

Les nombreux amis et admirateurs du célèbre peintre, dont personne n'a oublié le terrible ac-

dent, seront heureux d'apprendre que son état s'est amélioré. Grâce aux soins du professeur Cassandre, l'ophtalmologue bien connu, la cécité de M. Deville ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir et l'artiste nous sera rendu, espérons-le, avec toute sa virtuosité première qui faisait de lui un de nos maîtres incontestés. Nous profitons de la circonstance pour adresser à M. Deville nos meilleurs vœux de prompt rétablissement.

— Vraiment!... Il y a tout ça!... demandait l'aveugle. C'est bien vrai?

— Mais oui... affirmait Geneviève. Tenez!... C'est écrit "là".

Elle lui tendait le journal, guidait sa main hésitante, et il froissait le papier à l'endroit de l'article, comme s'il avait pu lire avec ses doigts. Et un peu naïvement, il murmurait:

— En effet, mademoiselle. C'est bien vrai. Cela me fait un très grand plaisir de savoir qu'on ne m'oublie pas. C'est sans doute un de mes amis qui a envoyé cette note aux journaux.

— Probablement... approuvait Geneviève. C'est d'ailleurs tout naturel. Votre grand talent mérite largement ces compliments et l'intérêt qu'on vous porte.

Mais elle se gardait bien d'avouer que c'était elle-même l'auteur de l'envoi. Elle avait compris qu'un trop long silence autour du nom du peintre eût certainement beaucoup affecté ce dernier. Lorsqu'on est jeune et déjà habitué à la gloire, on se résout difficilement à l'abandon et à l'oubli. Or, aucun de ces fameux amis, dont parlait si souvent René Deville, n'avait daigné jusqu'à se souvenir de lui. C'est alors que Mlle Aubert avait eu la touchante idée d'organiser elle-même cette publicité, à ses frais, sur sa petite bourse, cependant bien peu garnie. Elle savait combien cela ferait plaisir au peintre, et il ne fallait rien négliger de ce côté car sa guérison — le professeur Cassandre l'avait affirmé — dépendait beaucoup de son état moral. Et, d'autre part, ce n'était pas desservir la cause de l'artiste que de citer parfois son nom et son talent pour les tirer de l'oubli. La vie va si vite!... Qui

laisse sa place n'est pas sûr de la retrouver libre.

Confidente, Mlle Aubert avait gagné toute la confiance de René Deville, et celui-ci n'avait pas tardé à faire à son tour sa confession, content son passé, sa jeunesse, son enfance si heureuse, parlant du présent et des cruelles incertitudes qui l'accompagnaient, évoquant l'avenir dont dépendait toute son existence. Que serait l'avenir? Qu'apporterait-il? Le peintre disait son espérance de sortir bientôt des ténèbres qui le retenaient prisonnier, de revoir la lumière, de retrouver son pinceau, son cher pinceau sans lequel il se sentait désorienté, de vivre, enfin, de vivre en homme parmi les hommes et non plus en infirme — le plus misérable des infirmes — au milieu de la nuit.

— Ah! mademoiselle... s'exclamait-il. Quelle joie ce sera pour moi de me voir devant un tableau, créant de nouveau un peu de vie par le rythme des couleurs. Il me semble que j'y mettrai encore plus d'âme après une pareille épreuve. Mais pourrai-je vraiment recommencer à peindre? Parfois, j'en doute. Le professeur a beau m'assurer que je verrai, que mes yeux seront aussi bons qu'avant, souvent, je me demande si ma vue aura gardé assez d'acuité, assez de netteté pour me permettre de me consacrer à la peinture.

— N'en doutez pas... lui affirmait Geneviève avec une sincérité convaincante. Il faut croire M. Cassandre. N'a-t-il pas réalisé bien d'autres miracles, déjà? Je suis sûre qu'il a raison, que vous retrouverez votre vue intacte, et je suis sûre aussi que vous resterez le grand peintre si justement admiré.

— Merci... merci... disait alors le jeune homme, à la fois ému et flatté. Vous me faites beaucoup de bien et je sens que je vais guérir très vite, à présent. Ah! que de re-

connaissance je vous devrai pour votre si douce compagnie. Je ne l'oublierai jamais, mademoiselle.

Naturellement, leur principal sujet de conversation était la peinture, commune passion qui ne pouvait que les rapprocher davantage. N'avaient-ils pas tous deux le même idéal, sinon le même but? Certes, Mlle Aubert n'avait nulle prétention au talent et ne peignait que pour sa seule satisfaction, mais elle n'en connaissait pas moins toutes les ressources, toutes les richesses de cet art merveilleux. René Deville en fut même si surpris, un jour, qu'il ne put s'empêcher de remarquer tout haut:

— Mais vous connaissez la peinture mieux que moi, mademoiselle! Vous connaissez donc tout? Vous êtes extraordinaire!

— Mais non... mais non... répondit doucement Geneviève, je ne connais pas tout et je ne suis pas extraordinaire; il y a sur terre une foule de femmes comme moi.

— Allons!... Ne vous défendez pas... reprit le peintre en souriant. Je ne suis pas du tout vexé d'être égalé — et même dépassé en certains points — par une femme. J'en suis, au contraire, ravi.

Il ne mentait pas; il était très heureux de découvrir chaque jour une nouvelle qualité chez sa demoiselle de compagnie. Mais par exemple, René eût été fort en peine de dire pourquoi il éprouvait tant de plaisir auprès de Mlle Aubert. Il se contentait de désirer sa présence sans analyser davantage ses sentiments. De plus en plus, le peintre était entièrement sous le charme, conquis, grisé, et souvent, à présent, il se prenait à rêver, à faire de doux projets dont Geneviève était toujours le centre.

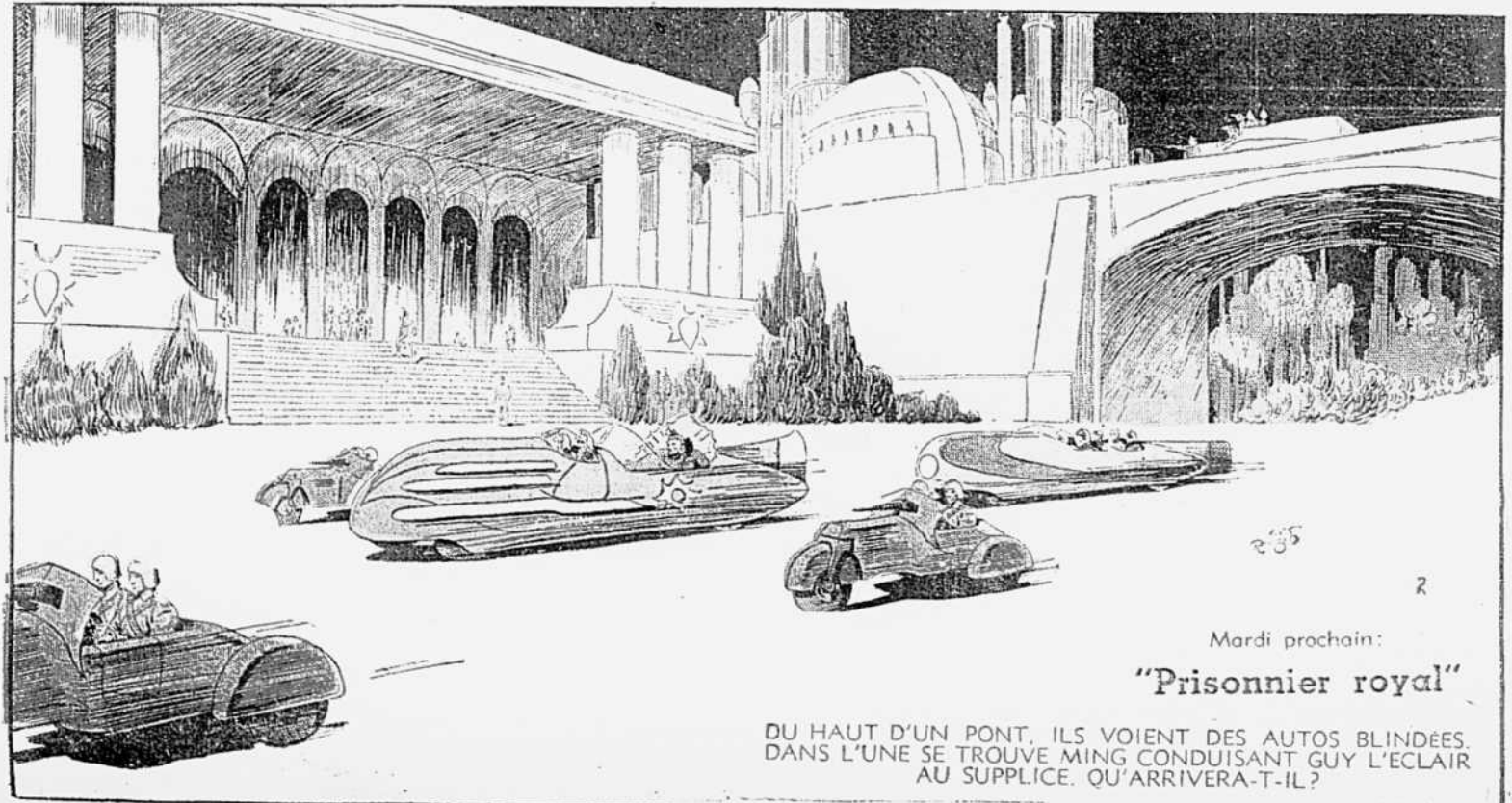
Cela arrivait principalement lorsque la jeune femme consacrait quelques instants à la musique. Par le

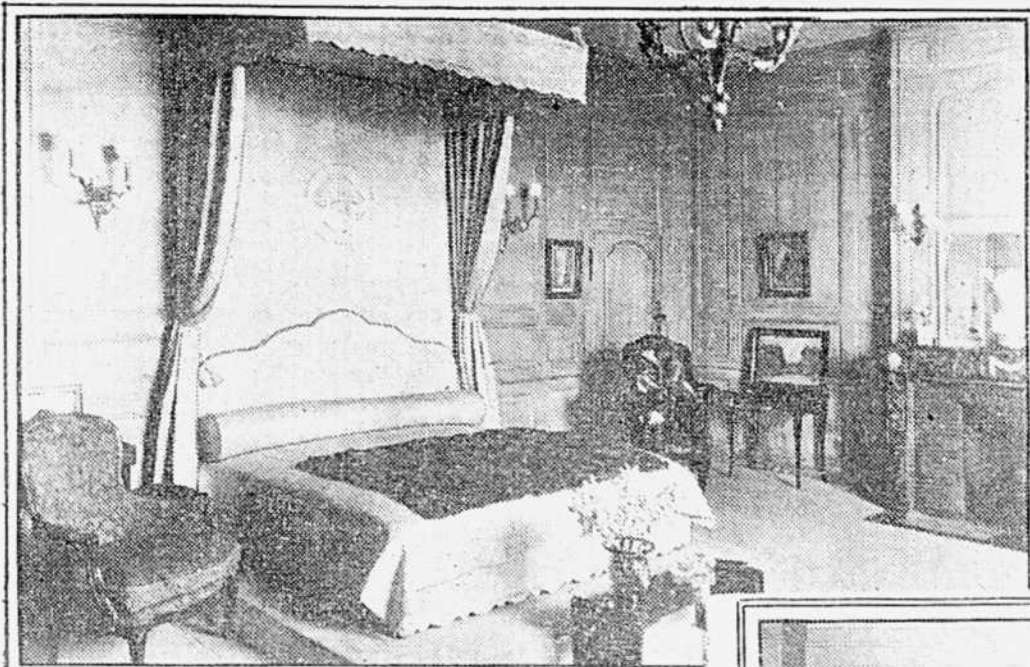
GUY L'ECLAIR

PAR
ALEX
RAYMOND

Registered U. S. Patent Office.

LISE, AURA ET ZARKOV ONT
ÉTÉ CAPTURÉS PRÈS DES
MURS DE MINGO...





La chambre d'apparat

Avec son ciel-de-lit et son immense couchette couverte d'un somptueux dessus et d'une couverture de fourrure, cette chambre à coucher fait penser à celles des palais royaux. Le lustre du plafond, le fauteuil Voltaire ajoutent encore à l'illusion et pourtant, la petite table, au pied du lit est bien moderne, avec son vase rempli de fleurettes de nacre.

Le vivoir clair

Tout ne semble-t-il pas clair et gai comme le printemps en ce vivoir simple mais où on a su combiner les couleurs pour donner une impression de gaieté? Il doit faire bon vivre dans cette pièce sans surcharges où les beaux bois vernis rehaussent les étoffes et les meubles de tonalités légères.

La Chanson des Yeux Clos

(Suite de la page 21)

plus heureux des hasards, la maison louée par le professeur Cassandre pour son malade contenait un piano. Celui-ci, de très bonne marque et parfaitement accordé, avait tout d'abord surtout provoqué les récriminations de Nane qui ne voyait guère que les dimensions encombrantes de l'instrument et la nécessité de le nettoyer souvent. Elle l'eût volontiers monté au grenier et rélogé parmi les vieilleries si elle en avait eu la force.

René Deville, lui, bien qu'aimant la musique presque à l'égal de la peinture, ne jouait d'aucun instrument. Il ne s'était donc pas intéressé au piano et ne pensait pas que celui-ci pût servir un jour. Et cependant, voilà que soudain arrivait une délicate musicienne qui s'était exclamée en découvrant l'instrument dans un coin du salon où Nane l'avait poussé et recouvert d'une housse de toile:

— Oh! mais il y a un piano. Quelle chance!

Aussitôt, Geneviève s'était installée sur le haut tabouret, et ses doigts agiles avaient couru sur les touches d'ivoire, remplissant la maison de notes claires et joyeuses. Depuis, elle jouait chaque jour, s'accompagnant parfois en chantant, au grand plaisir de Nane et surtout de René Deville qui écoutait dans un religieux silence la voix merveilleuse s'élever sur l'aile de la musique. Alors, le peintre n'eût pas donné sa place pour un empire, pas même pour ses yeux, peut-être. Dès que Geneviève piquait les premiers accords, il se laissait aller dans le profond fauteuil où il subissait un véritable envoûtement. Insensiblement, comme par l'effet d'un coup de baguette magique, René voyait. Il voyait la vie telle qu'il l'avait connue avant le drame, c'est-à-dire faite de joie et de plaisir, de musique et de chansons, de lumière, de soleil, de fêtes, de tout ce qui la rend douce et désirable.

Il voyait et il était heureux. A pas lents, il se promenait à travers un immense jardin où toutes les fleurs semblaient s'être donné rendez-vous pour embellir et embaumer l'espace. Partout, des sources murmuraient, des cascades et des jets d'eau chantaient joyeusement. Partout aussi, des oiseaux pépiaient dans les massifs, éperdument, donnant un concert en l'honneur des amoureux. Car René n'était pas seul. A son bras, une délicieuse jeune femme se suspendait, et cette femme, c'était Geneviève Aubert, devenue Geneviève Deville. Comme

elle était jolie, la petite madame Deville!... Sur son passage, les fleurs s'inclinaient bien bas, le saluant ainsi qu'une reine. Et comme lui, René Deville, était fier de posséder un tel trésor! C'était un présent des Dieux dont il appréciait tout le prix. Ils s'en allaient tous deux, tendrement enlacés, au hasard des allées qui s'ouvraient devant eux, sans d'autre souci que celui de songer à l'amour. La vie ne semblait-elle pas faite pour eux? Ne leur avait-elle pas tout donné: la richesse et le bonheur? Ils s'en allaient, personnages de rêve dans un paysage de conte de fée. Ils s'en allaient si loin, qu'ils entendaient à peine une voix qui les appelait, à l'autre bout du jardin:

— Monsieur!... Madame!... le dîner est servi et...

...Et René Deville, brusquement, revenait à la réalité et soupirait tristement. Hélas! Ce n'était qu'un rêve, un bien joli rêve. La merveilleuse vision s'était effacée d'un seul coup; le jardin avait disparu. Il ne restait que Nane qui reprenait avec son amabilité coutumière:

— L'dîner est servi, et si vous venez point, j'vas l'manger sans vous, p'tête!...

Et pourtant, si, il restait encore autre chose de son rêve; il restait Geneviève. Elle ne s'était pas envolée, elle. Elle était toujours là. Il ne la voyait plus, mais il l'entendait. Sa voix s'élevait, pure et fraîche comme le murmure des sources du jardin, douce chanson consolatrice, la chanson de ses yeux clos. Ah! oui, Geneviève n'était-elle pas la chanson de sa vie? Sans elle, René le sentait, il n'était plus rien. Et il n'en éprouva qu'un plus âpre désir de la voir enfin, de voir, de retrouver ses yeux percés, non pas pour reprendre la belle existence abandonnée, mais surtout pour contempler tout à son aise celle qu'il chérissait déjà en silence. Quand donc aurait-il cette joie de la voir? Quand pourrait-il rejeter loin de lui ce maudit bandeau qui l'aveuglait? Le professeur Cassandre avait beau se déclarer parfaitement satisfait à chaque nouvelle visite, la guérison n'en était pas moins fort longue et l'attente fort pénible au peintre. Et un jour, à bout de patience, René Deville demanda à son vieil ami:

— Quand serai-je enfin guéri? Quand sortirai-je de ces ténèbres? En ai-je encore pour longtemps?

— Mais non... mais non, mon cher René... dit le professeur avec bonhomie. Pour trois mois tout au plus. Pour moins, peut-être? Ça va très bien et je suis très content.

— Trois mois encore! Trois mois à garder les yeux fermés!... s'exclama alors le peintre d'une voix douloureuse. Dieu! que c'est long!...

— Dis donc, mon garçon, répliqua l'ophtalmologue, non sans quelque rudesse, sois bien heureux de ne pas les garder fermés pour l'éternité!

Et, irrité de ce qu'il prenait pour de l'ingratitude de son malade, dont il ne comprenait pas les regrets, n'en connaissant pas la raison profonde, il partit en grommelant:

— En voilà un pistolet!... Ah! par exemple!...

René le laissa partir sans même songer à s'excuser, entièrement pris par son rêve. Et comme, précisément, M^{lle} Aubert était absente en ce moment — elle s'en allait ainsi parfois pour quelques heures, faire des achats indispensables, — il en profita pour appeler Nane auprès de lui et l'interroger:

— Nane!... Nane!... Viens ici, j'ai à te parler... Oui, laisse ton fourneau... Dis-moi, Nane, ma bonne Nane, que penses-tu de M^{lle} Geneviève?

Nane fut tellement surprise, qu'elle lâcha le torchon avec lequel elle venait d'astiquer les cuivres de la cuisinière. Jetant sur son petit un regard étonné et quelque peu soupçonneux, elle répondit enfin, avec embarras:

— C'que j'pense de mam'zelle Geneviève? Ben... j'sais-t'y, moué?... J'pense point à elle, d'abord, vu que j'l'a vois quasiment tout' la sainte journée.

— Oui, enfin, comment la trouves-tu? poursuivit le peintre, que ce verbiage agaçait.

— Oh! pour ça, j'l'a trouve ben gentille, c'te petite. Elle est ben brave, ben honnête, ben dévouée, et pis tout... tout, quoi!... Et pis elle est pas fière, malgré qu'elle aye une vraie caboche de savante. Oh! c'est un' brave petite, pour sûr, et j'suis ben contente qu'elle soye venue. J'l'aime déjà comme si c'était ma fille, et j'espère ben...

— Mais ce n'est pas ce que je te demande!... coupa René Deville, impatient. Tout cela, je le sais aussi bien que toi; tu ne m'apprends rien. Je voudrais savoir comment elle est. C'est pourtant clair. Est-elle jolie?

— Ah! bon. C'est ça qu'tu voulais. Fallait m'le dire plus tôt. Ben! j'sais point trop, moué. C'est ben difficile à dire.

— Enfin, tu as des yeux pour voir, toi. Tu dois bien savoir si elle est bossue, boiteuse ou borgne!

— Oh! mais que non, qu'elle est point bossue, ni tordue. Elle a même la taille joliment ben tournée, ma fine! Et pis ses yeux sont d'vrais diamants. On s'voit d'dans comme dans un miroir!

— Alors, elle est jolie? Oui, elle est jolie, n'est-ce pas, Nane? J'en étais sûr! Le contraire n'était pas possible.

— Ben!... c'est - à - dire... enfin, j'veux dire...

Tout à fait désorientée, Nane tortillait un coin de son tablier entre ses gros doigts noueux. Puis, brusquement, elle se décida, en hochant la tête:

— J'm'y connais p'tête point beaucoup, mais pour c'qui est d'la beauté, ben j'crois pas qu'elle soye belle. Non, pour sûr! Elle est point belle, et c'est ben dommage.

Et elle soupira, tandis que le peintre, irrité, élevait la voix:

— Enfin, qu'est-ce qu'elle a, si elle n'est pas jolie. C'est donc si difficile à juger?

Nane soupira plus fort, haussa les épaules et reprit:

— Elle a... elle a... Oh! pis j'sais t'y, moué, c'qu'elle a, c'te pauvre petite! Tu m'en d'mandes trop long, à la fin, mon p'tiot. Et pis, pour-

quoi qu'tu m'demandes tout ça? T'es-t'y tant pressé d'le savoir? Moi, j'veux plus m'en mêler. Tu l'verras ben tout seul quand tes yeux y s'ront raccommoés, p'tête!

Furieuse, elle s'en alla, faisant cliaquer la porte et grommelant des choses inintelligibles. Le peintre resta seul avec son rêve, un peu déçu et désespéré. Que voulait donc dire Nane? Puis, haussant les épaules à son tour, il murmura:

— Nane radote. D'ailleurs, elle est bien trop vieille, à présent, pour avoir du jugement sur quoi que ce soit.

Et soudain, il soupira et dit sur un ton de prière douloureuse:

— Mon Dieu!... rendez-moi mes yeux. Je voudrais tant voir. Ah! voir... voir!... Et la voir, elle!...

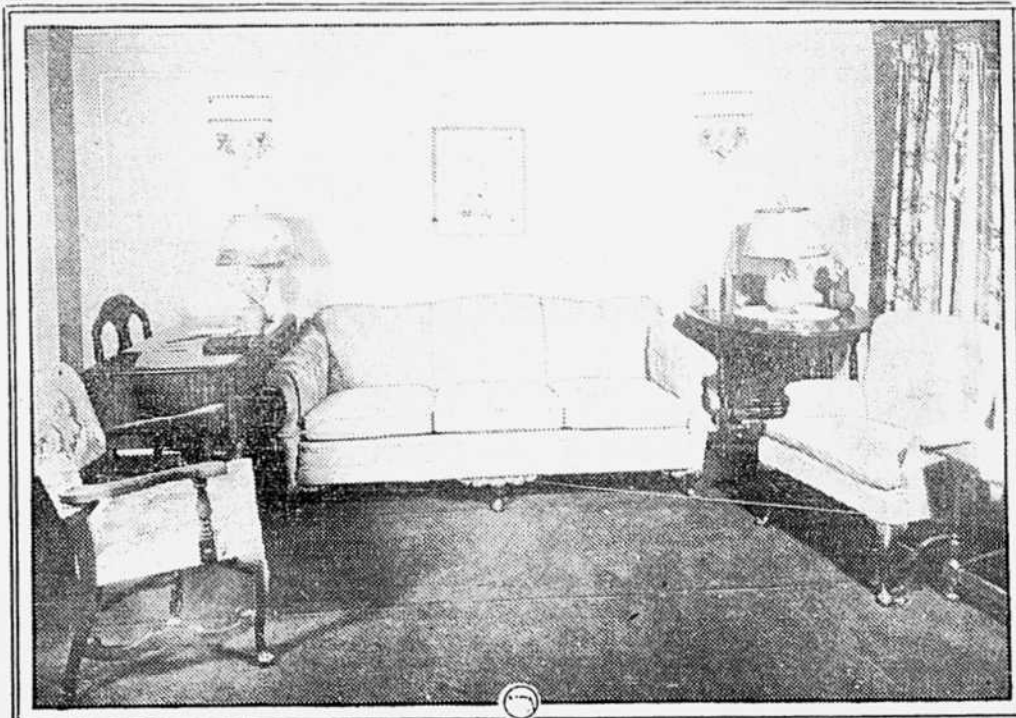
VI

Pendant que René Deville se laissait ainsi gagner entièrement par le plus doux des sentiments, Geneviève Aubert, de son côté, était en proie au même trouble et subissait le même envoûtement. Seulement, alors que le peintre se complaisait dans son rêve, la jeune femme, elle, s'efforçait au contraire de s'arracher au sien.

Dès le premier jour de son arrivée à la maison de campagne, elle s'était sentie poussée vers l'aveugle par une force irrésistible. Elle avait tout d'abord éprouvé une grande pitié pour ce malheureux jeune homme si cruellement frappé par le destin. Comme il devait souffrir!

Puis, à la pitié, s'était mêlée une profonde admiration. Geneviève connaissait le peintre depuis longtemps, tout au moins de réputation.

(Suite à la page 26)



Les
modes
gracieuses



De jolies coiffures du soir

La mode veut, pour le soir, les coiffures hautes, dégagant les tempes et la nuque. Les rouleaux font florès. Les aigrettes et les fastueux "paradis" accompagnent les robes de haut ton. La seule coiffure basse du groupe est ornée de plumes d'autruches.

UNE NOUVEAUTE CHARMANTE



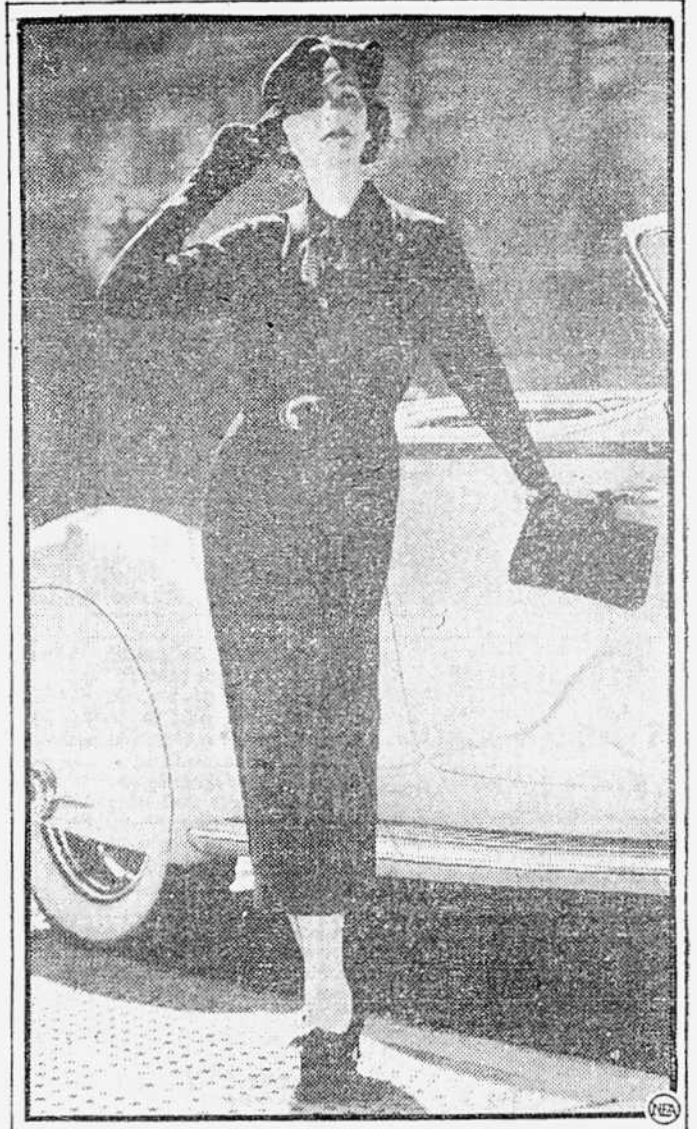
Voici une innovation qui sera fort appréciée des personnes qui, ne portant ni gaine, ni corset ne peuvent maintenir leurs bas par des jarretelles. Les bas que voici sont munis d'une jarretière élastique posée à même dans un ourlet de dentelle. Ils sont maintenant parfaitement sans trop serrer la jambe.

La robe cocktail



Création de Robert Piguet, cette nouvelle robe de cocktail est en crêpe noir, sans manches. Elle est accompagnée d'un court boléro de velours noir.

POUR LES HEURES DE SPORT



Une robe de lainage est indispensable dans la garde-robe d'une femme sportive. La toilette que voici, qui convient parfaitement pour celles qui font de l'auto un sport plus qu'un moyen de locomotion est en lainage brun sombre. Elle est ornée, au col, d'un jabot de couleur contrastante.



UNE BLOUSE
ORIGINALE

Pour porter sous le manteau, cette blouse est des plus chic et pratiques. A manches longues, elle comporte, en avant, un travail de découpes qui est médi-

Un élégant
manteau
d'après-
midi

Le noir est la parure des blondes. Ce beau manteau de lainage noir est des plus élégants. Le petit chapeau, genre "boite à pilules", forme avec le vêtement un ensemble ravissant.



DE TRES JOLIS ACCESSOIRES

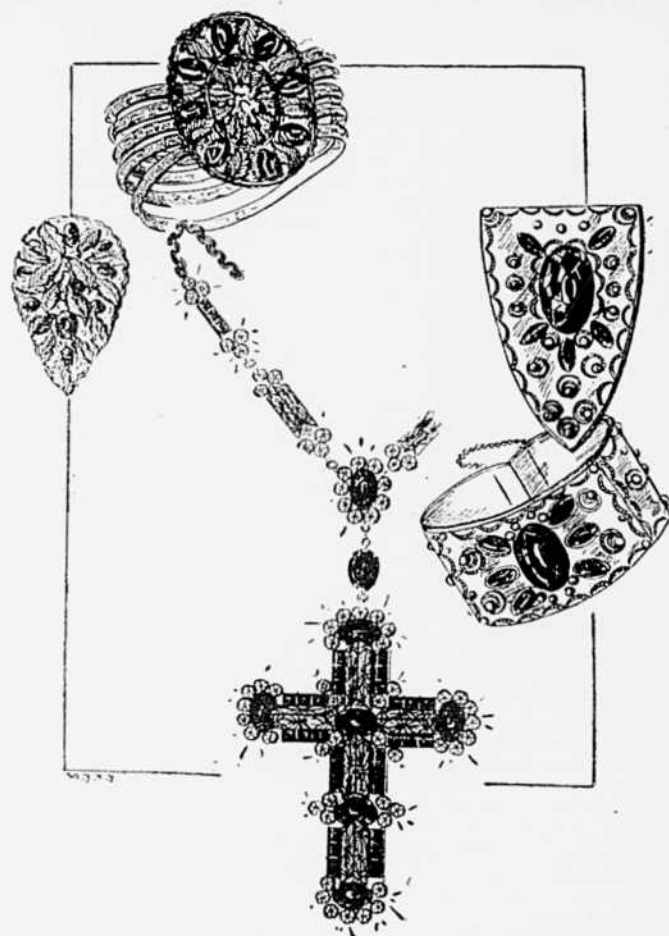
L'or est en vogue

Les femmes qui, depuis de longues années, tenaient dans leurs écrins, oubliés, d'anciens bijoux d'or vont être à la grande mode si elles les portent de nouveau. La croix d'onyx et de brillants et les bracelets auxquels on joint le moderne clip sont ici d'un goût parfait.

☆☆☆

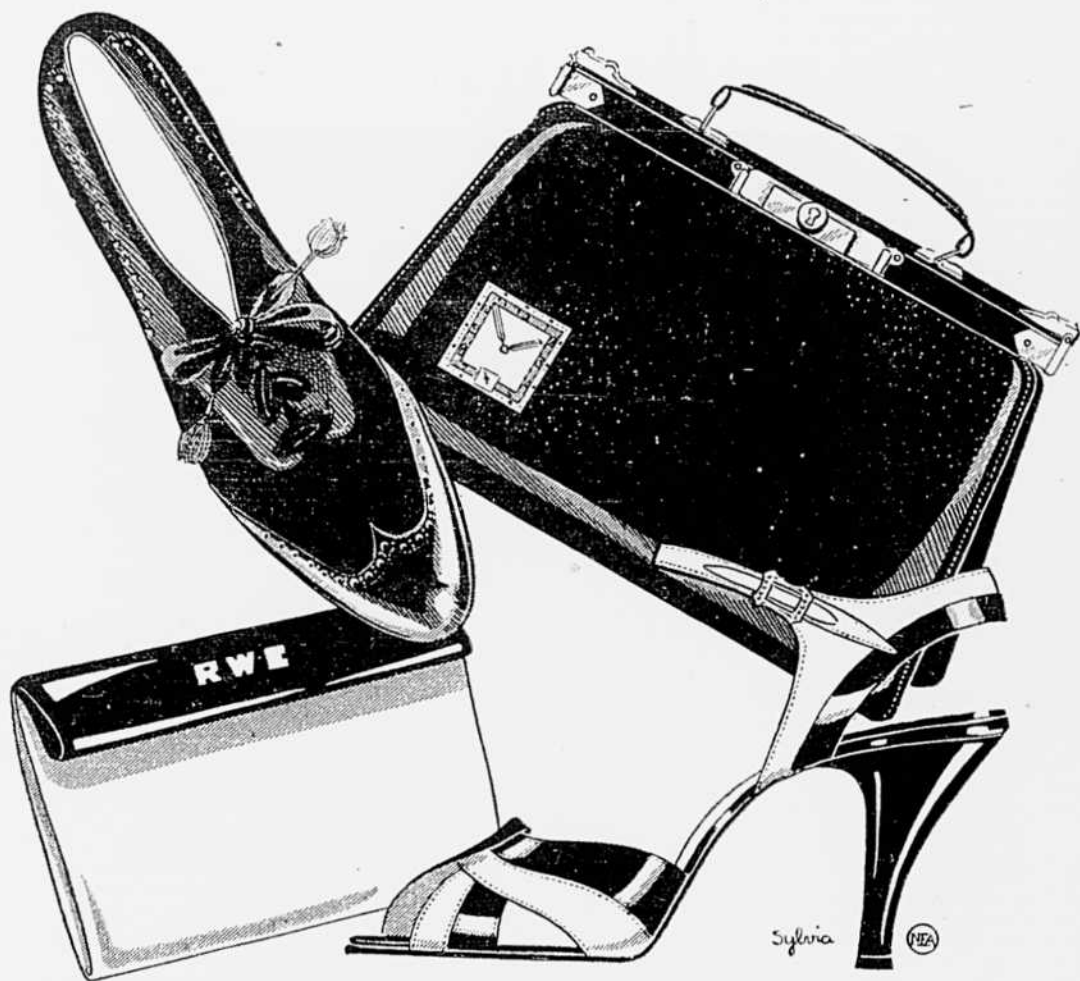
Les bijoux antiques

Les bijoux d'or, qui doivent accompagner les robes noires ou des riches couleurs nouvelles sont en grande vogue. Broches, colliers, pendants, les uns sertis de pierres précieuses, les autres rappelant les fines ciselures des grands maîtres d'autrefois, font les délices des élégantes.



Le choix des accessoires

Il ne suffit pas d'être élégamment habillée. Il faut aussi être chaussée d'une manière impeccable, avec des souliers confortables mais élégants et irréprochables. La mode des chaussures est infiniment variée et il n'y a que l'embarras du choix. Pour conserver une chaussure en bon état, il faut la mettre sur une forme, quand on ne les met pas. Une attention spéciale doit être apportée aux sacs à mains et aux sacs de voyage, car une femme élégante tient à ce que tous ses accessoires soient en harmonie avec sa toilette. C'est là le secret d'une femme chic. On n'apporte jamais trop de soin dans le choix de ces articles secondaires que les amies examinent avec un oeil sévère.



Lisez notre roman complet, la semaine prochaine:

" LA JEUNE FILLE RIVALE "

Par MAX HAMEL

La Chanson des Yeux Clos

(Suite de la page 23)

Comment ne l'eût-elle pas connu ? Elle s'intéressait trop à la peinture pour cela. Tous les tableaux exposés par René Deville, elles les avait contemplés et admirés, et particulièrement le dernier, celui qui avait remporté la médaille d'or du Salon. Comme elle-même eût voulu pouvoir en faire autant ! Mais, hélas ! elle n'avait aucun talent, elle le savait. Cependant, dans son regret, il n'y avait aucune acrimonie, et l'admiration qu'elle éprouvait pour le peintre était bien sincère, sans jalousie.

Et insensiblement, l'admiration avait fait place à un sentiment plus tendre et plus fort. C'était à peu près inévitable. René Deville, malgré ses yeux blessés, était joli garçon. De plus, il était jeune et aurolé d'une gloire déjà solide. Enfin, il montrait de grandes et belles qualités de cœur et d'esprit qui étaient en conformité parfaite avec celles de Geneviève Aubert. Deux êtres aussi semblables ne pouvaient manquer de s'accorder; ils étaient faits l'un pour l'autre.

Mais Mlle Aubert s'effrayait des progrès que l'amour faisait dans son cœur. Il ne fallait pas; elle ne devait pas se laisser aller à aimer. Aimer !... Est-ce qu'elle en avait le droit ? Est-ce qu'on peut songer à aimer lorsqu'on ne possède rien sur terre, ni argent, ni maison, et surtout lorsqu'on est laid ? La beauté peut encore se passer de dot; la laideur, elle, a besoin d'un masque d'or pour la rendre supportable, l'adoucir. Et Geneviève était laide, elle le savait. Oh ! depuis longtemps, la pauvre n'en faisait aucune illusion. Impitoyablement, son miroir lui criait :

— Tu es laide... laide... laide... Et tu auras beau faire, tu auras beau user des fards et des poudres, tu auras beau vouloir tromper la nature, tu resteras toujours laide... toujours... toujours ! C'est ton lot. Apprends à t'en contenter.

Et eût-elle douté de son miroir, que d'autres témoignages seraient encore venus l'avertir : sourires méprisants, dans la rue, ricanements odieux, ou au contraire regards de pitié jetés sur son triste visage fané et disant éloquentement :

— Pauvre petite !... Elle n'a pas été très bien servie.

Pouvait-elle, alors, songer à l'amour, surtout lorsqu'il s'agissait d'aimer un homme tel que René Deville à qui la nature avait multiplié les dons ? C'était folie ! C'était vouloir souffrir et pleurer ! Le peintre ne l'aimerait jamais, elle le savait bien. Et non seulement il ne l'aimerait pas, mais encore il rirait, certainement, s'il apprenait un jour que... Quoi !... Cette fille sans le sou... ce laid !... Plaisante histoire, en vérité !

Mais il ne saurait pas; il ne saurait jamais. Geneviève garderait son secret, farouchement, éternellement. Et pour mieux le garder, elle s'obligeait à oublier elle-même, à chasser de son cœur et de son âme l'amour qui s'y était glissé contre son gré.

— Non !... Non !... se répétait-elle avec une énergie désespérée, non, je ne l'aime pas ! Ce n'est pas sérieux. Ce n'est qu'un caprice sans conséquence. Dans quelque temps, je n'y penserai plus moi-même, sinon pour en rire...

Hélas ! Elle se leurrait d'une fausse espérance et en fit bientôt la cruelle expérience. Un jour, pendant qu'elle lisait au peintre la page mondaine d'un grand quotidien parisien, René Deville l'interrompit brusquement :

— Que dites-vous, mademoiselle ? Voulez-vous relire ce passage ? Docilement, Geneviève reprit :

— On annonce les fiançailles de Mlle Le Chevallier, la toute charmante fille du comte et de la comtesse Edmond Le Chevallier, et de M. Guy Noël, fils de M. et Mme Noël, les châtelains de Castel-Rancy, célèbre propriété qui servit de résidence royale à plusieurs reprises, sous le règne de Louis XIV et de Louis XV. Les fiançailles ont été célébrées officiellement hier, à l'hôtel de Mauléon, propriété du comte Le Chevallier, au faubourg Saint-Germain. Parmi les invités de marque, on a pu reconnaître Sir William Fenwick, ambassadeur de Grande-Bretagne, et madame...

— C'est bon !... c'est bon !... coup de nouveau le peintre sur un ton étrange. Je vous remercie. Passons à la politique. Où en est cette affaire des pétroles de l'Irak ?

Mlle Aubert jeta sur l'aveugle un regard surpris, puis, soudain, elle pâlit, tandis que son cœur battait plus fort. Pourquoi René Deville s'intéressait-il ainsi à ces fiançailles et pourquoi manifestait-il une telle émotion ? En un éclair, Geneviève comprit, ou crut comprendre. C'était clair !... René aimait cette Mlle Le Chevallier. Sans doute avait-il espéré l'épouser un jour. Peut-être même l'eût-il épousée sans ce stupide accident qui l'avait rejeté loin du monde, hors de la vie. Mais la jeune fille s'était vite lassée de l'attente, et elle avait oublié le peintre. Elle devait être jolie, elle, et riche. Et elle était noble. Tout lui sou-

ce bonheur qui irritait le peintre et l'avait fait s'exclamer : "Que dites-vous, mademoiselle ? Voulez-vous relire ?"

René était jaloux. Brusquement, il venait de se représenter la joie de ces deux êtres jeunes et sains qui allaient goûter à de nouvelles ivresses de la vie. Ils voyaient, eux !... Ils vivaient !... Ils pouvaient aller et venir dans Paris, profiter de mille plaisirs et de mille fêtes, du soleil, du ciel pur, de la lumière, de tout ce qui égaye l'âme et gonfle le cœur d'allégresse ! Ils avaient de la chance !... Ils étaient heureux, enfin !... Tandis que lui, pauvre infirme cloué sur un fauteuil, ne savait pas s'il serait encore heureux un jour. Oui, pourrait-il l'être jamais ? Revenirait-il de nouveau le jour ? Rien n'était moins certain, en somme, malgré les promesses du professeur Cassandre.

Parfois, René en doutait et se désespérait. Alors, il songeait aux longues années qui lui restaient à vivre dans l'obscurité. Et surtout, il songeait aux conséquences d'une cécité définitive. Quelle femme voudrait de lui ? Quelle femme l'aimerait assez pour se sacrifier en se liant à un infirme ? Sans doute Geneviève — cette Geneviève qu'il aimait, il en était sûr, à présent, qui devait être si belle et qu'il ne verrait peut-être jamais — sans doute s'en irait-elle lorsqu'il lui ferait connaître ses sentiments. Et René, exaspéré par la pensée du bonheur

— Il l'aime !... Il l'aime !... Il aime cette femme... cette femme !... Il ne m'aimera jamais, moi, jamais ! Je suis trop laide... trop laide !... Pourquoi ne suis-je pas comme les autres ? Pourquoi... pourquoi ? Pourquoi Dieu m'a-t-il donné un cœur puisqu'il oublie de me donner un visage ? Je suis maudite !... maudite !... maudite !...

Dans son désespoir, elle n'entendait pas la porte de sa chambre s'ouvrir lentement. C'était Nane qui, entrée sans bruit, alertée par des pleurs étouffés qui lui étaient parvenus jusqu'à sa cuisine, laquelle n'était séparée de la chambre du balcon que par une cloison. Mon Dieu !... Que se passait-il donc ? En hâte, elle était accourue, et à présent, elle contemplait Geneviève d'un regard apitoyé, hochant tristement la tête. Ce qui se passait ? Parbleu ! Nane le comprenait fort bien ; c'était assez clair, même pour une vieille bête comme elle. Oui, elle comprenait le désespoir de la malheureuse Geneviève et elle comprenait aussi que la jeune femme avait raison de désespérer et de cacher son chagrin. Le peintre, son "petiot", n'était pas pour cette pauvre petite "qu'avait pas l'sou, pas d'dot, point d'beauté, enfin, rien d'autre à elle qu'un esprit et son bon p'tit cœur". Mais, dame ! c'était point encore suffisant. Geneviève avait beau "être une vraie savante et chanter comme un pinson", m'sieur Deville en trouverait cent mille, "qui s'raient belles comm' le jour et qu'auraient du bien gros comme elles". Mais c'était ben dommage tout d'même, et elle, Nane, avait ben d'la peine de voir c'te pauvre mam'zelle se mettre ainsi dans tous ses états. Essayant une larme avec le coin de son gros tablier de toile grise, elle se pencha vers la désespérée et murmura doucement :

— Alors, ma p'tiote. Quoi qu'y a donc qui n'a pas ? Faut pas vous laisser aller comm' ça, ma fine !

Surprise, Geneviève sursauta brusquement et se releva, tordant entre ses doigts crispés un mouchoir trempé de larmes.

— Ah ! c'est vous, ma bonne Nane... dit-elle avec effort. Vous ne direz rien, n'est-ce pas, vous ne direz rien. Ah ! si vous saviez... si vous saviez ! Comme je suis malheureuse ! Je n'aurais jamais dû venir ici, voyez-vous, Nane, jamais... jamais !...

A son tour, gagnée par l'émotion, Nane s'était mise à pleurer. Elle renifla bruyamment et tendit les bras à Geneviève qui s'y jeta avec autant de confiance que dans ceux d'une mère. Ainsi enlacées, elles mêlèrent leurs larmes, tandis que Nane continuait d'une voix plaintive : "Ma p'tiote !... Ma p'tiote !... Pleurez, allez, pleurez tout votre saoul. Ça vous f'ra du bien et j'vous promets que j'dirai rien à personne, rien de rien. Ma pauvre p'tiote !..."

Ce fut la seule défaillance de Geneviève. Par la suite, elle conserva assez d'empire sur ses nerfs pour garder son secret au plus profond de son cœur blessé. Mais son regard était devenu moins lumineux, et sa voix plus grave. Elle ne riait, aussi, et ne chantait plus avec la même spontanéité et la même gaieté. Mais le peintre, tout à son rêve, ne s'apercevait pas du changement survenu chez sa lectrice. A mesure que passaient les jours, les semaines, et qu'approchait l'échéance bienheureuse, René se montrait plus impatient encore, en proie à une nervosité extrême. Il avait une telle hâte de voir, et surtout, de voir Geneviève et de pouvoir lui dire : à présent, mademoiselle, je ne suis plus un aveugle. Je suis un homme comme tous les hommes, mais un homme qui vous aime et qui vous demande, humblement, de le rendre plus heureux encore...

Bientôt, il allait pouvoir dire tout cela ; il n'en doutait plus maintenant. Au fil des jours, l'état de ses yeux s'améliorait peu à peu, et à

chaque visite, le professeur Cassandre constatait une nouvelle étape vers la guérison. Et un jour, il put lui annoncer avec certitude la fin prochaine de son supplice : "Mon cher René, dans un mois au plus, je pourrai vous enlever ce bandeau et vous verrez. Je suis sûr que vous verrez comme avant. Il ne vous restera pas la moindre trace de votre accident. A peine devrez-vous porter des lunettes pendant quelque temps. C'est merveilleux !... Moi-même, je n'en espérais pas tant. Je vous avoue franchement, à présent, que je redoutais des complications. L'oeil gauche, surtout, m'inquiétait. Enfin, tout est bien qui finit bien. Je suis très content d'avoir eu à vous soigner dans de telles conditions. Votre cas était presque unique, et j'ai l'intention de faire à ce sujet une communication à l'Académie de Médecine. Ça ne vous ennuie pas, j'espère ?"

— Mais non, pas du tout... dit le peintre en souriant. Je suis heureux de vous avoir donné l'occasion de faire un miracle ; cependant, je m'en serais passé volontiers, je ne vous le cache pas. Enfin, je ne le regrette pas trop, car cela m'a permis de... Il allait ajouter... de faire la connaissance de Geneviève ; mais il se retint à temps et se tut en rougissant.

— Cela vous a permis quoi ?... interrogea le professeur, sur un ton railleur qui acheva de déconcerter le peintre.

— Oh ! rien... rien... reprit celui-ci, précipitamment. Je vous remercie infiniment de vos bons soins et vous en garderai une reconnaissance éternelle. Sans vous, certainement, je n'aurais jamais revu le soleil.

— Oui... oui... ça va bien, mon garçon. Gardez les compliments. Je suis trop vieux, maintenant ; je n'accepte plus cette monnaie. Allons ! A revoir. Et surtout, pas d'imprudence, hein ? Il faut absolument garder ce bandeau encore un mois au moins. Je l'enlèverai moi-même quand le moment sera venu.

Il s'en alla, non sans jeter auparavant un regard soupçonneux sur le visage du peintre. En partant, il croisa Mlle Aubert et la dévisagea à son tour. Avait-il deviné le drame qui se jouait dans la maison ?

— Alors, petite... demanda-t-il sur le ton bourru qui lui était familier, comment vas-tu ? Tu ne t'ennuies pas trop ici ?

— Oh ! non, monsieur Cassandre... s'exclama Geneviève en tournant la tête pour cacher la tristesse qui emplissait ses beaux yeux noirs. Je ne regrette pas d'être venue. Monsieur Deville est très bon pour moi, et Nane est ma meilleure amie à présent.

— Bon ! Bon ! Tant mieux !... reprit le professeur. D'ailleurs, tu n'en as plus pour longtemps à rester là. Dans un mois, tu pourras retourner à la clinique où on te garde ta place.

— Dans un mois ? Ah ! fit Geneviève.

Puis elle se tut et baissa la tête. Une seconde, le professeur l'observa en silence. Enfin, il s'éloigna à grands pas, grommelant à mi-voix, pour lui seul : "Allons, bon ! Je n'avais pas pensé à ça. Sacré nom de nom !... Avec les femmes, il faut toujours s'attendre à des complications. Tout de même, c'est dommage ! Pauvre petite !"

Il était à peine parti que la voix de René Deville s'éleva, appelant sa lectrice. Geneviève se précipita et s'installa auprès de l'aveugle. Puis, elle commença la lecture des journaux apportés par le professeur. Mais, aux premiers mots, le peintre l'interrompit. En tâtonnant, il chercha la main de la jeune femme et, l'ayant trouvée, il la serra, d'un geste caressant et dit doucement, avec une ferveur émue :

— Bientôt, oui bientôt, je vous verrai, mademoiselle. Ce sera pour moi une bien grande joie.

Vous avez, sans doute, entendu dire par vos amis, combien ils avaient aimé la lecture du captivant roman

"LA JEUNE FILLE RIVALE"

par MAX HAMEL

Voilà votre chance de le lire à votre tour... en réservant votre copie du "PHOTO-JOURNAL" chez votre dépositaire. — EN VENTE MERCREDI.

riaient. Tout était pour elle : l'amour et le bonheur.

Une seconde, Geneviève envia cette inconnue, puis une profonde amertume la saisit et la jalousie lui gonfla le cœur. Puisque René aimait cette femme, il ne l'aimerait donc jamais, elle, la pauvre, l'humble et laide Geneviève Aubert qui n'avait que son cœur et son âme pour toute fortune. Elle dut faire un effort pour ne pas laisser éclater sa douleur soudaine. Son cœur battait à la faire crier et, malgré elle, des larmes lui montèrent aux yeux et glissèrent sur ses joues pâles, lourdes, brûlantes et silencieuses, tandis qu'elle continuait sa lecture d'une voix qui tremblait.

Et cependant, comme elle avait tort de s'alarmer ainsi ! René Deville était à cent lieues de songer à Mlle Le Chevallier, ou du moins, d'y songer avec quelque regret. S'il avait montré une certaine amertume en apprenant ses fiançailles, c'était pour une toute autre raison. Il connaissait fort bien Mlle Le Chevallier, et également M. Noël. Tous deux avaient fréquenté assidûment son atelier de Montmartre, comme beaucoup d'autres ateliers, par simple désœuvrement de gens fortunés ne sachant à quoi employer leurs loisirs, par snobisme plutôt, parce qu'il était de bon ton de paraître s'intéresser aux arts et aux artistes. Et même, autant que s'en souvenait René Deville, les deux fiancés avaient fait connaissance grâce à lui et chez lui, au cours d'une exposition de tableaux qu'il avait organisée. Il était donc un peu l'auteur de leur futur bonheur. Or, c'était précisément la pensée de

des autres, ce bonheur qu'il désirait si fort, avait envie de crier tout haut :

— Non, mademoiselle, ne me parlez plus des gens heureux. Ne me parlez plus de personne, ni de rien... de rien ! Qu'on me laisse seul... seul avec ma nuit et mon désespoir !...

Mais presque aussitôt, il se reprenait et frissonnait en pensant à son affreuse solitude si Geneviève partait. Que deviendrait-il sans elle ? Que ferait-il, sans sa présence qui le reconfortait ? Ne plus entendre sa voix prenante — la chanson de ses yeux clos — ne plus sentir son parfum flotter autour de lui, cela était au-dessus de ses forces désormais...

Et tandis que René Deville était en proie à son exaltation amoureuse, Geneviève Aubert, elle, s'abandonnait à son chagrin subit. Soudain, ainsi, on se tourmente sans raison aucune, et l'on fait soi-même son malheur. L'amour est aveugle, et porte, comme la fortune, un large et épais bandeau sur les yeux.

Ce jour-là, après la lecture péniblement achevée, Mlle Aubert s'empressa de se retirer dans sa chambre. Elle était à bout de résistance ; quelque chose lui serrait la gorge et l'étouffait. Elle se jeta sur son lit, et là, librement, laissa éclater son chagrin, sûre de ne pas être entendue, sûre que sa douleur resterait secrète, inconnue de tous et surtout du peintre. Oh ! oui, surtout du peintre. Il ne fallait pas qu'il sache ; il ne saurait jamais... jamais !

Et la tête enfouie dans l'oreiller, elle sanglota éperdument en bégayant :

Les bonnes recettes de "Grand-Maman"

Ce repas fait-il naître votre appétit?



Vous mettez sur un plat des côtelettes de porc et dans des petits nids faits de pommes de terre en purée, vous placez des petits pois verts. Des tranches de pommes cuites saupoudrées de sucre pulvérisé, rendent ce mets encore plus appétissant.

Pommes de terre en robe de chambre

10 à 12 pommes de terre. Choisir des pommes de terre de moyenne grosseur, les laver à plusieurs reprises, mettre cuire 5 ou 6 minutes, les égoutter, essuyer, et les mettre cuire au fourneau 40 ou 45 minutes.

Civet de lièvre

Otez l'intérieur et gardez le foie, coupez la pièce en 8 morceaux, et mettez-les tremper dans un verre de vinaigre et un demi-verre d'eau, pendant 4 heures; coulez puis asséchez la viande entre deux linges, piquez de deux bardes de lard chaque morceau, placez dans une casserole, avec de l'eau par-dessus la viande. Ajoutez poivre, sel, persil, quelques clous de girofle, 1 cuillerée de farine grillée. Faites cuire 2 heures. Passez le foie dans le moulin à viande, ajoutez un verre et demi de vin Port, et jetez sur le civet en brassant. Cuire encore un quart-d'heure.

Beignes

1/2 livre de beurre frais
6 oeufs
1 tasse de lait
2 tasses de sucre
10 tasses de farine
5 cuil. à thé de poudre à pâte.
Défaire le beurre en crème et lui ajouter le sucre, les jaunes d'oeufs, le lait, les blancs d'oeufs, battus en neige et la farine tamisée avec la poudre à pâte. Etendre la pâte de 1/4 de pouce d'épaisseur, découper à l'emporte-pièce et faire cuire à grande friture.

IMPORTANT

En préparant la pâte, manier légèrement, sans ajouter trop de farine, afin que vos beignes soient légers, que la graisse soit bien chaude.

Tête en fromage

1/2 tête de porc
1 poule
2 oignons, épices, eau, sel
poivre, quelques branches de céleri.

Bien nettoyer la tête de porc, et la poule, faire bouillir le tout avec assez d'eau pour couvrir pendant 2 à 3 heures. La cuisson terminée, enlevez la viande et coupez en morceaux. Passer le bouillon à travers la passoire fine, remettre dans la marmite avec la viande coupée et tous les assaisonnements et faire bouillir 30 minutes. Retirer du feu et en remplir des bols, préalablement passés à l'eau froide.

Petits gâteaux soufflés

3 blancs d'oeufs
1 1/2 tasse de sucre granulé
2 cuil. à thé de poudre à pâte
Essence de vanille au goût.
Battre les oeufs en neige, très fermes, mélanger la poudre à pâte et le sucre, et ajouter très lentement aux oeufs en battant continuellement. Mettre dans une léchefrite beurrée, et cuire dans un four très dense. Dès qu'ils commencent à jaunir, éteindre le feu et laisser quelque temps dans le fourneau.

Soupe aux légumes

2 tasses de carottes
2 tasses de navet
1 tasse de céleri
1 oignon.
3 pintes d'eau bouillante, persil, sel, poivre. Laver les légumes et les couper en dés, lorsque cuits, ajouter une boîte de pois, 1 boîte de crème de tomates, laisser mijoter 15 minutes. Au moment de servir y mettre gros comme un oeuf de beurre.

Figues tapioca

3 cuil. à soupe tapioca minute
1-8 cuil. à thé sel
1 cuillerée à thé de beurre
3 tasses d'eau chaude
1 1/2 tasses de figues hachées fin
1 tasse de sucre
1/2 cuil. à thé de vanille
1 cuil. à soupe jus de citron
Moitié d'écorce de citron râpé au bain-marie, au tapioca, sel, beurre et deux tasses d'eau, laissez bouillir 15 minutes, faites cuire les figues avec sucre et une tasse d'eau 20 minutes. Ajoutez au tapioca ainsi que la vanille et jus de citron. Servez froid avec crème fouettée.

Viande épicée

Prenez des tranches de steak (minces); désossez, ôtez tout le gras et tous les morceaux de membrane. Faites un apprêt d'une tasse de miette de pain et 1/2 tasse de beurre, moutarde, poivre, sel, graine de céleri moulu et épicé au goût, ajoutez assez d'eau chaude pour amollir et étendez sur la viande. Roulez et attachez fermement dans un linge (coton à fromage), placez dans une bouilloire et couvrez d'eau bouillante. Faites bouillir pendant 3 ou 5 heures suivant la grosseur. Après avoir bouilli 2 heures, ajoutez 1 cuil. à thé de sel. Quand elle est cuite, retirez la viande du linge, placez dans un moule, avec un poids sur le dessus. Froide elle se tranchera bien et fera un plat délicieux.

Chou-fleur au gratin

1 chou-fleur, eau bouillante. Diviser le chou-fleur, le cuire dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'il soit tendre, l'égoutter, le disposer dans un plat à gratin, et verser sur le dessus, la sauce suivante:

SAUCE BECHAMELLE

2 cuil. à table de beurre
2 cuil. à table de farine
2 tasses de lait, sel, poivre.
Fondre le beurre, ajouter la farine, le lait que vous avez fait chauffer au préalable. Laisser cuire quelques minutes. Assaisonner et masquer le chou-fleur de cette sauce. Saupoudrez de chapelure ou de fromage, faire dorer au fourneau.

Filets frits

2 filets frais.
Chapelure, persil, sel.
Diviser les filets en portions individuelles, rouler dans la chapelure, et faire cuire à grande friture. Saler et servir avec des pommes de terre frites. Décorer de persil.

Pouding au chocolat

3 tasses de pain émietté
3 cuil. à soupe de chocolat râpé
1 tasse de sucre
4 oeufs bien battus
1/2 de tasse de beurre fondu
1/2 de tasse de lait
1 cuillerée à soupe de farine
1 cuil. à thé de poudre à pâte.
Battre le tout ensemble et faire cuire au bain-marie, au four, pendant 1 1/2 heure. Servir avec sauce à la cassonade.

Choux gratinés

1 moyenne tête de chou
1 tasse de sauce blanche
1/2 tasse de miettes de pain
3 tranches de bacon
2 cuil. à soupe de beurre fondu.
Coupez le chou en quatre parties, faites cuire dans l'eau bouillante salée, environ 15 minutes. Coupez le bacon grillé, en petit carrés, et ajoutez à la sauce blanche. Mettez dans un plat allant au four, des rangs alternés de chou et de sauce, saupoudrant de sel chaque rang de chou avant d'y jeter la sauce. Couvrez le rang de dessus de miettes de pain beurré et faites dorer au fourneau. Suffit pour six.

Crème aux pommes de terre, et pois verts

8 pommes de terre
1 boîte de pois (No. 4)
1 oignon
4 tasses de lait
Beurre, poivre, sel.

Pelez les pommes de terre, et tranchez mince. Mettez dans une casserole, avec les pois et l'oignon, assez d'eau pour couvrir. Lorsque bien cuit, passez au tamis. Faites chauffer le lait avec l'eau des pommes de terre. Bien mélanger le tout, afin d'avoir une crème sans grumeaux. Assaisonnez, ajoutez le beurre, 2 cuillerées à soupe de persil coupé fin, ajoutées au moment de servir, la rendent plus appétissante.

Soufflé à l'ananas

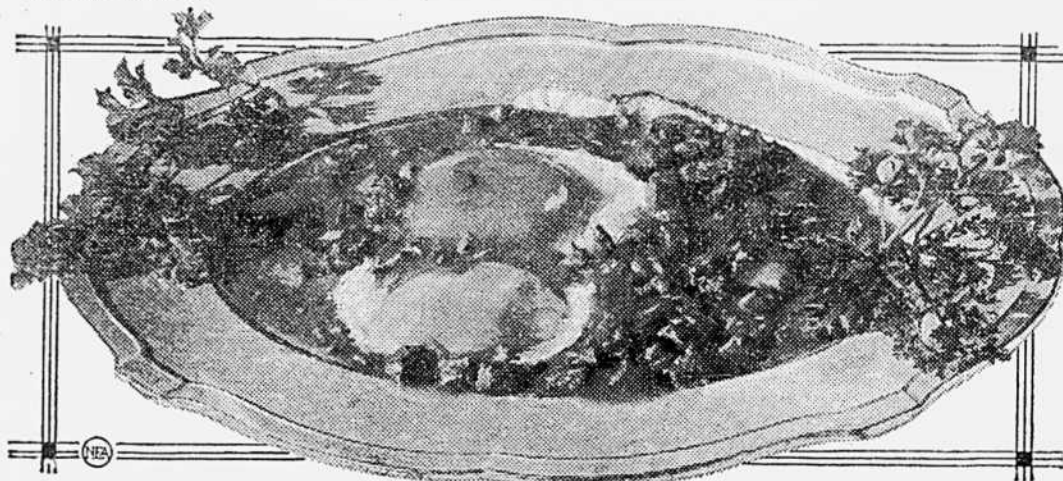
1/2 tasse de riz cuit à l'eau un peu salée; lorsque cuit ajoutez le jus d'une boîte d'ananas. Laissez absorber le liquide, puis mettre deux cuillerées à table de beurre, 1/2 tasse de sucre, les jaunes de trois oeufs et l'ananas râpé. Ajouter les blancs, battus fermes; mettre le tout dans un plat bien beurré et cuire au four 20 ou 30 minutes.

Bonbons aux fruits

Dattes, pruneaux (1/2 livre)
Figues, raisins Sultanas
1/2 tasse de noix.

Enlevez les noyaux, hachez bien fin au moulin, pétrir au sucre en poudre. Garnir d'une cerise.

Un plat qui plaît à tous



Des oeufs sur le plat avec rognons sautés à la mode française et décorés de persil, sont un mets favori et un plat qui ne manque pas de piquant.

Fruits fouettés

1 tasse de pulpe de fruits
1 cuil. à soupe de sucre en poudre

1 blanc d'oeuf

Battez le blanc d'oeuf en neige dure. Ajoutez la pulpe, le sucre et du jus de citron au goût. Battez jusqu'à ce que le mélange soit ferme. Servir dans des coupes.

Huitres émincées

2 tasses d'huitres
1 1/2 tasse de crème douce
1 1/2 cuillerée à table de farine
1 cuillerée à thé de moutarde
1 pincée de poivre, quelques brins de persil coupé fin, un peu de muscade, le jus d'un demi citron.

MODE DE PREPARATION

Faites chauffer la crème douce et ajoutez la farine délayée dans un peu de lait, la moutarde, mettez un petit morceau de beurre, laissez cuire jusqu'à épaississement, ôtez du feu. Ajoutez les huitres, le poivre, le persil, le jus de citron, sel au goût. Remplissez de cette crème les écailles que vous avez au préalable lavées. Ajoutez un peu de chapelure et une noisette de beurre. Mettre au four jusqu'à ce qu'il soit bien doré. Servir sur plat décoré de persil.

Epaulé de veau aux choux

1 epaulé de veau
1 tasse de bouillon
1 livre de lard salé
2 petits choux
2 oignons
2 carottes
4 cuil. à table de graisse
1 cuil. à table de farine
Sel et poivre.

Saler l'intérieur de l'épaulé et la piquer de lardons. Faire chauffer la graisse, y mettre la viande, la faire saisir, la saupoudrer de farine et ajouter le bouillon. Assaisonner de sel et poivre. D'autre part, blanchir les choux et les ranger autour de la viande, ainsi que les oignons et les carottes. Faire cuire à petit feu pendant environ 2 heures et dresser la viande dans un plat chaud avec les légumes et le bon jus.

MAMAN EST TOUJOURS PLUS SAGE



Helen Broderick, artiste de cinéma bien connue, a visité son fils Broderick Crawford, étoile de la pièce new-yorkaise à succès "Of Mice and Men". L'entrevue a duré assez longtemps et on dit que la maman de Broderick a su lui donner quelques bons conseils.

AU MARIAGE DE VIRGINIA BRUCE



Voici les principaux invités au mariage de Virginia Bruce et du directeur J.-Walter Ruben, à Hollywood. En avant, de gauche à droite: Mme Bert Taylor, le marié, J.-Walter Ruben, la mariée, Virginia Bruce et M. Bert Taylor. En arrière, de gauche à droite: la comtesse di Frasso, (soeur de M. Taylor) Kay Francis, M. Jack-L. Warner et Mme Warner.

Ciné-Photos



"PRINCESS" EMBRASSE LADY

L'ex-lady Ashley, maintenant épouse de Douglas Fairbanks, père, arrive à Hollywood pour passer quelques mois. Elle est reçue par "Princess" une énorme chienne (bulldog) qui semble s'être ennuyée beaucoup. On voit que Douglas a le sourire.

☆☆☆

CONTRE LA TUBERCULOSE



Joan Crawford, actrice de cinéma, signe son' adhésion à la campagne contre la tuberculose. A droite, Joan Clair, présidente du comité de l'organisation féminine. En arrière, M. Keith Morgan, président de la campagne.



(1) Jean Chatburn, donne à son cheval *Townsman* ses dernières instructions avant la course de Santa Anita. (2) James Dunn, un des plus fameux célibataires de la colonie d'Hollywood assiste à un combat de lutte en compagnie de la belle Frances Gifford. On leur prête l'intention de s'épouser durant le mois de janvier. (3) Lefty Gomez, lanceur étoile des New-York Yankees, et sa femme June O'Dea, seraient en froid et sur le point de demander le divorce. Mme Gomez a l'intention de se défendre contre son mari qui veut lui-même demander ce divorce à la Cour. (4) Margot Grahame se rétablit lentement d'une violente attaque d'influenza. La voici au milieu des cadeaux qu'elle a reçus de ses admirateurs pour le jour de Noël.

Pas de mariage

Après un beau succès au théâtre, Marjorie Weaver a été engagée par la Twentieth-Century-Fox, à Hollywood. Elle tournera trois films en 1938 et elle a demandé à son fiancé de l'attendre un an avant de l'épouser. Marjorie veut établir solidement sa popularité au cinéma avant de songer au mariage.

Contrat renouvelé

Après le gros succès de son film *"I'll take Romance"* Grace Moore a renouvelé son contrat avec Columbia Pictures. Voici la vedette elle-même souriant au caméraman.



C'est Stewart

Gloria Stewart faisait du journalisme avant de venir à l'écran. Elle vient de changer son nom Stuart en celui de Stewart à la demande de sa famille dont les relations de famille avec la noblesse anglaise exigeait ce changement. What's in a name? écrivait Shakespeare.



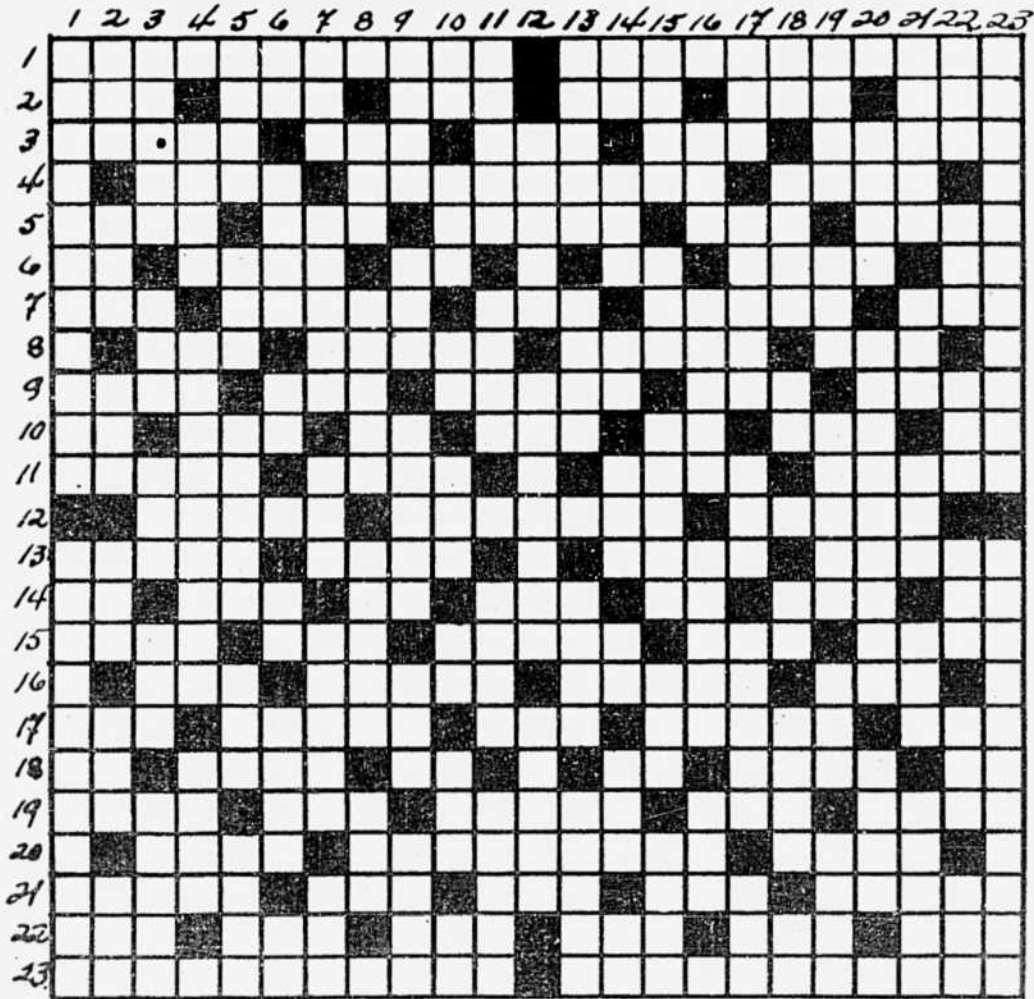
Betty se marie

Betty Furness était modèle pour un photographe commercial lorsque son portrait fut remarqué par un directeur du cinéma. Elle débuta bientôt à l'écran où elle est devenue, en peu de temps, une vedette admirée. Elle vient d'épouser, à Hollywood, le chef d'orchestre Johnny Green.

LES MOTS CROISES de "PHOTO-JOURNAL"

Horizontal

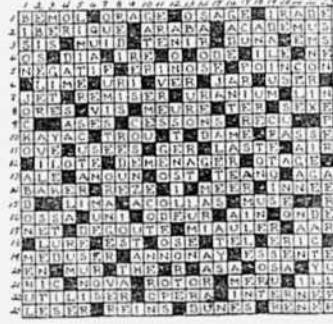
- 1-Relatif à l'énergie - Table de plomb sur le faite d'un toit.
2-Massue de gymnastique - Bière anglaise - Canton suisse - Tranquille - Evénement fortuit - Chemin bordé de maisons.
3-Courber, fléchir - Pronom personnel - Métal d'un gris bleuâtre - Roi d'Israël - Amener vers soi.
4-Cor, poussé au sommet de la tête du cerf - Oiseau gallinacé d'Océanie - Mot qui se place devant certains substantifs féminins.
5-Volcan du (Nord-Est) de la Sicile - Grande ouverte - Poinçon pour percer le cuir - Bison d'Europe - Goudron.
6-Ici - Fleuve d'Europe qui naît dans les Alpes - Mesure itinéraire chinoise - Interjection pour encourager - Ville de Tchécoslovaquie - Préfixe privatif.
7-Ville d'Autriche - Port des anciens Etats de l'Eglise - L'une des Cyclades - Pille du roi de France Louis XII - Roi de Juda.
8-Ville forte du Wurtemberg - Epreuve - Sorte de panier d'osier pour prendre du poisson.
9-Fleuve de Tchécoslovaquie et d'Allemagne - Mesure agraire - Philosophe français - Onomatopée qui rend une résonance - Qui n'est pas cuit - Chacun des rayons d'une route.
10-Symbole chimique du sodium - Triage - Lettre grecque - Fille de Cadmus - Librement - Ville de Belgique - Préfixe de réunion.
11-Plante monocotylédane - Membrane qui recouvre le corps de l'homme - Tout animal autre que l'homme - Adverbe, marque aussi l'attente.
12-Assister - Tremblement, roulement sur une note (musique) - Petite baguette longue et flexible.
13-Partie de mer qui s'enfonce dans les terres - Prince troyen - Choisie - Régime suivi dans les aliments.
14-Interjection - Légumineuse Charpente - Genre de Mahomet - Termination de l'infinifit - Soc tiré d'une chose par pression - Préfixe significatif "hors de".
15-Successeur d'Abon-Bekr - Promptement - Produire une



- chose - Un des meilleurs généraux de Louis XI et de Charles VIII - Enveloppe calcaire.
16-Préfixe indiquant multiplication d'une grandeur par un million - Encinte demi-circulaire de filets dormants verticaux - Ramier - Adjectif possessif.
17-Chef d'Etat - Ville de Bolivie - Officier turc - Docteur de la loi chez les musulmans - Trois fois.
18-Fleuve de Sibérie - Boutique de boucher - En les - Chemin de halage - Rivière de Bavière - Du verbe rire.
19-Nom vulgaire du petit de la
pie - Général américain - Ville de Syrie - Dieu suprême des Balyoniens - Mot latin: donc
20-Chef de l'Eglise catholique romaine - Qui a rapport au peuple - Vin de palmier et de cocotier.
21-Enchâssement de pierres fines - Commune rurale autonome en Russie - Condiment - Perroquet - Lac de l'Afrique australe.
22-Changement dans le plumage - Nouveau - Interjection - Manguiers du Gabon - Un des cinq sens - Propre.
23-Nécessaire - Auteur d'un libretto.

Vertical

- 1-Pièce rapportée dans le haut d'une chemise - Propriété que possèdent certains organes.
2-Grand fleuve de l'Afrique équatoriale - Ecorce du chêne réduite en poudre - Fleuve côtier de la Vendée - Physicien allemand - Fleuve de Sibérie - Possédés.
3-Ecrivain grec du IIIe siècle - Préfixe indiquant: position inférieure - Pleu algusé par un bout - Partisan (fig.) - A la suite.
4-Barre servant à fermer une porte - Qui donne la mort - Situation.
5-Héros de la fable de "La Fontaine": "le Gland et la Citrouille" - Exclamation exprimant le doute - Mettre un navire en rade - Artiste dramatique français - Quaker anglais.
6-Article espagnol - Oiseau échassier - Paresseux - Saint (abrév.) - Oiseau échassier très estimé comme gibier - Conjonction copulative.
7-Petit fleuve de France - Greffer une ente sur - Petite prairie - Petit, solide, ovoïde - Pronom personnel.
8-Excepté - Rivière de France - Remarquer - Tête d'une tige de blé.
9-Dans un état de dénuement complet - Article simple - Aventurier anglais - Patriarche hébreu - Fait de vive voix.
10-Ville de Chaldée - Petit poème du moyen âge - Fleuve de France - Bison d'Europe - Adjectif démonstratif - Pièce de bois de la charrue - Pronom personnel.
11-Plateau boisé de la (Prusse-Rhénane) - Bruant de l'Europe - Ville de la Grèce - Lieu d'études littéraires.
12-Missionnaire danois - Coléoptère lamellicorne nuisible à la vigne - Pluie congelée qui tombe par grains.
13-Petit éventail qu'on tient à la main - Rivière de l'Italie ancienne - Ville d'Allemagne - Salicylate 'e phényle.
14-Lac du Soudan oriental - Monnaie bulgare - Carte à jouer - Graminée - Coups de baguettes - Pluriel de "leu" monnaie roumaine - Deux fois.
15-Bîle - Port dans l'île de Ré - Prison - Corruption de "gai" dans certaines chansons - Ville forte de Hongrie.
16-Ancienne forme de "loup" - Etoffe croisée de laine - Ville forte et épiscopale d'Espagne - Appareil destiné à maintenir un navire vertical.
17-Ville du Pérou - Mettre les rénes à - Première femme - Impératrice de Byzance - Grain du chapelet.
18-Adjectif possessif - Navire qui n'a pas sa charge complète - Usages - Pronom personnel - Orge germée - Note de la gamme.
19-Famille princière d'Italie - Tout contre - Egaré - Mesure algérienne - Synonyme de "jenouit".
20-Habitation en bois de sapin - Partisan du roi d'Angleterre Guillaume III - Partie de la (Prusse-Rhénane).
21-Aller ça et là à l'aventure - Recueil de bons mots - Etre fantastique - Orient - Chef-lieu de canton (Var).
22-Nuage - Planche de bois - Adverbe de lieu - Adjectif possessif - Unité de travail mécanique - Place, introduit.
23-Manière dont une chose se termine - Etat de ce qui est extérieur.



Solution de la semaine dernière

NOS CONTES

UN FAIT DIVERS

Penché sur le petit bureau qu'il occupait dans un coin de la salle de rédaction, Ollivier Clément achevait le papier qu'il devait donner dans quelques instants à la composition.
Parfois il jetait un coup d'oeil sur sa montre, puis rapidement il se remettait au travail, moins pressé par le désir d'en avoir terminé que par celui de ne pas retarder la mise en page.
C'est que Clément n'ignorait pas que Michel Annet, le secrétaire de rédaction, attendait sa copie pour boucler la première page.
Déjà tous ses confrères étaient partis. Quand il relevait la tête, le journaliste apercevait, par la porte entrebaillée, Annet qui, penché sur le marbre, vérifiait quelques épreuves.
Soudain dans un bureau voisin une sonnerie tinta.

Le téléphone... Puis brusquement une employée pénétra dans la salle, un pli à la main.
-C'est pour la rédaction, dit-elle... Un accident d'auto.
Déjà Annet s'était emparé du papier. Il le lit rapidement, puis il s'approcha d'Ollivier Clément.
-Excusez-moi de vous déranger, mon cher, mais on nous avise qu'un grave accident d'auto, vient de se produire dans un faubourg... Tenez voici l'adresse. Il y a une victime.
Il n'en dit pas davantage. Clément de son côté avait compris.
-C'est bien, dit-il, j'y vais. Voici d'ailleurs mon article, il est terminé.
-Merci... Naturellement vous prenez une auto. Faites vite et téléphonez-moi votre papier. Nous

avons tout juste le temps... Pour les éditions suivantes, vous allongerez la sauce.
-Entendu.
Ollivier Clément sortit. Pas un seul instant il n'avait songé à protester contre cette course inattendue qui allait retarder l'heure de son diner. C'était cela le métier, et comme tous ses confrères, du plus haut placé au plus modeste, il aimait son métier...
Pourtant ce soir-là il aurait aimé à être libre. N'avait-il pas été invité à se rendre chez des amis où il devait rencontrer une charmante jeune fille, Suzanne Malfert... Ne savait-il pas surtout que ce soir précisément Suzanne devait répondre à une question qu'il lui avait posée la veille.
Et la réponse attendue

devait décider de leur bonheur à tous les deux.
Bah! il serait en retard. Et pour s'excuser il téléphonerait tout à l'heure...
Maintenant dans la nuit l'auto roulait.
Soudain, elle s'arrêta brusquement.
A quelques pieds devant elle l'on apercevait, éclairé par des lanternes, un groupe de curieux qui entourait une voiture renversée...
L'accident.
Ollivier Clément se précipita.
Faites vite, lui avait-on dit. Il savait qu'il n'avait pas de temps à perdre.
En quelques mots un agent le renseigna.
-L'auto qui roulait à vive allure a capoté à la suite sans doute de l'éclatement d'un pneu... Le chauffeur est grièvement blessé, on l'a transporté dans une clinique... Une jeune fille qui l'accompagnait a été tuée sur le coup... Tenez, son cadavre est là, sous cette couverture.
Machinalement, le journaliste s'approcha de la

Photo-Journal est publié et imprimé par la Cie d'Imprimerie Rotoplex, 363 Place Christin.

La Chanson des Yeux Clos

(Suite de la page 26)

Geneviève frémit à l'évocation de ce jour si proche maintenant qui amènerait la fin du rêve le plus délicieux. Certes, elle était heureuse de la guérison de celui qu'elle chérissait en silence. Quelle joie, quel bonheur il allait éprouver en retrouvant la lumière après des mois de la plus terrible obscurité! Oui, mais aussi, quel déchirement ce serait pour elle de le voir alors se détourner et s'éloigner en découvrant sa laideur. Hélas! c'était fini déjà. Comme les jours avaient passé vite! Maintenant, il fallait songer au départ, à quitter cette maison où elle avait vécu de douces heures, mais où elle n'aurait plus rien à faire désormais. Oui, il fallait partir, ou bien?... Et puis, qu'importait!... C'était la meilleure, la plus sage solution. Et partir, même, avant l'heure à laquelle devait tomber le bandeau de l'aveugle. Ainsi, il ne la verrait pas. Elle lui avait laissé croire qu'elle était jolie et digne d'être aimée. Allait-elle, à présent, lui montrer qu'elle avait menti?... Non!... René ne devait pas savoir, il ne saurait jamais. Lorsqu'il ouvrirait les yeux, il ne verrait pas son pauvre visage fané et il aurait toujours l'illusion d'avoir eu une belle compagne et le regret, peut-être, de l'avoir perdue. Geneviève savait que son secret serait bien gardé par Nane et même par le professeur Cassandre; elle était sûre de leur affectueuse discrétion.

Dès cet instant, Mlle Aubert fut décidée. Quelques jours avant la date fatidique, le cœur brisé, mais résolu, elle s'en irait sous un prétexte quelconque, humble et inconnu, comme elle était venue.

VII

Deux semaines passèrent encore, pendant lesquelles René Deville ne cessa de songer à Geneviève Aubert avec une force grandissante. Dans quelques jours, il allait pouvoir prononcer de décisives paroles, celles qui engageraient toute son existence; avant de les prononcer, il voulait être sûr, absolument sûr de leur sincérité, sûr qu'il ne les regretterait pas ensuite, lorsqu'il serait trop tard. Et pendant ses longues heures de songeries, pendant des nuits passées à réfléchir, il s'était interrogé anxieusement, mais au plus profond de son âme inquiète, il n'avait trouvé qu'un nom: Geneviève, et chaque fois, il s'était surpris murmurant des mots très doux qui faisaient battre son cœur plus vite et plus fort. Je l'aime... je l'aime... je l'aime...

Ainsi certain de lui, René Deville n'avait plus qu'à se confier à son destin; il s'y abandonna avec joie et seulement une grande impatience de le voir se réaliser bien vite. Et un jour — exactement quatorze jours avant la date annoncée par le professeur Cassandre — le peintre reçut un choc qui le bouleversa. Il était au salon, où Nane avait roulé son fauteuil devant la fenêtre grande ouverte. Dehors, il faisait très bon. René se sentait caressé par de chauds rayons de soleil qui l'enveloppaient et le baignaient de douces effluves. Et soudain, sous le bandeau qui lui couvrait toujours les yeux et qui s'était un peu relâché depuis le matin, il découvrit une faible lueur, une blancheur encore bien vague et imprécise, mais qui lui parut cependant éblouissante dans la nuit qui l'enfermait depuis si longtemps. Il voyait!... Il voyait! Le miracle se réalisait.

Pou de joie, René souleva légèrement le bandeau et distingua confusément les objets qui l'entouraient. Mais c'était là une grave imprudence, et il dut bien vite refermer ses yeux que la lumière trop vive blessait et remplissait de lar-

mes. Malgré la joie immense qui l'inondait, le peintre fut assez sage, ce jour-là, pour ne pas prolonger l'expérience outre mesure. Il eut tout d'abord envie, follement, de crier son nouveau bonheur, d'appeler toute la maisonnée pour lui faire partager son allégresse: "Nane!... Geneviève!... Venez vite!... Accourez et regardez-moi. Je vois... Je vois... je ne suis plus aveugle... plus aveugle!..." Puis, il songea: "Non... non... je ne dirai rien encore. Dans quelques jours, lorsque je verrai mieux, je leur ferai la surprise. Comme elles vont être étonnées et heureuses!..."

Mais, au fond, il songeait surtout à Geneviève. C'était surtout à elle qu'il voulait faire la surprise. Et auparavant, il voulait la voir, la contempler secrètement, à son insu.

Pour cela, il devait donc se taire, cacher la vérité à tous, même au docteur Cassandre.

Il garda son secret, mais il dut plusieurs fois, au cours de cette mémorable journée, faire effort sur lui-même pour ne pas arracher brusquement son bandeau, tandis que Geneviève était à ses côtés, et dire en éclatant de rire: "Bonjour, mademoiselle. Savez-vous la grande nouvelle? Eh bien!... je vois à présent, je vois... je vois!... Ah!... Ah!..."

Pendant, il réussit à rester calme.

D'ailleurs, il voulait voir parfaitement avant d'ouvrir les yeux sur sa bien-aimée. Il lui fallait donc attendre encore, habituer peu à peu ses yeux à la lumière par un entraînement journalier et progressif. Le lendemain et les jours suivants, chaque fois qu'il se retrouvait seul dans sa chambre ou au salon, René défit son bandeau et s'exerça à garder les yeux ouverts. L'expérience ne dura d'abord que quelques secondes — pendant lesquelles le peintre considéra avec émotion les objets familiers de la maison qu'il ne connaissait plus, depuis de longs mois, que par un pénible tâtonnement — puis elle se prolongea quelques minutes, sans causer au jeune homme d'autre gêne qu'un léger picotement des paupières. A mesure que sa vue s'affermissait, René devait faire des efforts de plus en plus grands pour ne pas céder à la tentation de voir le visage de Geneviève. Dix fois, vingt fois, sa main s'éleva jusqu'au bandeau, pour l'arracher d'un geste brusque, mais vingt fois aussi, sa pensée fut la plus forte: non... non... pas encore... pas encore!...

Enfin, au bout de huit jours, il ne put résister davantage et décida de mettre son projet à exécution dès l'heure de la lecture. Le cœur battant à se rompre, il attendit cet instant redoutable. Comment allait-il découvrir Geneviève? Serait-il déçu si l'aimait la jeune femme, belle ou laide, avec son cœur et son âme qu'il connaissait et qui ne le décevraient jamais. Mais elle était jolie, il en était sûr. D'ailleurs, il allait le savoir tout de suite.

Lorsqu'il fut installé dans son fauteuil, comme de coutume, et que Geneviève, près de lui, éleva sa voix chantante, René se renversa en arrière, semblant vouloir mieux se délasser; puis, relevant discrètement son bandeau, il glissa sous l'étoffe un regard surnois qui se posa ardemment sur le visage de la lectrice.

Alors, une seconde, son cœur s'arrêta de battre, et il ne put retenir un gémissement: mon Dieu! — tandis que ses yeux se refermaient sur la décevante vision.

Déjà, Mlle Aubert s'inquiétait et lui demandait avec sollicitude, ignorante du drame muet qui se déroulait devant elle:

— Qu'avez-vous, monsieur? Etes-vous souffrant?

Le peintre fit un effort pour se ressaisir et répondit en la rassurant d'un geste:

— Non... non... ce n'est rien. Ne vous inquiétez pas. Je viens seulement de songer tout à coup à une

chose importante que j'avais oubliée. Oui, une lettre que je voulais vous faire écrire. A présent, c'est trop tard. Quelle heure est-il? Dix heures... Vous voyez! La levée est déjà faite dans le quartier et il n'y en aura plus avant demain matin. Tant pis!...

— Mais je puis porter cette lettre à Paris... proposa Geneviève qui n'avait aucune raison de croire que le peintre mentait. Ainsi, elle partira tout de même aujourd'hui.

— Non... non... merci, mademoiselle... reprit René Deville, non sans rougir légèrement. Après tout, cette chose n'est pas si importante que cela et ne mérite pas un tel déplacement. N'en parlons plus, voulez-vous, et continuez votre lecture. Où en étiez-vous?

Docilement, Geneviève s'exécuta, sans se douter que tout son destin se jouait à cette minute. Heureusement, elle n'avait rien compris, rien deviné, sinon elle eût été folle de douleur de n'avoir pu fuir à temps, selon son intention bien arrêtée.

Mais René Deville, lui, était désorienté. La déception qu'il venait d'éprouver le désespérait, le laissait sans force, anéanti. C'étaient toutes ses illusions qui s'écroulaient d'un seul coup, comme un château de cartes. Et à sa déception, se mêlait une grande pitié pour la malheureuse Geneviève. Tandis que celle-ci lisait des choses qu'il n'entendait même pas, bouéversé, il se répétait avec émotion: "Mon Dieu! Mon Dieu!... Quel dommage!... Pourquoi... pourquoi cela?... Ce n'est pas juste... ce n'est pas juste!... La pauvre enfant!... Comme elle doit souffrir!..."

Jusqu'au soir, le peintre resta distraité, lointain, ne pouvant détacher sa pensée de la pauvre figure entrevue. Il avait hâte de se retrouver seul dans sa chambre, pour y réfléchir, y rêver dans le calme profond de la nuit. Quant à dormir, cette nuit-là, il n'y songea pas. Lorsque toute la maison fut devenue silencieuse, René était encore éveillé. Allongé sous ses couvertures, la tête enfouie dans l'oreiller, il revoyait toujours le triste visage de Geneviève. Mais, en même temps, il revoyait aussi les yeux magnifiques entrevus une seconde, et il se rappelait la voix enchanteresse qui vibrait encore à ses oreilles. Et il répétait avec une amertume déjà moindre:

— Elle est laide... laide!... Oui, mais quels jolis yeux et quelle voix! Pourquoi son visage n'est-il pas fait à l'image de son esprit et de son cœur? Pourquoi... pourquoi?

Malgré tout, malgré le premier mouvement de répulsion, René était encore attiré et charmé. Son amour luttait et n'acceptait pas le renoncement. Il passa une fort mauvaise nuit et ne s'endormit qu'à l'aube, brisé de fatigue. Lorsqu'il se réveilla, très tard, il entendit la voix de Geneviève qui chantait au salon et toutes ses pensées de la veille l'assailèrent de nouveau. Et de nouveau aussi, il fut saisi du désir de revoir la jeune femme. Peut-être l'avait-il mal regardée la première fois? Peut-être allait-il la retrouver moins laide en l'observant mieux et plus longuement. Il s'habilla en hâte et appela:

— Mademoiselle!... Mademoiselle Geneviève!... Je vous attends. Les journaux sont-ils arrivés?

Geneviève accourut, s'installa, et le petit drame recommença. Cette fois, le peintre la détailla pendant de longues minutes et, déjà, elle ne lui apparut plus de la même façon. Était-ce parce qu'il s'habitua à son visage ingrat? Et il ne le regardait pas seulement en amoureux, mais aussi en peintre habitué à découvrir de la beauté sous les choses les plus frustes, les plus pauvres d'aspect.

— Voyons!... se disait-il, tandis que Geneviève continuait sa lecture, elle n'est quand même pas si mal que ça. Elle n'est pas jolie, évidemment, mais enfin... En tout cas, elle a de la ligne... Le corps est parfait... Les formes sont souples,

harmonieuses... Elle ferait un modèle charmant pour un nu... Oui... seulement, il y a la tête... Voyons la tête... Le front est haut, droit, bien dégagé... Les oreilles sont petites, fines... Les cheveux... ma foi, les cheveux sont quelconques; mais, en revanche, le cou est magnifique. Un cou de statue!... La bouche est moyenne, avec de belles dents très saines... Quant aux yeux... ils sont tout simplement admirables... Un vrai miroir, pur comme l'eau d'une source... A eux seuls, ils feraient oublier tout le reste... En somme, que reste-t-il à critiquer? Le nez; trop rond et trop fort; les traits, trop empâtés; la peau, surtout, trop sèche et terne, sans couleur, sans vie, et ces fâcheuses taches de rousseur... Oui, évidemment, il y a tout cela... C'est bien dommage, mais ce n'est peut-être pas irréparable... Il me semble... qu'avec quelques soins particuliers... quelques massages... J'ai entendu parler de certaine recette pour faire disparaître les taches de rousseur...

"Enfin, tout bien considéré, Geneviève n'est pas si laide que ça... Et puis après? Que m'importe!... Ce n'est pas pour sa figure que je l'aime. C'est la femme que j'aime en elle... la vraie femme... avec son cœur... son âme... sa sensibilité... toutes les qualités uniquement féminines qui font d'elle l'être charmant que nous désirons tous... la compagne de notre vie qui ne mériterait pas d'être vécue sans la femme. Oui, que m'importe un visage plus ou moins joli! J'aurais tant de choses en compensation... La voix de Geneviève, d'abord, cette voix qui est une perpétuelle chanson. Et puis sa merveilleuse intelligence... son esprit éclairé... sa compréhension de toute chose... sa douceur... sa simplicité... son dévouement et son énergie... Et elle est peintre, aussi. Elle aime la peinture, comme moi, autant que moi. Qui mieux qu'elle, saura me comprendre, m'aider, me soutenir? Personne!... Geneviève est la compagne idéale... celle qu'il me fallait... Je bénis le ciel qui me l'a fait rencontrer... Dire que sans cet accident... A quoi tiennent les choses tout de même!... Et puis, à quel bon réfléchir?... Cela n'empêchera pas que je l'aime... que je l'aime!..."

De plus en plus, René Deville lutait entre son amour et sa déception. Mais celle-ci ne pouvait soutenir longtemps la lutte. Déjà, le jeune homme acceptait de discuter avec lui-même. C'était le commencement de la défaite et, avant peu, toute discussion serait devenue vaine. L'amour triompherait totalement, sans réserve et sans calcul.

Le lendemain et tous les jours suivants, René recommença son secret examen. Tout doucement, il s'habitua au pauvre visage de l'aimée et, de jour en jour, il oubliait sa médiocrité. Chaque fois qu'il voulait détailler de nouveau les imperfections physiques de Geneviève, le souvenir de sa perfection morale surgissait pour effacer la mauvaise impression. Et puis, il y avait son regard qui répandait une telle luminosité qu'il éclairait les traits indrugs d'un jour particulier et adoucissait leur laideur. Au bout de huit jours, le peintre avait presque complètement oublié ses premières illusions et son vain désir de trouver Geneviève belle.

Belle! mais elle l'était toujours à ses yeux qui ne la voyaient qu'à travers le prisme de l'amour. Et il ne l'aimait pas moins, malgré sa déception. Au contraire, il lui semblait qu'il l'aimait davantage encore après cette période trouble d'inquiétude et de lutte avec lui-même, lutte à l'issue de laquelle son amour triomphant s'élevait plus pur et plus vivace que jamais.

Enfin, le jour désigné par le professeur Cassandre pour ôter le bandeau arriva. M. Cassandre devait venir dans l'après-midi. Déjà, René Deville se disposait à dévoiler sa supercherie à Geneviève et à lui déclarer ses tendres sentiments. Mais, le matin, un mot arriva à la maison, reculant ce projet de quelques jours. Le professeur, subite-

ment indisposé, faisait savoir qu'il ne viendrait que quatre ou cinq jours plus tard. Il recommandait également au peintre de ne pas toucher à son bandeau; il tenait à faire lui-même cette opération dernière. René Deville profita de ce répit pour se fortifier dans sa résolution. Il ne songeait même plus au visage de Geneviève. La lutte était finie. Il ne songeait qu'à son bonheur à présent si proche et si complet. Il aurait à la fois retrouvé ses yeux perdus et trouvé l'amour. Pou-vait-il désirer davantage?

Et le dernier délai s'étant écoulé, le professeur envoya de nouveau un mot. Cette fois, il allait venir. Il annonçait son arrivée pour le surlendemain.

— C'est bien!... songea René. Demain, oui, demain, je parlerai à Geneviève. Jamais je n'ai été si heureux!

Et au même moment, Geneviève murmurait, très pâle, les yeux embués de larmes, mais résolue:

— C'est bien! Je n'attendrai pas le professeur. Demain, oui, demain, je partirai. Jamais... jamais je n'ai été si malheureuse!

VIII

Elle fit comme elle l'avait dit. Le lendemain matin, elle se leva de fort bonne heure, après une nuit agitée passée à soupirer et pleurer. En hâte, elle fit sa toilette et prépara sa valise. Il fallait faire vite, pendant que le peintre dormait encore. Sans bruit, elle enferma ses robes, ses chaussures, une foule de petits objets qui lui avaient été plus ou moins utiles au cours des mois écoulés, mais qui avaient créé autour d'elle un cadre familial.

Trainant la lourde valise, elle s'en fut à la cuisine où Nane devait se trouver déjà, malgré l'heure matinale. Elle y était, en effet, surveillant le lait qu'elle venait de confier au feu.

— Mon Dieu!... s'exclama-t-elle vivement en voyant apparaître Mlle Aubert. C'est y qu'vous partez maintenant?

— Oui, je m'en vais tout de suite. Mais c'est point possible! Vous allez pas nous quitter comm' ça. Ça f'rait trop d'peine à M'sieur Deville de point vous voir quand y quittera son bandeau.

— Justement!... C'est pour cela que je pars. Il le faut, ma bonne Nane, il le faut. Vous ne pouvez pas comprendre, mais il vaut mieux que je m'en aille.

— Si... si... j'comprends, allez, mam'zelle, j'comprends ben. Ah! ma pauvre p'tiote... J'vous plains de tout mon cœur. J'vous aime ben, vous savez. Vous êtes une si brave p'tite!

— Moi aussi, je vous aime bien, ma bonne Nane. Je ne vous oublierai jamais... jamais!... Je vous écrirai pour vous donner de mes nouvelles, de temps en temps. Et vous viendrez me voir à la clinique, n'est-ce pas? Allons, adieu, ou plutôt, au revoir...

Elles s'enlacèrent. Nane sanglotait bruyamment, mêlant ses larmes à celles de la jeune femme. Puis Geneviève s'arracha à l'étreinte et murmura:

— Il est temps que je parte. Monsieur Deville pourrait se réveiller. Je vais aller chercher un taxi du côté de la gare et je reviendrai prendre ma valise. Voulez-vous me la descendre au jardin? Elle est trop lourde pour moi, et ainsi je n'aurai pas besoin de remonter tout à l'heure. Il vaut mieux. Si Monsieur Deville se lève avant mon retour, dites-lui que je suis allée faire une course.

Au moment de sortir, elle se retourna vers Nane et dit encore, d'une voix hésitante et en rougissant:

— Je voulais aussi vous demander... Nane... Si vous voulez... Ne dites pas à Monsieur Deville... lorsqu'il vous parlera de moi... ne lui dites pas qu'... que je ne suis pas... pas jolie... Voulez-vous, ma bonne Nane?...

Nane fit: — Oui, ma p'tiote, j'vous l'promets... (Suite à la page 33)

La première arrivée



Mlle Aurore Roy, du club "Le Dragon" de Québec, qui fut la première raquetteuse à arriver dans la Métropole pour assister au congrès international des raquetteurs.

Le club de raquettes "Le Dragon" de Québec



NO. 23 — Groupe des membres du club de raquetteurs "Le Dragon", de Québec. Le club se compose de deux sections soit 40 hommes et 20 dames et d'un corps de musique composé de 12 musiciens. Il fut fondé au mois de novembre 1928 et le siège social du club est situé à Québec. (Photo Canadien National).

Plusieurs autres photos inédites paraîtront la semaine prochaine, dans "Photo-Journal"

L'arrivée des raquetteurs de l'Ouest



Arrivée, jeudi matin, des raquetteurs représentant les dix clubs de raquetteurs de la branche de l'Ouest, à la gare Windsor. A cette occasion, plusieurs centaines de personnes membres des clubs de raquetteurs firent une grande ovation aux raquetteurs du Manitoba.

Première rangée: MM. A. Larivière, A. Germain, D. Toupin, Mlle "Toots" Pelletier, Mlle A. Gauvreau, M. L. Larivière et M. B. McCully. Dans le groupe l'on remarque: Sa Majesté la reine des raquetteurs, Mlle Alice Bourbonnais du club Le Laurier, M. R. Charbonneau, président du comité général du congrès, M. le Dr L.-O. Geoffrion, trésorier du comité du congrès, D. Whitehouse, R. Pepper, Mlles M. Chartier, I. Désautels, C.-E. Stedman, I. Nunn, P. Powell, C. Moore, J.-A. Painchaud, C. Schwartz, R. Morly, T. Wilson, D. Joyal, R. Bruzel, Mlles B. Walker et C.-E. Stedman, Mme C.-E. Stedman et M. N. Swallow, Mme A. Pelletier, présidente du comité des dames du congrès, M. H. Séguin, M. L.-W. Ladouceur, Bill Brosseau, Mme E. Magnan, M. A. Lebeau, M. E. Rousseau, Mlle Aurore Roy du club "Le Dragon" de Québec, Mlles Aline et Georgette Dion ainsi que plusieurs autres.

La Chanson des Yeux Clos

(Suite de la page 31)

Et elle se moucha pour masquer son émotion. Puis elle se laissa tomber sur une chaise et gémit: ma p'tote!... ma p'tote!... Tandis que le lait, abandonné à lui-même, se répandait sur le fourneau en exhalant une forte odeur de brûlé. Déjà, Geneviève traversait le jardin en courant.

Un quart d'heure après, René Deville apparut. Il venait de se lever, et son premier acte avait été de jeter au loin ce maudit bandeau qu'il supportait depuis si longtemps. Puis il s'était rendu à la cuisine, à pas de loup, pour surprendre Nane. Mais la surprise avait été pour lui. Que se passait-il, grand Dieu? Pourquoi Nane pleurait-elle ainsi?

—Qu'as-tu, Nane? demanda-t-il d'une voix inquiète. Qu'est-ce qui se passe?

Mais Nane, sans répondre, lui jeta un regard chargé de stupeur. Quoi! son petit n'avait plus son bandeau... il voyait... ses yeux étaient guéris, bien guéris?... Foutrement, elle se jeta sur lui et le dévora de maternels baisers en bégayant:

—Mon p'tiot!... Mon p'tiot!... T'es donc plus aveugle? Ah! que j'suis t'y contentel!...

—Allons!... Allons!... Calme-toi... dit le peintre, agacé mais cependant ému plus qu'il ne voulait le laisser paraître. Oui, je vois. Je suis complètement guéri. Mais dis-moi donc ce que tu faisais là, toute seule, en train de pleurnicher. Qu'est-ce que tu as? Et où est Geneviève... enfin, je veux dire Mlle Aubert? Est-elle encore couchée?

—Geneviève?... Ben! elle est... elle est... elle est sortie, oui, elle vient justement de sortir.

—Ah! Et quand va-t-elle rentrer? Ta-t-elle dit où elle allait?

—Oui. Elle m'a dit. Elle est allée chercher un taxi.

—Un taxi! Et pourquoi faire un taxi? Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

Alors, Nane, perdant contenance, se mit à pleurer de nouveau et hocha:

—Ben! j'vas tout t'dire, mon p'tiot. Geneviève, elle est partie.

—Partie! s'exclama le peintre d'une voix angoissée. Comment, partie? Elle va revenir, j'espère? Nane secoua la tête:

—Non. Elle r'viendra plus. J'viens d'descendre sa valise au jardin où qu'elle doit venir la prendre avec le taxi. C'est elle qui m'a demandé d'faire comm'ça. Même qu'elle m'a ben r'commandé de pas t'dire qu'elle s'en allait c'matin.

—Et tu ne l'as pas retenue!... Oh! toi, tu n'en feras jamais d'autres!... Mais je ne voulais pas que Geneviève parte!... Je voulais... je voulais... Et puis, tiens, je ne te le dirai pas. Tu ne comprends rien... rien, ma pauvre Nane! Viens avec moi. La valise est peut-être encore au jardin. Dépêchons-nous.

René s'élança, le cœur battant follement. Nane le suivait en soufflant et geignant, complètement affolée:

—Ben! J'savais t'y, moué, j'savais t'y! J'y ai dit de pas partir, à mam'zelle Geneviève, mais elle a point voulu m'écouter. Elle m'a dit comm' ça... elle m'a dit... Non! Elle m'a rien dit. J'lui ai promis d'rien d're. Y a des choses qu'tu sais point, toi, mon pauvre p'tiot!

Mais René ne l'écoutait pas. Il n'avait qu'une pensée: arriver à temps pour retenir Geneviève. Et en arrivant dans le jardin, il poussa un soupir de soulagement; la valise était toujours là, derrière un pilier de la grille d'entrée. Le peintre la saisit et la souleva sans aucun effort, tant son exaltation était grande.

—Tiens, Nane... dit-il en la tenant à la brave femme qui arrivait, fort essouffée, remporte-moi ça à la maison et remets tout en place dans

la chambre de Geneviève. Et dépêche-toi, hein!

Le peintre resta seul.

Comme il faisait doux, dans ce jardin, et comme il faisait bon vivre! Ah!... oui, que la vie était bonne et désirable, à présent que le cauchemar s'était dissipé. René Deville se croyait subitement transporté au paradis terrestre. Pour que son bonheur fût complet, il ne manquait que la présence de Geneviève. Mais Geneviève allait venir. Dans quelques instants, quelques minutes même, la jeune femme serait là, et, cette fois, elle ne s'en irait plus; il saurait bien la retenir, la garder près de lui, pour lui seul. Déjà, à plusieurs reprises, le peintre avait cru la reconnaître dans une lointaine silhouette féminine, au bout de la rue. Enfin, soudain, ce fut elle. Par-dessus le mur de clôture du jardin, René la vit s'approcher rapidement. Elle semblait fort pressée. En hâte, il se glissa derrière un massif de sureaux, à quelques mètres de la grille qu'il pouvait découvrir sans être vu lui-même. Et Geneviève arriva, un peu essouffée d'avoir couru. D'un regard, elle inspecta le jardin, cherchant probablement la fameuse valise.

—Mon Dieu! s'exclama-t-elle. Nane n'a pas descendu ma valise. Et ce taxi qui va arriver tout de suite. Il faut que je monte la chercher. Pourvu que Monsieur Deville ne soit pas encore levé.

Elle hésita une seconde, puis, se décidant tout à coup, elle s'élança, faisant crier le gravier de l'allée sous son pas souple.

Alors, René s'avança et dit joyeusement:

—Bonjour, mademoiselle Geneviève...

Poussant un cri de frayeur, la jeune femme s'arrêta, interdite, et reconnaissant le peintre, elle s'exclama:

—Ah! c'est vous, monsieur Deville. Vous m'avez fait peur.

Puis, elle regarda avec stupeur ses yeux qui voyaient, qui la voyaient. D'une voix que l'émotion altérait, elle murmura en joignant les mains:

—Ainsi, vous voyez... vous voyez à présent. Comme je suis heureuse!

Mais, en même temps, une pensée soudaine vint la bouleverser: Quoi! elle s'était donc efforcée en vain de fuir avant que le peintre n'ouvrit les yeux. Malgré toutes ses précautions, René l'avait vue. Il savait qu'elle lui avait menti en lui laissant croire que... Affolée, elle reprit:

—Mais comment m'avez-vous reconnue? Vous ne m'aviez jamais vue auparavant!

En souriant, le peintre lui prit les mains et répondit:

—Pardonnez-moi, mademoiselle, je vois depuis trois semaines déjà. J'ai voulu vous faire une surprise.

—Depuis trois semaines! s'exclama-t-elle avec épouvante. Mais alors... vous saviez... que...

Elle voulut achever, prononcer les paroles qui la terrifiaient... que je suis laide... mais sa voix s'étrangla. Elle pâlit brusquement, se sentit défaillir, et des larmes brûlantes lui montèrent aux yeux. Et lorsque le peintre la saisit dans ses bras, elle entendit à peine les mots d'amour qui vibraient à son oreille comme une divine chanson:

—Je vous aime, Geneviève, je vous aime. Voulez-vous me faire le grand honneur de devenir ma femme?

Tremblante, éperdue, doutant encore de la réalité qui était plus belle que son rêve, elle s'affaissa sur une chère épaule, sanglotant doucement. René la serra plus fort sur sa poitrine, et il couvrit ses cheveux de baisers passionnés, tandis qu'au-dessus d'eux retentissait un bruit de vaisselle brisée. C'était Nane qui venait de les découvrir par la fenêtre de la cuisine, et de saisissement, elle avait lâché une pile d'assiettes en s'écriant:

—Ah ben!... Ah ben!... Si j'm'attendais à cell'là, p'téte!...

FIN

L. Frachet.

Groupe de lutteurs au Gymnase Samson



Debout: Jos. Samson, instructeur, "Buc's" Jones, Jean-Louis Renaud, champion provincial des poids moyens, Jos. Pavia et Bill O'Brien. Première rangée: "Al" Brozzo, Georges Loyer, Gaston Trucéau, Roland Claude et Rod. Turcotte.

UN FAIT DIVERS

(Suite de la page 30)

masse sombre, puis il se pencha et souleva délicatement un coin de la couverture...

Le visage de la morte apparut, tout taché de sang.

Mais déjà Clément s'était redressé en proie à une profonde émotion.

—Suzanne, balbutia-t-il... Suzanne...

Il venait, en effet, de reconnaître Suzanne Malfert, celle-là même qui devait quelques instants plus tard lui dire si elle acceptait d'unir sa vie à la sienne.

Pendant quelques instants, Ollivier demeura là, terrassé par la douleur. Et déjà de grosses larmes perlaient à ses paupières.

Puis brusquement, comme s'il voulait fuir l'horrible spectacle, il s'éloigna...

Alors, ne pensant plus qu'à son bonheur brisé, il marcha tout droit devant lui, sans but...

A ce moment, une horloge voisine sonna...

Cela le rappela à la réalité et brusquement il vit par la pensée le secrétaire de rédaction qui, là-bas, avant de boucler sa page, attendait son information.

Un instant il se raidit, comme s'il voulait oublier qu'il avait un cœur, qu'il était un homme comme les autres... Puis sans hésiter, il traversa la rue et pénétra dans un petit café.

—Le téléphone.

—Là, dans le couloir.

—Merci.

Déjà il avait décroché le récepteur, puis il prononça un numéro.

Une voix lointaine lui répondit.

—C'est vous, Clément.

—Oui, c'est moi... Vous m'entendez, alors parfait. Je dicte...

Henri BOREAU.



Instructeur

M. Jos. Samson, instructeur du Gymnase et organisateur des combats de lutte professionnelle, qui annonce deux grandes finales, dont l'une mardi, le 1er février, au Marché Atwater, entre Bill O'Brien et Armand Courville, et l'autre, mercredi, au Marché St-Jacques, entre Georges Desparois et Courville.

(Voir autres photos en page 36)

Le vrai goût de Hollande a toujours distingué ce vieux gin bienfaisant et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans!



Gin de Kuyper

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

MAISON FONDÉE EN 1695

Grand Concours de Hockey

Vous pouvez entreprendre ce concours en n'importe quel temps. Plus tôt vous le commencerez mieux ce sera pour vous, car vous multipliez, à chaque semaine, vos chances de gagner!

\$100.00 EN ARGENT AUX VAINQUEURS

AVIS IMPORTANT

Chacun des huit clubs de la Ligue Nationale jouera sa dernière partie régulière de la saison durant les derniers jours du mois de mars.

Ainsi la dernière partie du Montréal aura lieu le 17, celle du Canadien le 19 et celles des autres clubs le 20 mars.

Il s'agit alors de prédire quel sera, parmi ces huit clubs, celui qui obtiendra le plus de points durant sa dernière partie. De plus il faut aussi indiquer quel sera le nombre total de points enregistrés durant la saison par ce même club.

Donc faites une croix vis-à-vis le club de votre choix et indiquez par un cercle, dans le tableau des points, quel est, selon votre opinion, le nombre total de points que votre club choisi aura enregistré durant la saison.

Ne pas oublier de ne choisir qu'un seul club et qu'un seul total (joignez au tableau ci-contre le coupon en page 2).

A remarquer que nous ne vous demandons pas quel sera le club gagnant, car il pourrait bien se faire que le club qui obtiendra le plus grand nombre de points dans sa dernière partie ne soit pas un des premiers: même le dernier club a autant de chances que tous les autres de gagner sa dernière partie par le plus grand nombre de points.

ENVOYEZ VOS PRONOSTICS
CHAQUE SEMAINE !

(EN CAS D'EGALITE
LES PRIX SERONT
DIVISES EN PARTS
EGALES)

| | | | | | | | | | | |
|--------------------|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| Canadiens - - - - | 21 | 22 | 23 | 24 | 25 | 26 | 27 | 28 | 29 | 30 |
| | 31 | 32 | 33 | 34 | 35 | 36 | 37 | 38 | 39 | 40 |
| | 41 | 42 | 43 | 44 | 45 | 46 | 47 | 48 | 49 | 50 |
| Montréal - - - - - | 51 | 52 | 53 | 54 | 55 | 56 | 57 | 58 | 59 | 60 |
| | 61 | 62 | 63 | 64 | 65 | 66 | 67 | 68 | 69 | 70 |
| | 71 | 72 | 73 | 74 | 75 | 76 | 77 | 78 | 79 | 80 |
| Toronto - - - - - | 81 | 82 | 83 | 84 | 85 | 86 | 87 | 88 | 89 | 90 |
| | 91 | 92 | 93 | 94 | 95 | 96 | 97 | 98 | 99 | 100 |
| | 101 | 102 | 103 | 104 | 105 | 106 | 107 | 108 | 109 | 110 |
| Chicago - - - - - | 111 | 112 | 113 | 114 | 115 | 116 | 117 | 118 | 119 | 120 |
| | 121 | 122 | 123 | 124 | 125 | 126 | 127 | 128 | 129 | 130 |
| | 131 | 132 | 133 | 134 | 135 | 136 | 137 | 138 | 139 | 140 |
| Americans - - - - | 141 | 142 | 143 | 144 | 145 | 146 | 147 | 148 | 149 | 150 |
| | 151 | 152 | 153 | 154 | 155 | 156 | 157 | 158 | 159 | 160 |
| | 161 | 162 | 163 | 164 | 165 | 166 | 167 | 168 | 169 | 170 |
| Boston - - - - - | 171 | 172 | 173 | 174 | 175 | 176 | 177 | 178 | 179 | 180 |
| | 181 | 182 | 183 | 184 | 185 | 186 | 187 | 188 | 189 | 190 |
| | 191 | 192 | 193 | 194 | 195 | 196 | 197 | 198 | 199 | 200 |
| Rangers - - - - - | 201 | 202 | 203 | 204 | 205 | 206 | 207 | 208 | 209 | 210 |
| | 211 | 212 | 213 | 214 | 215 | 216 | 217 | 218 | 219 | 220 |
| | 221 | 222 | 223 | 224 | 225 | 226 | 227 | 228 | 229 | 230 |
| Detroit - - - - - | 231 | 232 | 233 | 234 | 235 | 236 | 237 | 238 | 239 | 240 |

● METTEZ UN "X"
AU BOUT du CLUB
DE VOTRE CHOIX.

ENCERCLEZ LE TOTAL CHOISI PAR VOUS

NOM

ADRESSE

CE CONCOURS CONSISTE A DEVINER :

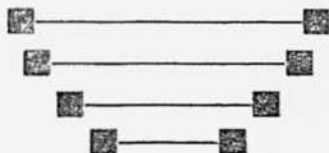
QUEL SERA LE NOMBRE TOTAL DE POINTS ENREGISTRES, PENDANT LA SAISON 1937-1938, PAR LE CLUB QUI OBTIENDRA LE PLUS GRAND NOMBRE DE POINTS DANS SA DERNIERE PARTIE?

- JOIGNEZ A CE TABLEAU DES POINTS LE COUPON QUI PARAIT EN PAGE 2.
- EPINGLEZ OU COLLEZ LES 2 ENSEMBLE ET ADRESSEZ LE TOUT A:

"PHOTO-JOURNAL" 1242, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL.

Présentation de la reine des raquetteurs

Photo, prise, lors de la présentation de la reine du congrès international des raquetteurs, au bal d'ouverture. Mlle Alice Bourbonnais du club Le Laurier fut élue reine pour le congrès. Nous remarquons dans la photo de gauche à droite: Mlles A. Bourbonnais, du club Le Laurier, élue reine, A. Béchard du club Le National, Alirte Dion du club Le Richelieu, Gracia Côté du club La Feuille d'Erable, N. Bourdeau du club Les Coeurs-Joyeux et E. Geoffrion du club Le Canadien St-Henri. Toutes ces jeunes filles étaient candidates pour le titre de reine du congrès des raquetteurs.



La foule acclamant la reine des raquetteurs

Voici une partie de la foule délirante, applaudissant au couronnement de la reine du congrès international des raquetteurs, tenu ces jours derniers, en la salle de danse des Chevaliers de Colomb, lors du grand bal d'ouverture. Plus de mille personnes assistaient à l'ouverture du congrès international des raquetteurs.



LE CLUB DE RAQUETTES "LE ST-FRANÇOIS" DE SHERBROOKE



NO. 24 — Groupe des membres du club de raquetteurs Le St-François de Sherbrooke. Le club se compose d'une seule section, soit 93 hommes et d'un corps de musique composé de 18 musiciens. Il fut fondé au mois d'octobre 1886 et réorganisé en 1906 et le siège social du club est situé à Sherbrooke. (Photo C. N. R.)

Voyez la semaine
prochaine pour
autres photos
sur le congrès
des raquetteurs

TOUT PAR L'IMAGE — NOUVELLES ILLUSTREES DU MONDE ENTIER — TOUT PAR L'IMAGE

Le promoteur

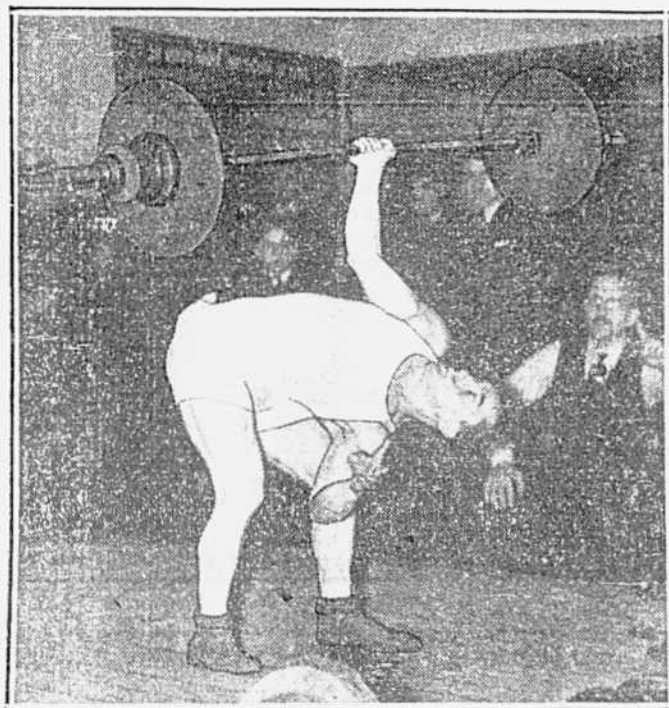
Moment de répit dans un combat royal



M. Sylvio Samson, directeur général des Entreprises Sportives du Gymnase Samson, promoteur des séances de lutte, le lundi à la Salle Saint-Jean, le mardi au Marché Atwater, le mercredi au Marché St-Jacques et le jeudi au Marché Maison-neuve.

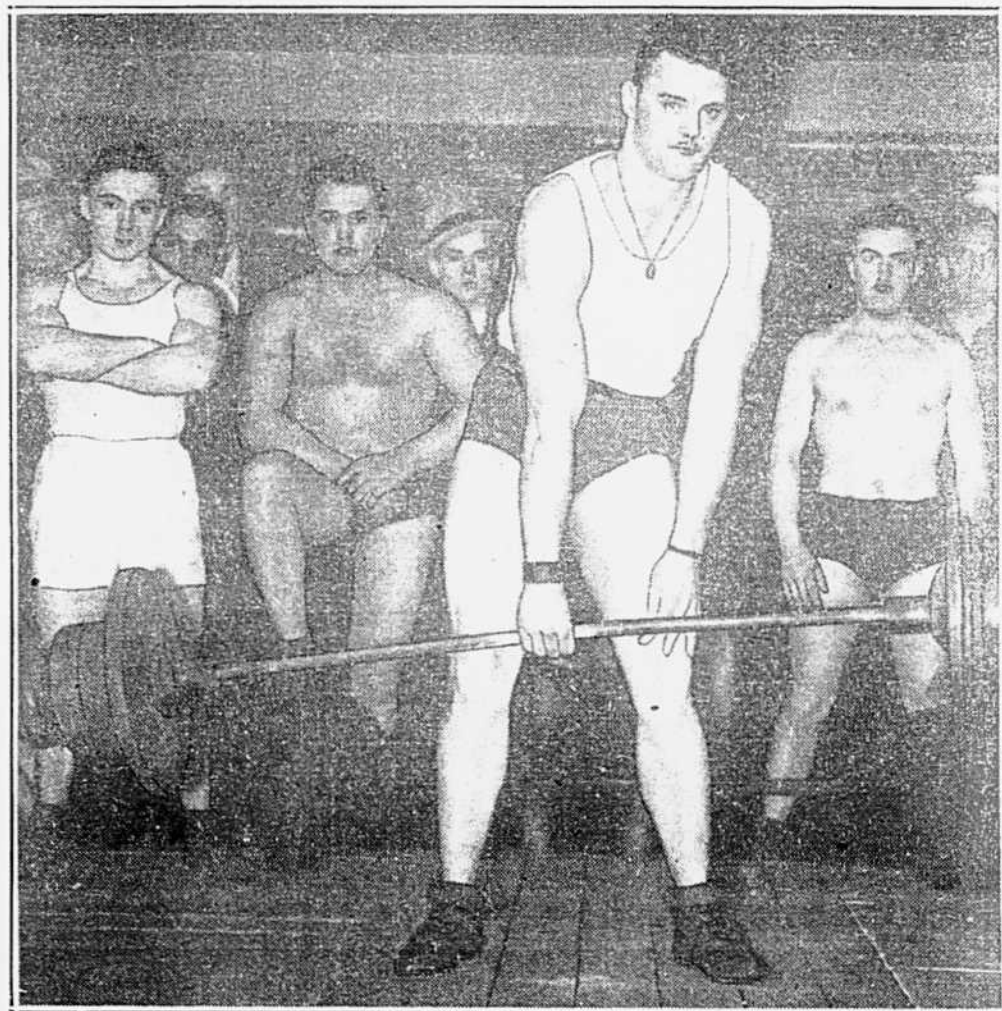


Série de prises que viennent de s'appliquer, pour le photographe de "PHOTO-JOURNAL", ce groupe de lutteurs qui doit participer à un combat royal. On rigole un peu avant de se mettre sérieusement à l'oeuvre et à l'épreuve. (Photo prise au Gymnase Samson.)



Paul Plourde, bien que ne pesant que 124 livres, fait un dévissé de 169 livres avec une barre à disques. Il est le champion du Canada pour ce tour de force. Il s'entraîne régulièrement au Gymnase Samson.

Un de nos hommes forts



Noël Langlois, un des plus forts haltérophiles de Montréal, qui s'entraîne tous les jours au Gymnase Samson. On le voit ici levant de terre d'une seule main une barre à disques de 400 livres.

PAGES en COULEURS
et
ROMAN COMPLET
à l'intérieur du journal